This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LIBRARY STANFORD JVNIOR VNIVERSITY

Lintilibac

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

8.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

TRAGÉDIES. — TOME VIII.

STANFORD LIBRARY

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

H;

301939

OSCAR,

FILS D'OSSIAN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. ARNAULT;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre dit de la République, le 2 juin 1796.

Amor, pieta, sdegno, dolore ed ira
Disio di morte.
ORLANDO FURIOSO; Cant. 37.

PRÉFACE.

J'ai intitulé mon ouvrage *Oscar*, fils d'*Ossian*, pour indiquer, par ce titre, la source où j'avais puisé mon sujet.

En mettant sur la scène les peuples chantés par *Ossian*, j'ai dû laisser aux lieux les noms que leur donne ce poëte.

Pouvais-je, sans faire un lourd anachronisme, désigner par un autre nom que celui du pays de *Morven*, la partie septentrionale de la Grande-Bretagne?

Les Romains, je le sais, la nommaient alors *Calédonie*; mais je n'introduis pas les Romains dans l'*Écosse*, autre nom que reçut cette contrée postérieurement à l'époque de mon action.

Selma, où cette action se passe, était le palais des rois de *Morven*.

Morven signifie chaîne de montagnes.

Cromla, lieu élevé.

Le pays d'*Ullin* est l'Irlande.

Le royaume de *Loclin*, la Norwège.

Les îles d'*Imnistore* sont les Orcades.

Le *Lego* est le cocyte des anciens Écossais.

Les bardes étaient des druides d'un ordre inférieur. *Trenemor*, l'un des ancêtres d'*Ossian*, les avait exceptés de la proscription, qui chassa les druides de ses états. Les druides étaient prêtres : les bardes étaient poëtes : on ne se brouille pas avec les dispensateurs de l'immortalité.

J'invite ceux qui désireraient des détails plus étendus sur les hommes et sur les lieux, à lire la préface qui se trouve à la tête des poésies d'*Ossian*, traduites par *Letourneur*.

Je ne m'étendrai pas non plus sur ces poésies.

Dénuées d'art, mais surabondantes en génie, ces productions monotonément sublimes sont parvenues, de bouche en bouche, depuis le troisième siècle jusqu'à notre âge.

Macpherson les écrivit le premier sous la dictée des pâtres.

Traduites dans toutes les langues sur sa version, elles ont trouvé partout des admirateurs, des enthousiastes.

En effet, quel homme, pour peu qu'il soit doué d'imagination et de sensibilité, peut entendre indifféremment le chantre de la valeur et de la mélancolie? Fils et père des héros, héros lui-même, *Ossian* célèbre les exploits de *Fingal*, d'*Oscar* et les siens propres.

C'est à *Malvina*, c'est à la veuve de son *Oscar*, que, vieux et aveugle comme le prince des poëtes, cet autre Homère adresse ses chants plaintifs et reconnaissans.

Quelle inépuisable source de richesses intactes ne présentaient-ils pas au poëte dramatique !

Un peuple entre la barbarie et la civilisation; une morale qui prescrit le courage au faible, la générosité au fort, la pratique de l'hospitalité à tous; une mythologie toute sentimentale, qui fait du monde entier le domaine du cœur, peuple les nuages des esprits des ancêtres, ouvre aux braves les palais aériens, emprisonne dans les vapeurs des marais les ombres des méchans et des lâches : tels sont les sujets les plus familiers des tableaux d'*Ossian;* tels sont les trésors sur lesquels j'étais indigne de porter la main, si l'emploi ne justifie pas ma témérité.

Je dois moins à *Ossian* mon sujet que mes couleurs. Un très-court poëme, intitulé *la Mort d'Oscar*, m'a donné tout au plus l'idée du quatrième acte; le reste est purement fictif. Ce poëme m'avait déjà fourni le sujet d'une romance historique, par laquelle je terminerai cette préface.

OSCAR ET DERMIDE,

*Chant gallique imité d'*OSSIAN.

Musique de MÉHUL.

Toi, qui, près de ma bien-aimée,
Unis tes accens à ma voix;
Toi qui, muette sous mes doigts,
Languis loin d'elle inanimée;
O ma harpe! adoucis l'ennui
Qui dévore un amant fidèle.
Si mon ame est triste aujourd'hui,
Que tes chants soient tristes comme elle!

Morven, dans ses forêts paisibles,
Possédait deux cœurs vertueux;
Également braves tous deux,
Tous deux également sensibles.
Vaincre fut long-tems leur seul art:
Chasseur et guerrier intrépide,
Dermide égalait seul Oscar,
Oscar égalait seul Dermide.

La paix habitait dans leurs ames,
Ils n'avaient vécu qu'à demi.
Chacun d'eux aimant son ami,
Ignorait qu'il fût d'autres flammes.
C'était à tes yeux, Malvina,
Qu'Amour gardait cette victoire:

Chacun te voit ; chacun déjà
T'aime comme il aimait la gloire.

Malvina ! l'éclat que ramène
L'Aurore, qui rougit les cieux,
Le cède à l'éclat de tes yeux.
Un doux zéphir est ton haleine.
Ton sein, de pudeur agité,
Ressemble à la neige légère,
Que le vent, avec volupté,
Balance sur l'humble bruyère.

Du mal qui tous les deux les blesse
L'amitié ne peut les guérir.
Ou te posséder ou mourir,
Est le vœu qu'ils forment sans cesse.
Chacun a bien droit au retour
Par la pure ardeur qui l'anime ;
Mais partage-t-on son amour
Comme on partage son estime ?

Oscar est celui qu'on préfère.
Dermide en secret a gémi,
Non du bonheur de son ami,
Mais seulement de sa misère.
Bientôt Dermide a disparu.
Oscar cherchait partout sa trace,
Quand au combat un inconnu
De le provoquer a l'audace.

Les échos des bois retentissent
Du choc bruyant des boucliers ;

Déjà du sang des deux guerriers
Les ondes du torrent rougissent.
Bientôt, sous le fer du vainqueur,
L'agresseur mesure l'arène :
L'un combattait avec fureur,
L'autre se défendait à peine.

Le coup qui finit ma carrière,
Oscar, est un bienfait pour moi ;
J'ai voulu le tenir de toi,
Dit Dermide, ouvrant la paupière.
D'un mal qui ne pouvait guérir
La main d'un ami me délivre :
L'Amour m'ordonnait de mourir,
Et l'Amour t'ordonne de vivre.

Il dit, il sourit, il expire.
Oscar, de douleur déchiré,
Veut fuir ce corps défiguré
Qui le repousse et qui l'attire.
Déjà Malvina qui survient
A vu le trouble qui l'oppresse :
— O mon bien aimé ! d'où te vient
Cette morne et sombre tristesse ?

— Au Pin, que son sang vient de teindre,
L'écu d'un brave est suspendu.
Trois fois mon arc s'est détendu
Sans que ma flèche ait pu l'atteindre.
C'est à toi, fille des forêts,
A remporter cette victoire ;
Que l'arc, auteur de mes regrets,
Soit au moins celui de ta gloire !

Oscar fuit : l'arc qu'il abandonne
Par son amante est ramassé;
Et le trait qui siffle est chassé
Loin de la corde qui résonne.
Le bouclier reçoit ce trait
Trop fidèle à l'œil qui le guide;
Et le triste Oscar, qu'il couvrait,
Tombe sur le corps de Dermide.

Oscar, quelle erreur est la mienne?
C'est moi qui te perce le sein!
— Dermide expira par ma main,
J'ai voulu mourir de la tienne.
— O mes amis! ô mon amant!
Si nous n'avons pu vivre ensemble,
Dit l'héroïne, en se frappant,
Qu'un même tombeau nous rassemble!

Sur ce tombeau couvert de mousse,
Le chevreuil vient souvent brouter.
L'onde à rêver semble inviter
L'ame mélancolique et douce.
Le Barde instruit de ces malheurs,
A l'avenir les fait entendre.
Puissé-je obtenir tous les pleurs
Que son récit m'a fait répandre!

PERSONNAGES.

OSCAR.
DERMIDE.
FILLAN (*).
GAUL.
CARRIL.
RYNO.
UN BARDE.
MALVINA.
CHEFS DE SELMA.
PEUPLES.
BARDES.

La scène se passe à Selma, dans le palais bâti par Fingal, et dans un bois funèbre peu distant de la ville.

(*) Dans ce nom prononcez la double *l* sans la mouiller.

OSCAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le rivage de la mer.

SCÈNE I.

MALVINA, seule.

(Elle descend à pas lents du rocher, où elle se trouve placée au lever de la toile.)

Ils ne reviennent pas!.... C'est en vain que ma vue
De la terre et des mers embrasse l'étendue,
Que je les redemande à tout ce que je voi....
Enfant, époux, ami, tout est perdu pour moi.
Depuis l'instant fatal, qu'une espérance vaine
Sur le même rocher chaque jour me ramène,
Autour de moi, j'ai vu le nuage inconstant
Se former, se dissoudre, errer au gré du vent;
Les flots par d'autres flots poussés sur le rivage
Le couvrir, en fuyant, des débris du naufrage....
Mais Dermide, Fillan.... mais Oscar même.... hélas!
En vain je les attends, ils ne reviennent pas!

SCÈNE II.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

Sur ce roc, où souvent vous devancez l'aurore,
Le chasseur, vers le soir, souvent vous trouve encore.
Qui peut vous attacher à ces arides lieux?

MALVINA.

C'est là que je reçus leurs éternels adieux.

GAUL.

Revenez dans Selma : prenez part à la fête
Qu'à son vengeur absent un peuple entier apprête.
Les chantres des héros, dans leurs mâles concerts,
Déjà du nom d'Oscar font retentir les airs;
Célèbrent à l'envi celui dont le courage,
Des fers de Cathbar, affranchit ce rivage.
Allons unir nos voix à leurs nobles accens.

MALVINA.

Je n'y pourrais mêler que des gémissemens.

GAUL.

A trop d'abattement c'est vous livrer en proie.
Quelquefois la douleur n'est pas loin de la joie.
Peut-être, après trois ans de regrets, de malheurs,
Touchez-vous au moment qui doit sécher vos pleurs.

MALVINA.

Ah! ne me flattez plus d'une espérance vaine!

GAUL.

Moins prompte à déplorer une perte incertaine,

Ouvrez les yeux enfin. Voyez si votre époux
Sans retour, en effet, a disparu pour vous.
Plus que le sentiment, que la raison vous guide;
Quels garans m'offrez-vous de la mort de Dermide?
Un témoin l'a-t-il vu succomber aux dangers
Qu'il croyait éviter sur des bords étrangers?
Ou bien, en traits de sang, vos yeux baignés de larmes
Ont-ils lu son malheur attesté par ses armes?
Ces signes, précurseurs du trépas des héros,
Ont-ils, pendant la nuit, troublé votre repos?
Les dogues gémissans, en hurlemens funèbres,
Appellent-ils leur maître, errant dans les ténèbres?
Lui-même, abandonnant le séjour des brouillards,
Vient-il dans le désert s'offrir à vos regards,
Ombre vaine, et semblable à la vapeur légère
Qu'on voit, au gré des vents, errer sur la bruyère?
Trois hivers ont blanchi le sommet du Cromla,
Depuis que votre époux menacé dans Selma,
Dérobant aux bourreaux sa vertu malheureuse,
Entre Morven et lui mit la mer orageuse.
Si la nuit, qui depuis enveloppe son sort,
Rend sa vie incertaine aussi bien que sa mort,
Pourquoi ne voyez-vous qu'un motif de souffrance
Dans ce qui n'est pour moi qu'un motif d'espérance?
Ah! Dermide respire : en cette obscurité
Je vois un sacrifice à la nécessité,
Conseil que le péril à la prudence inspire,
Mais abjuré sitôt que le péril expire.
Dermide existe, dis-je; et bientôt à vos vœux
Je crois le voir, rendu par Oscar plus heureux,
Dans ses embrassemens lui payant sa victoire,
Égaler son bonheur à l'excès de sa gloire.

MALVINA.

Je voudrais embrasser un si doux avenir ;
Mais mon cœur s'y refuse, et ne sait que gémir.
Plus que jamais l'espoir s'est flétri dans mon ame.
Quand Oscar, écoutant l'amitié qui l'enflamme,
Me quittait, pour chercher en de lointains climats,
Et le fils et l'époux qu'il ne me rendra pas ;
C'est alors, j'en conviens, qu'en ma maison déserte,
Dans toute son horreur, je ressentis leur perte.
D'Oscar, à mon insu, la touchante pitié,
De ma douleur m'avait dérobé la moitié ;
Son départ me rendit ma douleur tout entière.
Plus malheureuse, hélas ! je mourrai la dernière.
Eh ! jusqu'au jour fatal, quel sera mon ennui !
J'étais accoutumée à pleurer avec lui.

GAUL.

S'il vous a fui, c'était dans l'unique espérance
De terminer enfin la trop longue souffrance,
Le doute insupportable, accablant, douloureux,
Depuis plus de trois ans commun entre vous deux.
En vain un peuple entier portait aux cieux sa gloire ;
L'objet de ses travaux, le prix de sa victoire,
Dermide, pour qui seul il aurait combattu,
Pour qui seul Cairbar aurait été vaincu,
Dermide lui manquait : sa sombre impatience
Tantôt à la mort seule imputait cette absence ;
Tantôt il s'écriait, qu'au bout de l'univers
Son ami l'appelait pour détacher ses fers.
Que cette incertitude était pénible, affreuse
Pour une ame inquiète, ardente, impétueuse,
Qui, du joug amoureux libre jusqu'à ce jour,
Consume en amitié tous les feux de l'Amour !

Aussi le voyait-on, dans ses chagrins sauvages,
Plus sombre que l'Arven caché dans les nuages,
Le cœur plein de sanglots, les yeux gonflés de pleurs,
Exhalant, soupirant, lamentant ses douleurs,
Dans les bois ténébreux, sur la montagne aride,
Près du lac immobile, ou du torrent rapide,
Traîner, d'un pas pénible, en d'effrayans rédnits,
Et la longueur des jours et la longueur des nuits.
Quelquefois succombant sur l'humide bruyère,
Si la fatigue enfin lui fermait la paupière,
S'il cédait, terrassé, sur les bords du torrent,
Par le sommeil bien moins que par l'accablement;
Les flots tumultueux, leur fracas, leur ravage,
De cette autre fatigue offrait la triste image.
Sous un fardeau, qu'en vain il voulait rejeter,
Sans force et sans haleine, il semblait s'agiter;
Quelques pleurs s'échappaient sous sa paupière humide,
Et d'une voix éteinte il appelait Dermide.
Soit qu'il retrouve, ou non, cet ami tant pleuré,
Sur son sort seulement s'il peut être éclairé,
Le trop sensible Oscar sera bien moins à plaindre;
Le malheur est moins dur à supporter qu'à craindre.

MALVINA.

Je ne le sens que trop; depuis le triste jour
Qu'Oscar, en s'éloignant, fixa pour son retour....
Qui peut, loin de Selma, prolonger son absence?
Que m'avait-il promis?... Je frémis quand je pense
Qu'il a pu rencontrer chez un peuple ennemi
Les malheurs et la mort qu'y trouva son ami.
Peut-être expire-t-il sur un rocher sauvage!
Peut être a-t-il péri victime du naufrage!
Peut-être, ces débris, promenés par les flots,

Sont-ils ceux de la nef qui portait ce héros?

GAUL.

Voyez-vous, échappés à la main qui les guide,
Ces dogues, vers Selma, courir d'un pas rapide?
Dans l'épaisseur du bois, vers ce roc, voyez-vous
Leur maître lentement s'acheminer vers nous?
Comme il paraît pensif! Il soupire, il s'arrête;
Le poids de la douleur semble affaisser sa tête.
Avançons: de plus près je veux l'envisager:
Est-ce un fils de Morven? un fils de l'étranger?
Un guerrier? un chasseur?

MALVINA.

C'est Oscar!

GAUL.

C'est lui-même.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, OSCAR.

MALVINA.

Enfin, je vous revois!

GAUL.

Oscar!

OSCAR.

O trouble extrême!
Déjà, vous, Malvina!

MALVINA.

Vous revenez bien tard.

OSCAR.

Trop tôt, peut-être!

GAUL.

Ami, quel étrange regard!
D'où provient sur ton front cette pâleur mortelle?

OSCAR.

Je ne sais; mon ami, je sens que je chancelle:
Soutiens-moi.

MALVINA.

Son regard, son trouble, sa douleur,
Tout m'instruit, tout m'apprend l'excès de mon malheur.

OSCAR.

Rassurez-vous, amis. La fatigue, sans doute,
Le chagrin.... je ne sais.... la longueur de la route,
Qui, plus je m'approchais de ces heureux climats,
Plus pénible, semblait s'alonger sous mes pas;
Tout m'accable. En vos yeux ne vois-je pas des larmes?
Oh! combien sur mes maux vous répandez de charmes!
Je ne les ressens plus.

MALVINA.

Pourquoi ces vains détours?
Ton visage a parlé plus vrai que tes discours.

OSCAR

Que t'aurait-il appris?

MALVINA.

Ce qu'en vain tu veux taire.
O malheureuse épouse! ô malheureuse mère!
C'en est donc fait! Dermide....

OSCAR.

Hé quoi! serait-il mort?

MALVINA.

Tu peux me l'avouer.

OSCAR.

Pour connaître son sort
Je n'ai rien négligé. Dans mes recherches vaines
Suivant de nos forêts les routes incertaines,
Pénétrant dans la nuit de nos antres déserts,
J'ai franchi les rochers, j'ai traversé les mers.
Mais le succès n'a pas couronné mon attente.
Pour prix d'une fatigue inutile et constante,
Je n'ai pu recueillir que des soupçons, des bruits
L'un à l'autre opposés, l'un par l'autre détruits.
On dit qu'aux bords d'Ullin on l'a vu reparaître;
On dit, qu'en s'éloignant des murs qui l'ont vu naître,
Avec son jeune enfant, avec le vieux Carril,
Il a choisi Loclin pour lieu de son exil.
Tandis qu'un autre soin près de vous me rappelle,
Par mes ordres déjà plus d'un barde fidèle
Court y redemander cet ami malheureux,
Que je devrais peut-être y chercher avec eux.

MALVINA.

Attendez leur retour en ce séjour paisible.
L'amitié ne veut pas qu'on tente l'impossible.
Je voudrais, cher Oscar, me flatter comme vous:
Mais je n'espère plus retrouver mon époux,
Retrouver mon enfant, qui, malgré ma misère
Eût encore épargné bien des pleurs à sa mère.
Donnez quelque repos à vos yeux fatigués
Des pleurs qu'à votre ami vous avez prodigués.
Vos malheurs sont les miens, ma douleur est la vôtre;
Désormais réunis, par pitié l'un pour l'autre,

D'un appui mutuel, Oscar, assurons-nous.
Je vous suis nécessaire, et j'ai besoin de vous.

OSCAR.

Je le crois; je le sens. Le charme que j'éprouve,
De concert avec vous, me le dit, me le prouve.
Mais serait-ce à rester qu'il faudrait m'inviter?
Qu'il me faut de vertu pour vous pouvoir quitter!
Je l'ai pu.... sais-je, hélas! si je le puis encore!
Au cœur de votre Oscar que plus d'un mal dévore,
Tout l'ordonne.... et pourtant si j'en croyais mon cœur,
Je n'irais pas si loin pour trouver le bonheur....
O Dermide!.... Sortons.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, RYNO.

RYNO.

Sans tarder davantage,
Venez, fils d'Ossian : jouissez de l'hommage
Qu'un peuple tout entier rend à votre vertu.
Instruit qu'en ces forêts vous avez reparu,
Le peuple de Morven, en son impatience,
Au-devant de vos pas, hors de ses murs, s'avance.
En ces lieux plus long-tems qui peut vous retenir?

OSCAR, à Gaul.

Libre une fois, ami, reviens m'entretenir.
Sur un point important je veux t'ouvrir mon ame;
Reviens me joindre.... Allons.

(Il sort avec Ryno.)

SCÈNE V.

GAUL, MALVINA.

MALVINA.

L'ENTRETIEN qu'il réclame,
Ce sentiment confus de tendresse et d'effroi
Qui le rapproche ensemble et l'éloigne de moi ;
Tout m'effraie....

GAUL.

En ce cœur, à tant de trouble en proïe,
La douleur un instant a fait place à la joie.

MALVINA.

Puissé-je y maintenir un sentiment si doux !

GAUL.

Cet ouvrage, en effet, serait digne de vous.

MALVINA.

Sa douleur est profonde.

GAUL.

En est-il dans notre ame
Que ne puisse adoucir la pitié d'une femme !

MALVINA.

Persuadez-le moi, je voudrais l'espérer !
Quels que soient ses malheurs, je puis les réparer ?
Persuadez-le moi, j'aimerais à le croire !
Je fais de son bonheur mon devoir et ma gloire ;
L'honneur me le commande ; et j'en conviens, l'honneur,
Pour se faire obéir, s'entend avec mon cœur.
Hé ! si tu n'y trouvais que de l'indifférence,

Qui donc aurait des droits à ma reconnaissance
Oscar? lorsque mes yeux fermés par les douleurs,
Se r'ouvrirent au jour, bien moins, hélas! qu'aux pleurs,
Qu'à la fois je repris la vie et les alarmes,
Quel ami confondait ses larmes à mes larmes?
N'était-ce pas Oscar? Il fallut pour un fils
Sauver de tristes jours par les tyrans proscrits;
La mort qui menaçait ma tête languissante,
Effrayait l'amitié devant elle impuissante;
Tout me fuyait : un cœur, incapable d'effroi,
Se plaça fièrement entre la mort et moi;
Seul, contre les bourreaux dont j'étais poursuivie,
A mes périls sans nombre associant sa vie,
Un héros me sauva : c'était encore Oscar!
Dans ces murs affranchis du joug de Caïrbar,
Qui r'ouvrit aux enfans le palais de leurs pères?
Frappant, exterminant les hordes étrangères,
Qui vengea d'un seul coup, dans le sang de leur roi,
Mon pays, mon époux, mon fils, et vous, et moi?
Oscar, toujours Oscar! Quoi qu'il puisse prétendre,
Il me donna bien plus que je ne puis lui rendre.
Par mon secours, du moins, puisse-t-il éprouver
La consolation qu'il m'a fait retrouver!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un palais d'architecture barbare

SCÈNE I.

OSCAR, GAUL.

GAUL.

Caïrbar est tombé ; la main du fils des braves,
Du peuple de Morven a brisé les entraves ;
Selma te doit la paix, Oscar, et tu gémis !
Et les yeux d'un héros de larmes sont remplis !
Apprends à ton ami, sans tarder davantage,
D'où naît le désespoir qu'exprime ton visage.

OSCAR.

Oui, Gaul, le désespoir est au fond de mon cœur.

GAUL.

Ne peut-on l'adoucir ?

OSCAR.

Adoucir ma douleur !
Tu ne sais pas quel mal en mon sein je renferme.

GAUL.

J'en connais l'origine, et j'en prévois le terme ;
Toujours plus incertain du sort de son ami,

De ses succès, Oscar ne jouit qu'à demi.
Dermide est loin de nous; mais l'amitié fidèle,
Mais ta victoire, Oscar, à Selma le rappelle.
Ah! crois qu'il va bientôt reparaître en ces lieux.

OSCAR.

Fils de Morni, reçois mes éternels adieux.

GAUL.

Toi, quitter ces forêts où tu reçus la vie?

OSCAR.

Hélas!

GAUL.

C'est au coupable à quitter sa patrie.
Pourquoi, fils d'Ossian, en fuyant de ces bords,
Vouloir que tes chagrins ressemblent aux remords?
Dans ce funeste exil quel vain motif t'entraîne?

OSCAR.

Tout.

GAUL.

De notre amitié si tu chéris la chaîne,
Tu n'iras pas courir à de nouveaux hasards.

OSCAR.

Ami...

GAUL.

Que résous-tu?

OSCAR.

De partir, et je pars.

GAUL.

Compte pour rien l'ami que ce projet afflige.
Mais ces égards sacrés que le malheur exige,
Peux-tu bien, sans remords, les blesser aujourd'hui?

Malvina dans Morven n'a que toi pour appui.
L'infortuné Dermide en fuyant cette rive,
A tes soins confia son épouse plaintive,
Qui, dans la fleur de l'âge, aux portes du trépas,
D'un fils et d'un époux n'a pu suivre les pas.
L'as-tu donc arrachée à son état funeste,
Pour lui ravir sitôt le soutien qui lui reste?
Veux-tu l'abandonner?

OSCAR.

Peux-tu m'en soupçonner?
Te la confier, Gaul, est-ce l'abandonner?
Non, ce n'est pas en vain qu'en partant je réclame
La pitié qui pour elle émeut déjà ton ame.
Mon cœur, dans son projet encor plus affermi,
Lui laisse un sûr appui dans mon meilleur ami.
Et d'ailleurs qui pourrait refuser à ses charmes
L'intérêt qu'on ne croit accorder qu'à ses larmes?
Qui pourrait résister à l'ascendant vainqueur
Des droits de la beauté joints aux droits du malheur?
Je crois la voir encor, long-tems évanouie,
Reprendre, en gémissant, le fardeau de la vie.
Semblables aux rayons qui percent les vapeurs,
Ses yeux, d'un doux éclat, brillaient parmi les pleurs:
Semblables à l'éclair qui déchire la nue,
Ses yeux m'ont embrâsé d'une ardeur inconnue,
D'un transport si puissant, que jamais l'amitié
N'a parlé dans mon cœur plus fort que la pitié.
Va, ce seul souvenir me répond de ton zèle.
Ne fût-ce pas pour moi, tu feras tout pour elle;
Pour cet être enchanteur que le destin combla
Des attraits qu'il partage aux filles de Selma,
Être en qui la nature a mis sa complaisance,

Et semble s'admirer dans sa magnificence!
C'est à toi de veiller sur un objet si doux;
C'est à toi de la rendre à son heureux époux.
Enfin, si réunis contre toute espérance,
L'un ou l'autre jamais accusait mon absence,
Dis-leur bien qu'en tout tems, fidèle à l'amitié,
A ce seul sentiment j'ai tout sacrifié;
Dis qu'en m'abandonnant au hasard qui me guide,
Je ne puis oublier Malvina ni Dermide;
Dis que si d'eux, enfin, j'attends quelques regrets,
J'en fus digne aujourd'hui, si je le fus jamais.

GAUL.

J'aperçois Malvina.

OSCAR, à part.

Mon ame est trop émue.

(Haut.)

Sortons, ami.

GAUL.

Pourquoi te troubler à sa vue?

OSCAR, vivement.

Je ne me trouble pas!

GAUL.

Mais si j'en crois tes yeux,
Ton cœur....

OSCAR.

Trop de douleur suivrait de tels adieux.
Sortons.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MALVINA.

MALVINA.

Fils d'Ossian, pourquoi fuir ma présence?
Pourquoi vous dérober à ma reconnaissance?
Un sentiment si doux a-t-il pu vous lasser?

OSCAR.

O! charme de Selma, pouvez-vous le penser?
Ce sentiment, le seul auquel j'ose prétendre,
Gardez-vous, Malvina, de le jamais reprendre:
Je n'en suis pas indigne; et prêt à vous quitter,
C'est l'unique bonheur que je puisse emporter.

MALVINA.

Quelle est cette tristesse, et quel est ce langage?
Oscar,...

OSCAR.

Je ne saurais en dire davantage.

MALVINA.

Pourquoi loin de Morven porter encor vos pas?

OSCAR.

Par pitié, Malvina, ne m'interrogez pas.

MALVINA.

De vos secrets chagrins craignez-vous de m'instruire?

OSCAR.

Il faut partir. C'est tout ce que je puis vous dire.

MALVINA.

Partir! et dans quel tems, Oscar? et pour quel lieu?

OSCAR.

Il faut partir!

MALVINA.

Et quand reviendrez-vous?

OSCAR.

Adieu.
Aïeux de Malvina, du sein de vos nuages,
Veillez sur ses destins battus par tant d'orages;
Je vous la rends.

MALVINA.

Qu'entends-je!

GAUL.

Au désespoir livré,
Du monde entier Oscar est déjà séparé.
A lui-même étranger, il fuit tout ce qu'il aime;
Il fuit et sa patrie, et sa gloire, et vous-même;
D'autant plus tourmenté du funeste poison
Qui consume à la fois sa vie et sa raison,
Qu'il aime à renfermer, dans son ame éplorée,
La cause du chagrin dont elle est dévorée.
Parlez au cœur d'Oscar : c'est à vous d'arracher
Le secret d'un chagrin qu'il s'obstine à cacher.

MALVINA.

Oui, je le veux. Oscar, que ce cœur se souvienne
Quels droits ma confiance obtenait à la sienne,
Quand faible, succombant au poids de mes douleurs,
Quand perdant tout ensemble et la voix et les pleurs,
Anéantie, en proie au sort le plus terrible,
A force de sentir je semblais insensible.
Vous me disiez alors : « Rendez-moi, par pitié,
La part qu'en ces malheurs me doit votre amitié.

Ce noble sentiment soumet tout à ses chaînes;
Comme sur les plaisirs, il a droit sur les peines.
Pour doubler le bonheur s'il le fait partager,
Le malheur qu'il partage en devient plus léger.
A pleurer dans son sein croyez qu'il est des charmes. »
Vous le disiez : et moi je retrouvais des larmes.
Craignez-vous de pleurer?

OSCAR.

Je crains bien plus encor
De vous voir triompher d'un impuissant effort;
De rester sans vertu contre un charme suprême
Qui, d'accord avec moi, me combat par moi-même.
Mais non : plus je le sens, plus j'y veux résister.
Vous-même, en vos désirs bien loin de persister,
Tremblez que je ne cède; et tremblez de connaître
Ce funeste secret dont je suis encor maître;
Que d'un voile éternel je veux envelopper;
Et qui pourtant sans cesse est prêt à m'échapper;
Qui déjà.... Mais que dis-je? ô quel est mon délire?
Pourquoi vous cacherais-je un projet que m'inspire
Le sentiment connu comme éprouvé par vous?
Votre ami n'est-il pas l'ami de votre époux?
Si ce n'est l'amitié, Dermide, qui m'entraîne
De déserts en déserts sur ta trace incertaine?
Le plus saint des devoirs doit hâter mon départ,
Et si je pleure enfin, c'est de partir trop tard.

MALVINA.

Ne différez donc plus. Mon cœur sans défiance
Juge de vos devoirs par votre impatience.
Partez, mais dédaignant d'inutiles détours,
Soyez vrai, soyez tel que vous fûtes toujours.
Je veux qu'un soin pressant loin de Selma vous guide.

Mais qu'un nouvel espoir de retrouver Dermide
Sur ses pas tout-à coup doive vous ramener ;
Voilà ce qui, peut-être, a droit de m'étonner.
Ou plutôt dans ton cœur je vois ce qui se passe,
Ce n'est pas le malheur, c'est Oscar qui se lasse ;
Oscar, qui pour me fuir, en de lointains climats,
Brûle de revoler à la gloire, aux combats.
Non... les combats, la gloire ont pour toi moins de charmes
Que tu n'as le besoin de ne plus voir mes larmes.
En fatigue l'ennui malgré nous peut changer
Le sentiment qu'inspire un malheur étranger.
Voilà votre secret ; j'aurais tort de me plaindre,
Si mon cœur eût forcé le vôtre à se contraindre ;
Digne de vos mépris, si j'avais mendié
Les soins dont m'accablait une fausse pitié,
Pitié qui, malgré moi, cruelle autant que vive,
Rappelait dans mon sein mon ame fugitive.
Pourquoi donc forciez-vous mes yeux à se r'ouvrir ?
Je n'étais pas à plaindre, Oscar, j'allais mourir.
L'amitié, par degrés combattit cette envie,
Et réconcilia mon ame avec la vie ;
L'amitié, par dégrés, ramenait dans mon cœur
La consolation ; peut-être le bonheur !
Suffisante à ce cœur éteint par la souffrance,
Mais presque ranimé par la reconnaissance,
Elle aurait adouci mes jours infortunés :
Je le crus, je le crois, et vous m'abandonnez !

OSCAR.

Je vous fuis ; et ce cœur que l'on croit insensible,
Ne s'imposa jamais un devoir plus terrible.
J'ai mille fois bravé le feu, le fer, la mort,
Mais je n'ai pas tenté de plus pénible effort.

Lorsque, pour maintenir ma volonté première,
J'appelle à mon secours ma raison tout entière,
Pourquoi réveillez-vous, en ce cœur combattu,
Tout ce qui pourrait vaincre un reste de vertu?
Pourquoi fatiguez-vous, d'une plainte imprudente,
Ma constance ébranlée et presqu'insuffisante?
Pourquoi gémir? pourquoi ces yeux baignés de pleurs?
Ces yeux! savez-vous bien qu'ils ont fait nos malheurs!
Tels étaient vos regards, Malvina, quand mon ame
Se sentit dévorer d'une subite flamme;
Lorsque je reconnus, dans mon cœur effrayé,
L'amour, que j'avais pris long-tems pour la pitié.
Amour impétueux, invariable, extrême;
Amour digne d'Oscar et digne de toi-même,
Qui sans doute eût serré les nœuds qu'il va briser,
Si de ton cœur encor tu pouvais disposer.
Dermide, ami fatal! Dermide.... hélas! j'ignore
S'il cessa d'exister ou s'il existe encore;
Mais moi qui l'ai vengé, s'il revenait un jour,
De quel œil en ces lieux verrais-je son retour?
Égaré, subjugué, jeté hors de moi-même,
Je ne suis plus à moi, je ne suis plus moi, j'aime.
Déjà mon cœur, qu'aveugle un sentiment fatal,
Dans son plus tendre ami ne voit plus qu'un rival.
A ce supplice affreux qui sans cesse m'obsède,
Aux malheurs qu'il prépare, il n'est qu'un seul remède,
C'est l'exil, et j'y cours. Soit parmi les forêts
Qui des monts de l'Arven hérissent les sommets,
Soit dans les flancs obscurs des rochers d'Inistore,
Soit dans l'ombre des bois plus redoutés encore
Qui de l'impur Légo couvrent les bords fangeux;
Cachant un désespoir plus effroyable qu'eux,

Fatiguant de mes cris les échos du rivage,
Je mêlerai ma voix à la voix de l'orage,
Au bruit de la tempête, au fracas des torrens,
Aux hurlemens plaintifs des fantômes errans;
Ou si quelque combat s'offrait à mon courage,
Je sens qu'avec plaisir je verrais le carnage!
Heureux, s'il me délivre, en abrégeant mon sort,
D'un amour qui n'aura de terme que ma mort.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, RYNO.

RYNO.

Un barde, sur ces bords, jeté par les tempêtes,
Et pressé par les chefs de s'asseoir à nos fêtes,
Au conseil des vieillards, qu'il a fait assembler,
Avant tout, brave Oscar, demande à vous parler.

GAUL.

D'où vient-il? vers Selma quel intérêt le guide?

RYNO.

Arrivé de Loclin, il a nommé Dermide.

TOUS.

Dermide!

GAUL.

Il nous suffit, nous marchons sur tes pas.

SCÈNE IV.

OSCAR, MALVINA, GAUL.

OSCAR.

De vains pressentimens ne m'abusaient donc pas!

Lorsque, pour maintenir ma volonté premiere,
J'appelle à mon secours ma raison tout entière,
Pourquoi réveillez-vous, en ce cœur combattu,
Tout ce qui pourrait vaincre un reste de vertu?
Pourquoi fatiguez-vous, d'une plainte imprudente,
Ma constance ébranlée et presqu'insuffisante?
Pourquoi gémir? pourquoi ces yeux baignés de pleurs?
Ces yeux! savez-vous bien qu'ils ont fait nos malheurs!
Tels étaient vos regards, Malvina, quand mon ame
Se sentit dévorer d'une subite flamme;
Lorsque je reconnus, dans mon cœur effrayé,
L'amour, que j'avais pris long-tems pour la pitié.
Amour impétueux, invariable, extrême;
Amour digne d'Oscar et digne de toi-même,
Qui sans doute eût serré les nœuds qu'il va briser,
Si de ton cœur encor tu pouvais disposer.
Dermide, ami fatal! Dermide.... hélas! j'ignore
S'il cessa d'exister ou s'il existe encore;
Mais moi qui l'ai vengé, s'il revenait un jour,
De quel œil en ces lieux verrais-je son retour?
Égaré, subjugué, jeté hors de moi-même,
Je ne suis plus à moi, je ne suis plus moi, j'aime.
Déjà mon cœur, qu'aveugle un sentiment fatal,
Dans son plus tendre ami ne voit plus qu'un rival.
A ce supplice affreux qui sans cesse m'obsède,
Aux malheurs qu'il prépare, il n'est qu'un seul remède,
C'est l'exil, et j'y cours. Soit parmi les forêts
Qui des monts de l'Arven hérissent les sommets,
Soit dans les flancs obscurs des rochers d'Inistore,
Soit dans l'ombre des bois plus redoutés encore
Qui de l'impur Légo couvrent les bords fangeux;
Cachant un désespoir plus effroyable qu'eux,

Fatiguant de mes cris les échos du rivage,
Je mêlerai ma voix à la voix de l'orage,
Au bruit de la tempête, au fracas des torrens,
Aux hurlemens plaintifs des fantômes errans;
Ou si quelque combat s'offrait à mon courage,
Je sens qu'avec plaisir je verrais le carnage!
Heureux, s'il me délivre, en abrégeant mon sort,
D'un amour qui n'aura de terme que ma mort.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, RYNO.

RYNO.

Un barde, sur ces bords, jeté par les tempêtes,
Et pressé par les chefs de s'asseoir à nos fêtes,
Au conseil des vieillards, qu'il a fait assembler,
Avant tout, brave Oscar, demande à vous parler.

GAUL.

D'où vient-il? vers Selma quel intérêt le guide?

RYNO.

Arrivé de Loclin, il a nommé Dermide.

TOUS.

Dermide!

GAUL.

Il nous suffit, nous marchons sur tes pas.

SCÈNE IV.

OSCAR, MALVINA, GAUL.

OSCAR.

De vains pressentimens ne m'abusaient donc pas!

Ce barde, croyez-moi, ce messager fidèle
Du retour de Dermide apporte la nouvelle.
Le bruit de ma victoire a traversé les mers;
Il a rejoint Dermide au fond de ses déserts,
Et rendu l'espérance à son ame abattue.
Si je vous ai sauvé par le coup qui me tue,
Puis-je m'en repentir? j'ai quelquefois gémi
De mon malheur, et non du bonheur d'un ami.
Enfin dans son bonheur j'aime à voir mon ouvrage.
Mais n'exigez pas plus de mon faible courage,
Et laissez-moi cacher, au monde que je fuis,
La honte et la douleur de l'état où je suis.

GAUL.

Arrête, Oscar, arrête. Ami, que vas-tu faire?
Fuir! quand il faut tenter un effort tout contraire.
Fuir! en un seul moment as-tu donc oublié
Ce qu'exigent de toi l'honneur et l'amitié?
L'amitié, qui long-tems maîtresse de ton ame,
Te laissait ignorer qu'il fût une autre flamme;
L'amitié, qui te parle aujourd'hui par ma voix,
Et que tu vas trahir pour la première fois.

OSCAR.

Moi!

GAUL.

Ne te couvre pas d'une éternelle honte.
Eh! que pourraient penser d'une fuite aussi prompte
Ces vieillards assemblés par un grand intérêt,
Ce barde, possesseur d'un important secret,
Et Dermide surtout qui, prêt à reparaître,
Pour t'embrasser, Oscar, t'attend déjà peut-être?
Non, Gaul en ce péril ne peut t'abandonner.

S'il ne peut te conduire, il saura t'entraîner;
Et portant l'amitié jusques à la rudesse,
Te sauver, malgré toi, de ta propre faiblesse.
Ou plutôt, je connais ta générosité :
C'est elle que j'implore en cette extrémité.
Vois Malvina muette au milieu des alarmes;
Et, si tu ne m'entends, entends du moins ses larmes.

OSCAR.

Eh bien! qu'ordonnez-vous, Malvina?

MALVINA.

Malheureux!
C'est fait de nous; ce jour nous perdra tous les deux :
Ce jour nous a perdus. J'en crois cette épouvante
Que chaque instant accroît dans mon ame innocente;
Oui, sans doute, innocente? Et pourtant... n'attends pas
Que ma faible raison guide aujourd'hui tes pas.
Et qu'en obtiendrais-tu, dans ce désordre extrême,
Quand je la cherche en vain pour me guider moi-même?
Plus le péril s'accroît, et plus nous nous troublons.
C'est Gaul qu'il faut en croire.

GAUL.

Eh bien, Oscar?

OSCAR.

Allons.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

Vous n'avez plus d'époux ; mais ce jour, dès long-tems
Présagé par vos pleurs et vos pressentimens,
D'un bonheur imprévu flattant votre misère,
Dans l'épouse affligée épargne au moins la mère.
Votre fils est vivant.

MALVINA.

Mon fils ! Ah ! croyez-vous
Qu'il n'ait pas partagé le sort de mon époux ?

GAUL.

Il respire ; et bientôt dissipant vos alarmes,
De sa main consolante il essuîra vos larmes.

MALVINA.

Espoir long-tems perdu ! je sens trop qu'aujourd'hui
Mon malheur presqu'entier disparaît devant lui.
Ton ombre, ô mon époux ! ton ombre magnanime,
Dans un transport si doux ne saurait voir un crime.
C'est celui d'une mère ; et c'est celui d'un cœur
Au sein du désespoir surpris par le bonheur.
Mais qui peut retenir mon enfant ?

GAUL.

L'esclavage,
De Carril et de lui fut long-tems le partage.

MALVINA.

Quoi! Carril, quoi! mon fils aurait porté des fers!
Il pourrait exister un homme assez pervers
Pour outrager en eux l'enfance et la vieillesse,
Et surtout la pitié qu'on doit à la faiblesse!
Je ne puis le penser.... Quel est donc ce tyran?

GAUL.

C'est le roi de Loclin; c'est le sombre Swaran;
Plus terrible aux mortels jetés sur ses rivages,
Que les flots, les rochers couverts de leurs naufrages.
Les droits, les soins pieux de l'hospitalité,
Remplacés par l'insulte et la captivité,
Voilà ce qu'au malheur réserve le perfide;
Et ce qu'en ses états a rencontré Dermide.
Près de son jeune enfant et de son vieil ami,
En d'obscurs souterrains le héros a gémi;
Dans la nuit des cachots traînant son existence,
Vivant pour la douleur, et mort pour l'espérance.
Toutefois il sortit de ce séjour d'horreur,
Il sortit, et ne fit que changer de malheur.
Ce vieillard, cet enfant qui l'engageaient à vivre,
Plus observés, en vain tentèrent de le suivre.
Sa constance expirait; quand un juste trépas
De Cairbar enfin punit les attentats.
Ce bruit, pour les méchans signal de l'épouvante,
Rendit à votre époux sa constance expirante,
Sûr qu'à sa voix Morven, poursuivant en Swaran
Tant de forfaits punis dans son propre tyran,

Ravirait au malheur le reste de sa proie ;
Dermide, respirant la vengeance et la joie,
Fait voile vers ces bords. Il entrevoit déjà
Les rochers de l'Arven, les sapins du Cromla,
Ses foyers, sa patrie, asile, heureuse terre
Que l'absence aux bons cœurs rendit toujours plus chère :
Il sourit, mais en vain : tout-à-coup le jour fuit.
Le spectacle enchanteur disparait dans la nuit.
L'éclair croise l'éclair ; l'air mugit, le ciel gronde.
La tempête en hurlant creuse et soulève l'onde.
Sur ces mêmes rochers qui promettaient le port,
L'infortuné bientôt ne voit plus que la mort,
La mort qu'il ne peut fuir : la vague enfin chargée
Des débris dispersés de la nef submergée,
Dans ce commun désastre, hélas ! n'a respecté
Que le barde étranger qui nous l'a raconté.

MALVINA.

Infortuné Dermide ! ainsi l'onde en furie,
L'engloutit à l'aspect de sa triste patrie.
Ainsi la mort, qu'en vain implorait sa douleur,
Le dévore à l'instant où fuyait le malheur.
Il n'est plus ! mais du moins sur les nuages sombres,
Il a trouvé sa place entre d'illustres ombres ;
Mais le repos l'attend auprès de ses aïeux,
Dans la nuit de la tombe et dans l'azur des cieux.
Et son fils, héritier de toute sa misère,
Loin du sein maternel, exilé sur la terre,
Accablé sous le poids des fers et des malheurs....
Oh ! c'est bien à son fils qu'il faut donner des pleurs.
N'est-il donc pas de terme à sa longue infortune ?
Dermide immola tout à la cause commune ;
En ces murs, sur les flots, au milieu des combats,

S'il n'a pas prodigué ses jours pour des ingrats,
Son fils, à vos secours dans sa détresse extrême,
N'a-t-il pas tous les droits qu'il aurait eus lui même?

GAUL.

Ces droits sont reconnus. Oscar rendu garant
De ces droits invoqués par Dermide expirant,
Oscar, impatient d'amitié, de vengeance,
A juré de briser les fers de l'innocence;
Il remplira bientôt votre plus doux espoir.
Mais ce devoir, enfin, n'est pas le seul devoir
Qu'en s'élevant aux lieux où la vertu réside,
Au cœur d'Oscar, au vôtre, ait imposé Dermide.

MALVINA.

Poursuivez. Quel que soit ce devoir, cette loi,
Qu'un époux expirant prescrivit à ma foi,
Ses volontés, ami, n'auront point été vaines.
Les volontés des morts sont des lois souveraines,
Qu'au défaut de l'amour l'effroi doit protéger;
Malheur à tout mortel qui peut les outrager!

GAUL.

Le barde ainsi l'a dit, quand sa voix solennelle,
Des ordres d'un héros, interprète fidèle,
Répétait à Selma les mots, les derniers mots
Qu'exhalait votre époux luttant contre les flots.
Barde, s'écriait-il, barde, si la tempête
Aujourd'hui t'épargnait en accablant ma tête,
A l'invincible Oscar porte les derniers vœux
D'un ami, d'un époux, d'un père malheureux.
Ce que perd ma famille, Oscar peut le lui rendre.
S'il n'a pas oublié notre amitié si tendre,
S'il n'est pas enchaîné par des liens plus doux,

A Malvina qu'il rende un plus heureux époux.
Qu'un serment, dont j'emporte en mourant l'espérance,
Serment d'hymen bien moins que serment de vengeance,
Rende un père à mon fils, et porte chez Swaran
Cet effroi précurseur de la mort d'un tyran.

MALVINA.

Qu'a dit Oscar?

GAUL.

Oscar en ces lieux doit se rendre.
De lui-même à l'instant vous le pourrez apprendre;
Le voici.

SCÈNE II.

MALVINA, OSCAR.

MALVINA.

Tout mon sang se porte vers mon cœur.

OSCAR.

Calmez, ô Malvina, calmez cette frayeur.
Pourquoi ces yeux baissés et ce morne silence?
Le faut-il imputer à ma seule présence?
Ou, non moins malheureux, Oscar doit-il penser
Que vous n'ignorez pas ce qu'il vient annoncer?

MALVINA.

Votre ami de ces lieux s'éloigne à l'instant même.

OSCAR.

Eh bien!

MALVINA.

Prenez pitié de mon malheur extrême.

OSCAR.

On peut vous rendre un fils.

MALVINA.

Je le sais.

OSCAR.

Savez-vous,
Quels devoirs en mourant m'imposa votre époux?

MALVINA.

Je le sais.

OSCAR.

A ses vœux dois-je en tout satisfaire?

MALVINA.

Que me demandez-vous?

OSCAR.

Répondez.

MALVINA.

Je suis mère!

OSCAR.

Vos désirs, Malvina, seront seuls accomplis;
Ordonnez.

MALVINA.

Je suis mère. Ah! rendez-moi mon fils!

OSCAR.

Je vous entends : sans doute Oscar doit vous le rendre;
Oscar vous le rendra. Quoi qu'il faille entreprendre,
Par de plus vastes mers quand le sort en courroux
Séparemit encor et votre fils et vous,

Quand, pour le retenir en d'indignes entravés,
Swaran du monde entier m'opposerait les braves;
Seul contre eux, croyez-moi, je n'hésiterais pas
A vous promettre encor les secours de mon bras.
Loin de m'en prévaloir, toutefois, je confesse
Que l'humanité seule obtiendrait ma promesse;
Qu'à votre fils, enfin, je n'offre qu'un appui
Qu'à tout infortuné j'offrirais comme à lui :
Ainsi nul intérêt, en faveur de ma flamme,
Ne doit en aucun tems solliciter votre ame.
Par des nœuds plus puissans s'il pensait, votre époux,
M'enchaîner au devoir, en m'enchaînant à vous,
Il douta de mon cœur; et votre trouble extrême
Prouve qu'en ce moment vous en doutez vous-même.
N'ai-je pas dans ce cœur, n'ai-je pas sous les yeux
L'exemple à ma valeur offert par mes aïeux?
De la vertu proscrite embrasser la défense,
Protéger le malheur, la vieillesse, l'enfance,
Tendre au plus faible un bras à l'oppresseur fatal,
Voilà le vrai devoir d'un enfant de Fingal,
D'un enfant d'Ossian, dont la voix immortelle
Célébra les héros qui l'ont pris pour modèle.

MALVINA, avec trouble.

Au nom de ces héros que vous me retracez,
Oscar! ah, n'accusez que mes sens oppressés
Du trouble de ce cœur qui ne peut se connaître;
Trouble que votre aspect augmente encor peut-être....
Je sais ce que je dois aux ordres d'un époux,
A sa cendre, à l'usage, à mon enfant, à vous;
Il suffit.... sur le reste approuvez mon silence;
Il croyez seulement à mon obéissance.

OSCAR.

Écoutez : je vous aime! et jusques à ce jour
Plus de beauté jamais n'inspira plus d'amour;
Jamais.... A votre vie associer ma vie,
Pour l'univers entier être un objet d'envie,
Se consacrer à vous par ces nœuds solennels,
Qui placeraient Oscar au-dessus des mortels,
De cet Oscar, brûlé d'une ardeur insensée,
Telle est, ô Malvina, l'éternelle pensée.
Près de vous, loin de vous, elle assiége mon cœur;
Tout bonheur disparaît auprès d'un tel bonheur.
Dans mes premiers plaisirs je cherche envain des charmes;
Je ne tressaille plus au noble bruit des armes,
A la voix du guerrier, à la voix du chasseur;
Et, si dans la forêt je traîne ma langueur,
Près de mon arc oisif, sur le mont solitaire,
Bondit impunément le chevreuil téméraire.
Mon être se consume en pénibles combats.
Ambitieux d'un bien que je n'espère pas,
Je n'ai rien attendu de ma longue constance.
Mais je ne devrai rien à votre obéissance.
Qui? moi! vous obtenir d'un autre que de vous?
Qui? moi! vous voir, soumise aux ordres d'un époux,
Plus froide que la tombe entre nous deux placée,
A ma brûlante main tendre une main glacée,
Répondre à mes soupirs par des gémissemens,
Et l'œil chargé de pleurs recevoir mes sermens!
Esprits du ciel! avant que ma voix les profère;
Esprits vengeurs! sur moi tombe votre colère.
Jusqu'au dernier soupir, errant, désespéré,
J'aime mieux, des vivans et des morts abhorré,
De la nature entière épuiser l'injustice,

Que de me condamner à l'horrible supplice
De presser sur mon cœur un cœur inanimé,
Qui ne m'aimera point s'il ne m'a point aimé.

MALVINA.

Qui te l'a dit, cruel? et que dis-je moi-même?
O vous! qui connaissez mon infortune extrême,
M'osez-vous demander, en ce jour de douleur,
Un autre sentiment que celui du malheur?
Un autre! Ah! si mon cœur en connaissait un autre,
Si ce coupable cœur répondait trop au vôtre,
Il m'en coûterait moins d'expirer à vos yeux
Que de vous faire, Oscar, ces pénibles aveux!
Je ne te parle pas de ma reconnaissance;
Ainsi que ta pitié tu sais qu'elle est immense,
Qu'elle anime ce cœur, dont elle est le soutien,
D'un sentiment bien vif, mais plus doux que le tien.
Oh! s'il te suffisait! j'y trouve tant de charmes.
S'il ne tarit, au moins il adoucit mes larmes.
J'aime à te l'avouer comme à le ressentir,
Et je puis, en tous lieux, t'en parler sans rougir.
Je le croyais du moins!... et cependant mon trouble;
S'accroît à chaque instant, à chaque mot redouble;
Il me presse, il m'accable, il me jette à tes pieds.
O toi, qui vois ces pleurs, dont mes yeux sont noyés,
Cher et cruel Oscar, toi dont le cœur s'offense
De ne devoir ma foi qu'à mon obéissance,
Penses-tu que celui qui t'engagea ma foi,
A cette obéissance ait plus de part que toi?

OSCAR.

Qu'entends-je? ô Malvina!

MALVINA.

J'en ai trop dit.

OSCAR.

Achève.

MALVINA.

Contre mon cœur, Oscar, ma raison se soulève.
C'est à toi de calmer ces douloureux transports;
C'est à toi d'imposer silence à mes remords :
Et crois qu'ils se tairont dans le cœur d'une mère,
Sitôt que mon enfant t'aura nommé son père.

OSCAR.

J'aurai bientôt remis ce fils entre tes bras....
Qui donc, fils de Morni, vient ici sur tes pas?

SCÈNE III.

LES PRÉCEDENS, GAUL, LE BARDE, PEUPLE.

(Le jour commence à tomber.)

GAUL.

Le barde, et ce cortége à vos regards l'annonce.
Le voici.

LE BARDE.

Malvina, quelle est votre réponse?
Quand satisferez-vous aux volontés des morts?

MALVINA.

Demain.

(Elle sort.)

LE BARDE.

Fils d'Ossian, quand quittez-vous ces bords?

OSCAR.

Demain.

LE BARDE.

Dès que le jour, dans ces murs déjà sombres,
De la nuit qui descend éclaircira les ombres,
Qu'il aura pénétré dans ces lieux de repos,
Consacrés par la cendre et le nom des héros;
Dans ces bois, où la pierre insensible et funèbre
Des guerriers de Selma couvre le plus célèbre;
Au tombeau de Fingal, le plus grand des mortels;
J'irai donc recevoir vos sermens mutuels.

(Il sort.)

OSCAR.

Et vous, amis d'Oscar, que nos voiles soient prêtes
A braver dès demain l'élément des tempêtes.
La gloire nous appelle à travers les dangers;
Et l'innocent gémit sur des bords étrangers.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

OSCAR.

Si j'en crois mon espoir, si j'en crois mon courage,
Tu reverras bientôt ce fortuné rivage,
Enfant, qui dès ce jour est devenu le mien!
Vieillard, de cet enfant le généreux soutien,
Que trois ans de travaux, de dangers, de misère,
Ne purent détacher ni du fils ni du père,
Pour finir vos malheurs comptez sur mon appui;
J'espérais vaincre hier, j'en suis sûr aujourd'hui!
Et toi, qui pressentis le feu qui me dévore,
Toi dont les derniers vœux sont des bienfaits encore,
Pour un fils vainement tu n'as pas supplié,

Dermide ! ainsi qu'aux jours chers à notre amitié,
En fesant tout pour toi, je fais tout pour moi-même;
Plus digne et plus aimé de la beauté que j'aime,
Par de-là l'Océan je cours la conquérir;
Et rien désormais, rien ne peut me la ravir.
Qui s'approche ?

SCÈNE V.

OSCAR, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Daignez me recevoir encore
Murs de Selma, palais du héros que j'adore,
Par l'immortel Fingal si long-tems habité !

OSCAR.

Réclamez-vous les droits de l'hospitalité,
Vieillard ? Ah ! préférez le palais où vous êtes.
L'étranger de tout tems y partagea mes fêtes.

LE VIEILLARD.

Je ne fus pas toujours étranger dans ces lieux.

OSCAR.

Auriez-vous donc connu mes immortels aïeux ?
Vous pleurez !

LE VIEILLARD.

O mon fils ! quelle ame assez flétrie
Peut revoir d'un œil sec les murs de sa patrie !

OSCAR.

Et qui donc seriez-vous ?

LE VIEILLARD.

Vous même ! Ah ! Pardonnez...

Quels traits se sont offerts à mes yeux étonnés!

LE VIEILLARD.

Oscar, le brave Oscar doit être de votre âge.

OSCAR.

Si Carril retenu dans un dur esclavage....

CARRIL.

Oscar!

OSCAR.

Carril!

CARRIL.

Mon fils! Digne sang des héros,
Ton nom, ton nom terrible a traversé les flots.
Au bruit de tes exploits, ces ames inhumaines,
Ces bourreaux de Loclin ont détaché mes chaines.

OSCAR.

Et le fils de Dermide?...

CARRIL.

Est libre aussi.

OSCAR.

Pourquoi
Ne puis-je entre mes bras le presser avec toi?
Cet enfant m'appartient, Carril, je suis son père.
Rends-le moi; c'est à moi de le rendre à sa mère.

CARRIL.

Tu le verras bientôt. Ainsi donc, Malvina
N'a pas abandonné les remparts de Selma?

OSCAR.

Hors de Selma, long-tems, Malvina fut errante.
De déserts en déserts, je la traînai mourante,
Jusqu'au jour, où vainqueur dans ces murs affranchis,

Des fers de Caïrbar je vengeai mon pays.
Rentrée en son palais, depuis elle y réside.

CARRIL.

N'a-t-elle rien appris sur le sort de Dermide?

OSCAR.

De son époux long-tems, elle ignora le sort;
Et n'apprit qu'aujourd'hui son naufrage et sa mort.

CARRIL.

Un autre engagement ne l'unit pas encore?

OSCAR.

Un autre engagement au retour de l'aurore,
Par l'ordre de l'époux qu'elle perd aujourd'hui,
Dès demain à son fils assure un autre appui.

CARRIL.

Il est donc tems encor!

OSCAR.

Carril, que veux-tu dire?

CARRIL.

Tu reverras Dermide.

OSCAR.

Il n'est plus.

CARRIL.

Il respire.

OSCAR.

Auprès du port, Dermide a rencontré la mort.

CARRIL.

A la mort échappé, Dermide est dans le port.

OSCAR.

Qui l'a dit?

CARRIL.

Je l'ai vu. Tout prêt à reparaître,
Au tombeau de Fingal il est déjà peut-être.
Son fils, ce faible enfant qu'il porte entre ses bras,
D'un cher et doux obstacle embarrasse ses pas,
Des pas que va bientôt accélérer la joie.
Qu'à cet espoir, mon fils, la tienne se déploie.
J'ai rempli mon devoir ; et, prompt à revenir,
Je cours hâter l'instant qui doit vous réunir.

SCÈNE VI.

OSCAR, dans l'accablement.

Je meurs.... Impunément crois-tu qu'on m'en sépare?
Tu me verras avant, tu me verras barbare!
Mon ami!... mon bourreau!... dans mon cœur effrayé,
Dans mon cœur déchiré d'amour et d'amitié,
Quel combat!... quel transport, et m'agite et m'entraîne?
J'en frémis... Malheureux! connaîtrais-tu la haine?
Non jamais.... Demeurons... je ne puis... où courir?...
Au-devant du cruel, l'embrasser et mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un bois funèbre. Parmi plusieurs tombeaux, on distingue celui de Fingal, indiqué par quatre pierres, suivant l'usage des Calédoniens. La lune éclaire la scène.

SCÈNE I.

DERMIDE, FILLAN qu'il tient par la main.

DERMIDE.

En vain le jour a fui : par sa douce clarté
La lune, a de ces bois banni l'obscurité ;
Point d'effroi, mon enfant.

FILLAN.

Arrivons-nous ?

DERMIDE.

Courage.
Je crois apercevoir un endroit moins sauvage.

FILLAN.

Je suis bien fatigué.

DERMIDE.

Jette-toi dans mes bras.

FILLAN.

Tu m'as porté long-tems....

DERMIDE.

Viens toujours, ne crains pas.
A me suivre, Fillan, faut-il que tu t'efforces?
Pour tous les deux encor je me sens là des forces :
Viens sur mon cœur!

FILLAN, dans les bras de Dermide.

Mon père!

DERMIDE, observant.

En croirais-je mes yeux?
Demeurons. C'est ici, dans ces funèbres lieux,
Qu'au fidèle Carril j'ai promis de l'attendre.
O Fingal, c'est ici que repose ta cendre!
Voilà donc de nos pas l'inévitable but!
Tombeau, séjour de mort, séjour de paix, salut!
Reçois les premiers vœux de mon ame attendrie :
N'es-tu pas des humains la commune patrie?

FILLAN.

A qui parles-tu donc?

DERMIDE.

A ces tombeaux, mon fils;
Aux restes des héros en ces lieux endormis.

FILLAN.

Et qu'est-ce qu'un héros?

DERMIDE.

Mon enfant, c'est le brave
Qui ne fut point tyran et ne fut point esclave;
Et qui, dans ses succès, funeste aux seuls pervers,
Toujours grand, fut plus grand encor dans les revers.

FILLAN.

Mon père, tu l'es donc?

DERMIDE.

Une vie importune
Me donne à ce grand nom les droits de l'infortune.
Peut-être ai-je souffert avec quelque vertu.
Je le dois aux méchans....

FILLAN.

Les méchans! que dis-tu?

DERMIDE.

Oui, mon fils, les méchans; ceux dont les mains coupables
Sous un pouvoir injuste écrasent leurs semblables;
Qui, des trésors du faible odieux ravisseurs,
Et des vertus du pauvre insolens oppresseurs,
Sur l'enfance elle-même étendant leur furie,
Possèdent un empire, et n'ont pas de patrie.

FILLAN.

J'en ai déjà connu!

DERMIDE.

Je le sais trop, mon fils.

FILLAN.

Et les méchans jamais ne sont-ils donc punis?

DERMIDE.

Tôt ou tard, mon enfant, leurs ombres prisonnières
Vont grossir du Légo les vapeurs meurtrières;
Mais, dès leur premier crime, en ce monde offensé
Leur juste châtiment a déjà commencé.
Le sentiment secret de leur propre injustice,
Dans le cœur des méchans, est leur premier supplice.
En tous lieux, à toute heure, il s'attache après eux.

FILLAN.

Mon père, les méchans sont donc bien malheureux!

DERMIDE.

O jour inespéré !
Jour fait pour racheter un siècle de disgrâce !
Est-il quelque malheur que l'amitié n'efface !

OSCAR.

L'amitié !

DERMIDE.

Mais pourquoi ne me réponds-tu pas ?

OSCAR.

L'amitié !

DERMIDE

Je te sens tressaillir dans mes bras ;
Sur mon sein effrayé je sens couler tes larmes.
Eh quoi ! cet autre objet de mes tendres alarmes,
Mon épouse !...

OSCAR.

Elle vit.

DERMIDE.

Seriez-vous unis ?

OSCAR.

Non.

DERMIDE.

D'où vient donc ta douleur ? quel funeste poison,
Quel chagrin dévorant s'est glissé dans tes veines ?

OSCAR.

L'amitié, m'as-tu dit, doit terminer nos peines.

DERMIDE.

Qui le sent mieux que moi ?

OSCAR.

En ces affreux momens,
C'est donc à l'amitié de finir mes tourmens.

DERMIDE.

Parle : en mon cœur jamais elle ne fut plus forte.
Quels sont tes maux ?

OSCAR.

Affreux.

DERMIDE.

Qui les cause ?

OSCAR.

N'importe.

DERMIDE.

Quels remèdes, enfin ?

OSCAR.

Il n'en est qu'un.

DERMIDE.

Eh bien !
Au prix de tout mon sang....

OSCAR.

Au prix de tout le mien,
Rends-moi la paix.

DERMIDE.

Il faut....

OSCAR.

Dans ce cœur qui t'implore,
Il faut plonger ce fer et le plonger encore.
Sois mon ami.

DERMIDE.

Cruel! que prétends-tu de moi?

OSCAR.

Un bienfait, le dernier que j'exige de toi;
Si ton bras le refuse à ma douleur, Dermide,
Tu n'es plus qu'un ingrat, tu n'es plus qu'un perfide,
Ote-moi, par pitié, le droit de te haïr.

DERMIDE.

Me haïr! va, cruel, ce mot m'a fait frémir;
Bien plus que ta raison c'est ton cœur qui s'égare.
Me haïr! le veux-tu! le pourrais-tu, barbare?
Par quel forfait, Dermide a-t-il donc mérité,
Cet affreux sentiment, de ton cœur irrité?
Loin d'imaginer rien qui doive armer ta rage,
Je ne trouve, entre nous, qu'un mutuel partage
De travaux, de plaisirs, de malheurs, de vertus,
Que bienfaits acceptés, et que bienfaits rendus.
J'interroge mon cœur, j'interroge ma vie,
Dès l'instant où naquit l'amitié qui nous lie,
Jusqu'au premier instant qui la voit démentir;
Je ne sais pas pourquoi tu pourrais me haïr.
Hélas! jusqu'à ce jour, où le sort homicide,
Me sépara d'Oscar, te ravit à Dermide,
Dans la paix, dans la guerre, en nos murs, en nos bo[illegible]
Sous une même tente, ou sous les mêmes toits,
Tout à cette amitié, qu'à mon tour je réclame,
Nous n'avions qu'un désir, qu'un intérêt, qu'une ame [illegible]
Un accord si touchant pourrait-il bien finir;
Le sort nous sépara; veux-tu nous désunir?
Veux-tu rendre éternels les tourmens de l'absence?
Ne les connais-tu pas? Oscar! sans espérance,

Vers toi, de mon exil, j'ai si long-tems crié,
Si long-tems de mon être appelé la moitié;
Tu ne m'entendais pas! ah! quand tu peux m'entendre,
A de plus grands malheurs, s'il faut encor m'attendre,
Si mes pleurs, si mes cris ne peuvent t'attendrir,
Comme toi désormais, je n'ai plus qu'à mourir.

OSCAR.

Mourir! non, c'est à toi de vivre et de me plaindre,
Mon ami, crois surtout que rien ne peut l'éteindre
Ce premier sentiment de mon cœur enflammé,
Que sa tendresse envain n'a jamais réclamé.
Il doit nous séparer pour peu qu'il dure encore,
Il nous séparera.... Toi, qu'en tes bras j'implore,
Au nom de tous les biens qu'il te faudrait quitter,
Jure à mon amitié de ne pas l'imiter.
Toi mourir! loin de toi cette exécrable envie.
Insensé, peux-tu bien ne pas aimer la vie?
Époux de Malvina, réfléchis sur ton sort,
Réfléchis et frémis au seul nom de la mort;
Ce terme d'un bonheur qui t'enchaîne à la terre.
Jouis; et laisse, ami, le vœu de la misère
A celui, qui, lassé d'en traîner le fardeau,
Ne peut s'en affranchir qu'en fuyant au tombeau.
Plus que le sort, crois moi, ne te sois pas barbare.
Cher ami, si ce sort cruellement bizarre,
T'entrainait, malgré toi, dans un malheur certain,
Par l'attrait d'un bonheur prompt à fuir sous ta main;
Si tes devoirs, soudain, s'étaient changés en crimes;
Sous tes pas innocens pour creuser des abimes;
Bien plus! si l'amitié s'alliait en ce jour
Au plus involontaire, au plus ardent amour;
En proie à tous les maux qui pèsent sur ma tête,

Tu pourrais...

DERMIDE.

Je t'entends : arrête, Oscar, arrête !

OSCAR.

Si tu m'entends, pourquoi ne m'as-tu pas frappé ?

DERMIDE.

A la fureur des eaux pourquoi suis-je échappé ?
Malheureux !

OSCAR.

Pour trouver, dans l'ami qui t'implore
Un mortel mille fois plus malheureux encore ;
Car tu ne connais pas l'excès de mon tourment.
Comment te l'exprimer ? fatal ami, comment
Te peindre une douleur, un supplice, un martyre,
Plus cruel, plus affreux que je ne le puis dire ?
Il est là.... sur ce cœur qui cherche à respirer,
Mets un moment la main qui doit le déchirer ;
Mets, te dis-je, et frémis. Sens-tu comme il palpite ?
En bouillonnant, sens-tu comme il s'y précipite
Ce sang qui court puiser, dans ce cœur allumé,
Ces torrens embrâsés dont je suis consumé ?
Crois-tu que cette fièvre inextinguible, ardente,
Qui, jusqu'entre tes bras, me sèche et m'épouvante,
Soit l'effet passager d'un caprice ou d'un jour ?
C'est celui de l'amour, mais d'un constant amour,
Mais d'un premier amour accru par le silence ;
Et qui devient fureur en perdant l'espérance ?
Oui fureur, et je cède à son ordre fatal...

DERMIDE.

Mon ami !

OSCAR.

Mon ami ! tu n'es que mon rival.
Crois-tu m'ôter, me rendre, au gré de ton envie,
Un bien qui m'est plus cher que l'honneur et la vie ?
Avant que de mes bras tu puisses l'arracher
Sache que sur mon corps il te faudra marcher.
Dans mon cœur tout sanglant viens donc me la reprendre,
Des pleurs ! sont-ce des pleurs que nous devons répandre ?
Du sang.

DERMIDE.

Eh bien du sang ! après de tels aveux,
La terre ne peut plus nous porter tous les deux.

OSCAR.

Tu l'as dit.

DERMIDE.

Ta fureur ne sera pas trompée.

OSCAR.

Que fait à tes côtés cette inutile épée ?
La mienne impatiente est prête à prononcer ;
Dans mes mains, malgré moi, je la sens se placer.
Défends-toi.

DERMIDE.

Venge-toi, tout le veut, tout l'ordonne ;
Qu'à tout son désespoir ton amour s'abandonne :
J'ai causé tes malheurs et j'en suis le témoin ;
La mort est désormais mon unique besoin :
Hors de moi comme en moi, mon supplice est extrême.
Que dis-je ? à ta fureur suis-je étranger moi-même ?
Non : et je le sens trop à mes transports jaloux,
Je sens que je suis père et que je suis époux :

(Il tire son épée.)

Mais avant de combattre un rival qu'il abhorre,
Que l'un et l'autre ami se reconnaisse encore :
Embrassons-nous, Oscar.

OSCAR, dans ses bras.

Et cruel ! qui de nous,
Peut sur l'autre à présent porter les premiers coups !

DERMIDE.

Le plus infortuné.

OSCAR.

Rends-lui donc son courage.

DERMIDE.

Un seul mot suffira pour ranimer ta rage....

OSCAR.

Ne le prononce pas.

DERMIDE.

Malvina !

OSCAR.

Malheureux !

DERMIDE.

Frappe

FILLAN, se réveille avec effroi.

Mon père !

OSCAR, fuyant

Enfant, pourquoi ces cris affreux
Ne crains rien.

DERMIDE.

Je te suis.

OSCAR.

Fuis. Ma raison s'altère.
Je ne me connais plus.

FILLAN.

Il te tuera, mon père!

OSCAR, sort précipitamment, Dermide le suit.

Jamais! jamais!

SCÈNE III.

FILLAN, CARRIL.

CARRIL.

Quels cris se font entendre ici?
Dermide!

FILLAN.

Viens-tu donc pour le tuer aussi?

CARRIL.

Ma voix doit rassurer ton ame trop timide,
Je suis Carril, Fillan, qu'est devenu Dermide?

FILLAN.

Défends-le, cher Carril!

CARRIL.

Et de qui?

FILLAN.

D'un méchant.

CARRIL.

Où sont-ils?

FILLAN.

Dans ce bois.

CARRIL.

Conduis-moi, mon enfant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

C'est ici, dans ces bois, sur cette tombe auguste,
Où des chefs de Selma repose le plus juste,
Que vous ferez entendre, à l'ombre d'un époux,
Le serment qu'il exige et d'Oscar et de vous.

MALVINA.

Hélas!

GAUL.

Votre terreur n'est donc pas dissipée?

MALVINA.

De la même terreur, je suis toujours frappée.

GAUL.

Craignez de retomber dans votre accablement.

MALVINA.

Je ne puis m'affranchir d'un noir pressentiment.

GAUL.

Cet effroi ne convient qu'à l'ame criminelle;
Cet effroi conviendrait à Malvina rebelle,
A l'insensible Oscar, s'il rejetait les vœux,
Par Dermide expirant, adressés à tous deux:
Mais, peut-il s'accorder avec votre innocence?

MALVINA.

Je frémis, malgré moi, de mon obéissance.

Il me semble, en rentrant dans ce séjour des morts,
Que toutes mes terreurs se changent en remords.
Mon devoir m'épouvante. Une importune idée
Renaît à chaque instant dans mon ame obsédée.
De l'avare océan si trompant le courroux,
Dermide.... si la mort épargnait mon époux!
Répondez-moi, serais-je innocente ou coupable?
Malheureuse; ah! ce doute affreux, insupportable,
Jusque dans le sommeil me trouble, me poursuit!
Écoutez : frémissez, je croyais cette nuit,
A ce jour incertain dont la tremblante lune
Éclaire en pâlissant les pleurs de l'infortune,
Former avec Oscar l'engagement nouveau
Qui me ramène encor sur ce même tombeau :
Semblable au ravisseur, dans sa brûlante joie,
Oscar me saisissait comme on saisit sa proie;
Paraissant tout-à-coup, quand Dermide a crié,
Rends-moi, rends le dépôt que je t'ai confié.
La mort, a dit Oscar.... L'affreux combat s'engage :
Des héros, vainement, je veux fléchir la rage;
L'arrêt de la fureur ne peut se révoquer;
Et je sens dans mon sein leurs fers s'entre-choquer :
J'expirais : tout-à-coup, succédant à son père,
Parait un jeune enfant, il m'appelait sa mère;
Par de chastes baisers, dans son pieux transport,
Il ranimait mon cœur engourdi par la mort.
Dans ce cœur, déchiré par d'homicides armes,
La consolation tombait avec ses larmes;
Douce et trop courte erreur qui charmait mon sommeil
Et m'enchanta long tems, même après mon réveil!

GAUL.

A ce seul souvenir abandonnez votre ame.

Bien plus que votre époux, votre enfant le réclame
Ce serment qui, sitôt qu'il doit être entendu,
En effet, lui rendra tout ce qu'il a perdu.

MALVINA.

Je vous crois; oui, c'est trop m'inquiéter d'un songe,
Oui, de la vérité séparons le mensonge.
Sans doute Oscar tiendra tout ce qu'il a promis.
Eh! quel autre qu'Oscar peut me rendre mon fils?
J'espère tout d'Oscar : oui, sa vertu m'est chère,
Comme amie, et surtout.... et surtout comme mère :
Oui, j'aime, j'idolâtre, en son bras triomphant,
L'appui, l'unique appui qui reste à mon enfant.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, OSCAR.

OSCAR, égaré.

Il ne me suivra plus.... loin de moi toute crainte.
Quelle est cette terreur dont mon ame est atteinte?
Il ne me suivra plus,... il l'a promis,....

MALVINA.

Hélas!
Dans quel désordre affreux il porte ici ses pas!

OSCAR.

A devenir coupable il voudrait me contraindre;
Mais je fuirai si loin qu'il ne pourra m'atteindre.
Il accourt... Étrangers, en ce moment d'effroi,
Sauvez-le, placez-vous entre le crime et moi,
Je veux être innocent.

GAUL.

Qui te poursuit?

OSCAR.

Barbare!
N'as-tu pas de pitié du transport qui m'égare?
Obstiné sur ma trace, attaché sur mes pas,
Il ressemble au malheur qui ne me quitte pas.
O fureur! ô supplice!

GAUL.

Un funeste prestige,
Au-delà du sommeil et te trouble et t'afflige.
Reconnais-moi : reprends ta force et ta raison.
Mon ami.

OSCAR.

Garde-toi de répéter ce nom,
Il assassine.

MALVINA.

Oscar peut-il le méconnaître?

OSCAR.

Oh! si vous le savez, parlez, où peut-elle être?
Malvina! Malvina!

MALVINA.

Malheureux, dis-le moi,
Plus d'intérêt, jamais, l'annonçait-elle à toi?
Plus douce que ma voix, quand tu savais l'entendre,
Sa voix exprimait-elle une pitié plus tendre?
A ces pleurs que tes yeux laissent tomber, les siens
Uniraient-ils des pleurs plus amers que les miens?

OSCAR.

Vous pleurez!

MALVINA.

Ah! finis de trop longues alarmes,
Et reconnais du moins ton amie à ses larmes.

OSCAR.

Oui, c'est toi, je le sens; oui, tes pleurs ont coulé
Jusqu'au fond de ce cœur à ta voix consolé.
Reste-là.... de ce cœur que tant d'amour enflamme,
Malvina, de tout tems, n'as-tu pas été l'ame?
Je ne veux plus mourir.... Arbitre de mon sort,
La vie est près de toi! loin de toi, c'est la mort....
Oh! ne me quitte plus....

MALVINA.

Que je perde la vie
Si je conçus jamais cette coupable envie!

OSCAR.

Où suis-je?... en ces forêts, pourquoi m'a-t-on conduit?
Ne me trompé-je pas? dans ces bois.... cette nuit....
Auprès de ce tombeau.... je crois sortir d'un songe!

GAUL.

D'un songe est né le trouble où ton ame se plonge.

OSCAR.

Le crois-tu?

MALVINA.

Tu ne peux en douter.

OSCAR.

Je le sens;
Cet effroyable songe a troublé tous mes sens
D'une horreur que jamais je n'avais ressentie,
Il épouvante encor mon ame anéantie.
Des cris.... des pleurs.... du sang! non la réalité
N'eût jamais à ce point porté l'atrocité;

D'un tel forfait Oscar ne fut jamais capable :
Oh ! si j'eusse veillé, que je serais coupable !
Je dormais ! je dormais !.... et Dermide ?....

GAUL.

Son sort
Ne t'est pas inconnu ?

OSCAR.

Dermide n'est pas mort ?

GAUL.

As-tu donc oublié qu'un funeste naufrage
L'engloutit à l'aspect du paternel rivage ?
Que soumis au dernier, au plus cher de ses vœux,
Prêt à former ici d'indissolubles nœuds,
Tu viens, au faible enfant dont tu chéris la mère,
Promettre et la tendresse et les secours d'un père ?

MALVINA.

Crains-tu de contracter ces doux engagemens ?

OSCAR, avec effroi.

Qui, moi !

GAUL.

Le barde vient recevoir vos sermens.

OSCAR.

Quels sermens !

GAUL.

Écoutez.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BARDE, suite.

LE BARDE.

Oscar, un triste père,
Un malheureux enfant, une plaintive mère,
Implorent ta vertu d'une commune voix :
Hâte-toi de finir les malheurs de tous trois.
L'attente émeut déjà ces funèbres bocages ;
Les ombres des héros penchés sur leurs nuages,
L'ombre de ton ami, de ce serment fatal,
A ton impatience a donné le signal.
Jure....

OSCAR.

Le voyez-vous? c'est lui qui me l'arrache,
Ce fantôme importun qui sur mes pas s'attache ;
D'abord mon bienfaiteur, et bientôt mon bourreau,
Pour la reconquérir il sort de son tombeau.

MALVINA.

Oscar !

LE BARDE.

De tes devoirs, Oscar, qu'il te souvienne,
A sa tremblante main que j'unisse la tienne.

OSCAR.

Arrête, elle est sanglante !

LE BARDE.

Eh ! d'où vient tant d'effroi?

OSCAR.

Le spectre menaçant se place entre elle et moi.
Où fuir ?...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CARRIL, FILLAN.

CARRIL.

VENGEANCE! amis, si la pitié vous guide,
Vous la devez au sang du malheureux Dermide;
Vous la devez aux pleurs du fils infortuné,
Dont le père, en ces bois, vient d'être assassiné.

MALVINA, (elle tombe dans l'accablement.)

Mon époux! mon enfant!

CARRIL.

La douleur te dévore,
Oscar!

GAUL.

Quel assassin l'a frappé?

CARRIL.

Je l'ignore.
Dermide en combattant reçut le coup fatal,
Et m'a toujours caché le nom de son rival.
Mais ce fer! encor teint du sang de la victime,
Indique assez quel bras a consommé le crime.

OSCAR.

Ce fer où donc est-il?

CARRIL.

Le voilà.

OSCAR.

C'est le mien!

MALVINA, revenant.

Dermide est mort : ô toi, mon espoir! mon soutien!
Toi, dont le bras se fût armé pour sa défense,
Cher Oscar, sois chargé du soin de sa vengeance.
Promets à sa grande ombre, à son fils, à ton fils,
Le sang du plus cruel de tous mes ennemis;
Oui, voilà ton enfant. Et toi mon fils....

FILLAN, envisageant Oscar.

Ma mère!
Fuyons.

MALVINA.

Voilà ton père.

FILLAN.

Il a tué mon père!

OSCAR.

Il dit vrai. Vous doutez, je ne doute pas moins;
Mais comment démentir ces accablans témoins?
Ce fer sanglant, ce cœur dont le secret murmure
S'unit, pour m'accuser, au cri de la nature!
Meurtre affreux! Meurtre impie! et quand l'ai-je commis?
Comment ai-je égorgé le meilleur des amis?...
Malheureux! j'implorais, dans ma fureur extrême,
La mort, qu'à ma fureur il demandait lui-même!
Mais de tant d'héroïsme ai-je osé le punir?
J'en ai le sentiment, et non le souvenir.
Amour, tyran d'Oscar, qui te hait et s'abhorre,
D'Oscar qu'au désespoir tu disputes encore,
Ces forfaits sont les tiens. De moi-même effrayé,
A l'amour exécrable ainsi qu'à l'amitié;
Accablé du retour d'une raison stérile,
Où fuir? dans le tombeau.... c'est mon unique asile.
(Il se frappe.)

GAUL.

Qu'as-tu fait ?

OSCAR.

Doux objet du plus funeste amour,
Je te perds, Malvina, mais non pas sans retour.
Plus heureux dans la mort, les voûtes étoilées
Réuniront un jour nos ombres consolées.
A mon sort, à présent, on peut donner des pleurs ;
Ce qu'on refuse au crime, on l'accorde aux malheurs ;
Déjà je vois Dermide à mon retour sourire ;
Je vais le joindre.... adieu.... songe à ton fils : j'expire.

FIN D'OSCAR.

BLANCHE
ET MONTCASSIN,
OU
LES VÉNITIENS;
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. ARNAULT,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 16 octobre 1798.

Et chez eux la justice a l'air de la vengeance.
DUCIS, *Othello*, acte III.

De quelques Institutions politiques de la République de Venise.

Toute sorte de correspondance avec les ambassadeurs et les autres ministres étrangers est défendue aux nobles, sous peine de la vie. (*Extrait des lois du gouvernement de Venise*, par AMELOT DE LA HOUSSAYE, *Loi dix-septième.*)

CETTE loi, tombée quelque tems en désuétude, avait été dictée par la prévoyance, et fut justifiée par l'événement. Remise en vigueur en 1618, lors de la découverte de la conspiration du *marquis de Bedmar*, ambassadeur d'Espagne, qui étendit ses intelligences jusque dans les conseils; la rigoureuse observation en a été maintenue jusqu'à l'entière destruction de l'aristocratie.

Elle est la base de la tragédie que j'offre au public. La proposition, la discussion et la promulgation du décret qui la renferme, occupent la majeure partie de mon premier acte. Plusieurs motifs m'ont déterminé à préférer ce mode d'exposition à tout autre. D'abord, il présente, au lever du rideau, le spectacle de l'assemblée imposante et nombreuse des chefs d'une république long-tems illustre; il me fournit, de plus, l'occasion de dévelop-

per leur morale politique et les principes de leur gouvernement; il contraint enfin, par son appareil même, l'attention à se fixer sur une institution particulière à Venise, et qui peut-être eût échappé au spectateur, si je me fusse contenté d'en parler d'une manière moins solennelle.

Les *Inquisiteurs d'Etat*, qui formaient le *Conseil des Trois*, étaient spécialement chargés de l'application de cette loi. Eux seuls avaient le droit d'absoudre le prévenu, quand, par une précaution aussi prompte que prudente, il était venu se dénoncer lui-même, et parvenait à prouver que le hasard l'avait involontairement rapproché de l'agent d'une puissance étrangère. Dans tout autre cas la perte du délinquant était certaine. L'imprudence de sa démarche échappait difficilement à la vigilance des espions du conseil. Bientôt enlevé du milieu de la société, il n'y reparaissait plus. Le sort de tout homme arrêté de cette manière n'était pas douteux. Tout le monde l'abandonnait. Ses parens les plus proches ne hasardaient pas même des sollicitations qui ne pouvaient que les compromettre. On fuyait un malade désespéré dont on redoutait de recevoir la contagion. On pleurait dans l'ombre, ou plutôt on attendait pour pleurer

que la politique des *juges bourreaux* en eût donné la permission.

L'effrayant pouvoir du *Conseil des Trois* avait pour but le maintien du gouvernement, intérêt auquel tout autre était sacrifié. L'infatigable et secrète activité de ce conseil, la rigueur de ses jugemens, la promptitude de leur exécution, entretenaient dans toutes les ames une terreur qui ne peut être conçue que par ceux qui ont habité Venise. Le chef de l'état comme le dernier des citoyens était soumis à cette autorité redoutable. Les *Inquisiteurs* entendaient tout, voyaient tout, étaient partout. Maîtres des clés du palais *Saint-Marc*, souvent ils y fesaient des visites nocturnes, pénétraient dans les plus secrets appartemens du *Doge ;* et il était, dit un historien, aussi dangereux de les voir que d'en être vu ! Saisir le *Doge* dans son lit, instruire son procès, le condamner et le faire exécuter dans l'espace de quelques heures, n'excédait pas les bornes de leur pouvoir.

C'est avec cette effrayante célérité qu'en 1362 le doge *Marino Fallieri*, entré à l'âge de 82 ans dans une conspiration contre l'état, fut arrêté, jugé et décapité au bas du grand escalier du palais ducal.

Les *Inquisiteurs* s'assemblaient toutes les

fois que le salut public l'exigeait. A quelque heure que ce fût, en quelque lieu qu'ils se trouvassent, leurs opérations étaient légales, dès que les trois juges et le greffier étaient réunis.

Leurs séances se tenaient ordinairement dans une des salles du palais *Saint-Marc*. Cette salle communiquait aux prisons horriblement connues sous le nom de *pozzi* et de *piombi*.

I pozzi, *les puits*, sont des cachots creusés au niveau de la mer. Là, les détenus, privés de la lumière, pourrissaient dans la fange au milieu de l'air le plus infect. *I piombi*, *les plombs*, sont des chambres étroites pratiquées immédiatement sous le métal qui recouvre le palais *Saint-Marc*. Ces chambres, journellement échauffées par un soleil brûlant, étaient autant de fournaises où la plupart des prisonniers perdaient la vie après avoir perdu la raison.

Les jugemens de l'*Inquisition* devaient être rendus à l'*unanimité*. Alors ils s'exécutaient sur-le-champ. Le condamné était étranglé dans la pièce voisine par un bourreau qui ne le voyait même pas, ou noyé pendant la nuit dans le canal *Orfano*, dont les exhalaisons pestilentielles ne révélaient que trop le secret de ces fréquens actes de rigueur.

Quand un *Inquisiteur* différait d'avis avec les deux autres, la cause était reportée au *Conseil des Dix*, juge naturel de toute affaire criminelle concernant les nobles; et le procès s'instruisait publiquement dans les formes ordinaires.

Si les bornes que je me suis prescrites me le permettaient, ce serait ici le lieu de parler des différens corps dans lesquels se divisait l'*oligarchie vénitienne;* de la manière dont l'autorité était répartie entre eux; de la méfiance constante et salutaire avec laquelle les diverses portions du souverain s'inspectaient réciproquement; de l'esprit enfin qui n'a cessé d'animer ce gouvernement, si remarquable par sa forme, son accroissement, ses moyens et le but de presque toutes ses institutions.

Ce but était moins de conserver la liberté que d'empêcher qu'elle ne fût opprimée par un individu. Depuis l'immense réduction de l'autorité ducale et le renversement de la puissance populaire, l'aristocratie élevée sur leurs ruines sacrifia tout à cette politique. Par elle furent créés les *conseillers du Doge*, qui modifiaient tellement son autorité que sans eux le *Doge* ne pouvait rien, tandis qu'ils pouvaient tout sans lui; par elle fut institué le *Conseil des Dix*, commission formée d'a-

bord pour réprimer les complots des nobles, et bientôt prorogée pour les prévenir; par elle enfin fut établi ce *Conseil des Trois*, où chaque sénateur appelé à exercer temporairement la terrible surveillance sous laquelle il devait bientôt retomber, entretenait une vigueur toujours renaissante dans l'action du gouvernement. Ainsi l'appréhension de la tyrannie d'un seul introduisit un autre despotisme principalement appesanti sur les gouvernans à la vérité, mais plus supportable que tout autre pour l'amour-propre qui ne s'offense pas d'un joug également porté par tous, et ne voit dans l'exécution des lois qu'il maintient, quelque tyranniques qu'elles soient, que l'exécution de sa propre volonté.

Tel est le système que j'ai essayé de développer dans les différentes discussions répandues dans la tragédie des *Vénitiens*. J'ai cherché à instruire autant qu'à intéresser; à peindre les mœurs autant qu'à exprimer les passions.

C'est à ceux qui connaissent Venise par la lecture ou par les voyages, à témoigner de l'exactitude avec laquelle les convenances locales sont conciliées avec celles de la scène, dans un ouvrage fait en partie à Venise même.

Le fond de mon sujet est tiré d'une anec-

dote très-connue, et consignée dans un recueil périodique, intitulé *les Soirées Littéraires*. Les modifications que je lui ai fait éprouver sont fondées sur l'histoire.

Montcassin, gentilhomme normand, fut en effet un des deux Français qui coururent dénoncer au sénat la fameuse conspiration de *Bedmar*, le jour même qu'elle devait éclater. J'ai substitué *Montcassin* à *Antonio Foscarini*, véritable héros de l'aventure tragique liée à cette conspiration. J'ai pensé que, sur un théâtre de Paris, le malheur d'un Français inspirerait plus d'intérêt que celui d'un étranger. J'ai cru surtout que la franchise et l'emportement qui nous caractérisent, ne pourraient que contraster heureusement avec la dissimulation ultramontaine.

Cette dissimulation ne doit cependant pas exclure les vertus. C'est un habit sous lequel une belle nature peut être souvent déguisée, et se faire aisément reconnaître lorsque, dans le mouvement des passions, l'homme, écartant ses enveloppes factices, paraît réellement ce qu'il est. La dissimulation peut appartenir autant à l'habitude contractée par l'éducation et le commerce des hommes, qu'à l'intérêt réfléchi de donner le change à

autrui sur les secrets mouvemens de son cœur. *Contarini* dissimule ; *Capello* dissimule ; mais un intérêt odieux vient renforcer dans le premier le caractère national qui, dans le second, se trouve allié à une grande générosité.

Cela suffit pour prouver que je ne me suis pas exposé au reproche de déprimer l'humanité entière pour exalter ma nation ; ridicule qui m'a toujours fait pitié dans ces exagérateurs, vrais *catholiques* en patriotisme, qui n'ont pas honte de professer que, *hors de leur église, il n'est pas de salut.*

Les critiques ont relevé plusieurs fautes à la représentation de cet ouvrage. La lecture en fera ressortir un plus grand nombre sans doute; mais peut-être remarquera-t-on aussi que quelques-unes de ces fautes amènent des situations intéressantes, et sont rachetées par quelques beautés : c'est pour celles-là seulement que je demande de l'indulgence.

DES COSTUMES A OBSERVER.

Le costume du Doge est une tunique de velours rouge par-dessus laquelle il porte un ample manteau d'étoffe d'or à manches très-larges et orné d'un ample collet d'hermine ; sa coiffure est un bonnet de forme particulière connu sous le nom de corne ducale.

Les Inquisiteurs portent simplement une robe noire à larges manches, sur une tunique violette tombant à peu près à mi-jambes. Ils sont décorés de l'étole d'or, large bande d'étoffe d'or fixée sur l'épaule gauche par un bouton, et qui pend librement devant et derrière.

Le seul Capello quitte, au second acte, ce costume pour l'habit civil, et ne le reprend qu'au cinquième. Les lois somptuaires ne contraignaient les nobles à porter les habits et les marques de leurs fonctions, que lorsqu'ils étaient en public.

Montcassin porte simplement l'habit civil du commencement du dix-septième siècle. Cet habit doit être plus élégant que somptueux. Montcassin n'est pas armé : les lois ne le permettaient pas.

On a donné au prêtre le costume que les évêques portaient à l'époque où se passe l'action.

Les Sages-Grands : robes noires à larges manches, sur des tuniques violettes ; quelques-uns peuvent porter l'étole d'or, les autres porteront l'étole violette.

Le Grand-Chancelier : robe rouge fourrée d'hermine, ainsi que les trois Avogadors ; lui seul portera l'étole d'or.

Les nobles vénitiens : partie en noir et violet, partie en noir.

Les agens subalternes, tels que les greffiers, huissiers et secrétaires, portent la robe noire à manches étroites, par-dessus la tunique noire.

Tous les magistrats, à l'exception du Doge, ont pour coiffure une toque noire.

Les principaux magistrats doivent être placés sur une estrade près du Doge, dont le trône est élevé sous un dais.

Le reste du conseil est indifféremment réparti sur des gradins.

Le Chancelier doit avoir une place distinguée et un bureau particulier.

Les secrétaires sont auprès du Doge ; les huissiers se tiennent debout.

PERSONNAGES.

ANTONIO PRIULI, doge de Venise.

CONTARINI, CAPELLO, LORÉDAN, } inquisiteurs d'état, et membres du conseil des Dix.

MONTCASSIN.

PIASANI, greffier du conseil des Trois.

DONATA, huissier du conseil.

UN PRÊTRE.

BLANCHE.

CONSTANCE.

SIX SAGES GRANDS.
LE CONSEIL DES DIX.
SIX CONSEILLERS DU DOGE.
LES TROIS AVOGADORS.
LE GRAND CHANCELIER.
PLUSIEURS SECRÉTAIRES.
NOBLES VÉNITIENS.
HUISSIERS.
} Formant le grand Conseil.

QUATRE TÉMOINS.

DOMESTIQUES DE CONTARINI.

La scène est à Venise.

BLANCHE
ET MONTCASSIN,
OU
LES VÉNITIENS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du grand-conseil, dans le palais de Saint-Marc.

SCÈNE I.

PRIULI, CONTARINI, CAPELLO, LORÉDAN, NOBLES VÉNITIENS, MONTCASSIN debout au milieu du sénat.

PRIULI.

Généreux étranger, vengeur de cet État,
Jouissez des transports du peuple et du sénat.
En proie à la fureur d'une infâme entreprise,
Sans vous nous périssions : sans vous cette Venise,

Il sût dans un seul mot saisir la vérité ;
Soit qu'à ce corrupteur, malgré les lois sévères,
De l'état, un perfide ait vendu les mystères.
De là, tous les malheurs qui vous ont alarmés ;
Vos projets traversés aussitôt que formés ;
L'audace des brigands que l'Espagne encourage ;
Le mépris de l'Europe, et bientôt l'esclavage.
Ah ! si l'état permet qu'on vienne impunément
Épier le secret de son gouvernement,
Aux espions titrés qu'il fasse au moins connaître
Qu'en vain dans le sénat ils chercheraient un traître.
Frappant du même coup, par un sage décret,
Et sur l'homme cupide, et sur l'homme indiscret ;
Dévouons, sans égard, à la mort la plus sûre,
Tout sénateur, tout noble imprudent et parjure,
Qui communiquerait, au mépris de la loi,
Avec l'ambassadeur ou d'un peuple ou d'un roi.

CAPELLO.

Noble Contarini, je n'ai pas vu sans crainte
Le secret de l'état sortir de cette enceinte :
Mais je ne pense pas que, pour l'y renfermer,
De la loi proposée il faille encor s'armer.
Ce serait donc en vain que notre politique,
Fondant sur le soupçon la sûreté publique,
Des derniers citoyens aux premiers sénateurs,
Étendit le pouvoir des trois inquisiteurs ?
Que présent en tous lieux, en tous lieux invisible,
Ce conseil vigilant, tutélaire, inflexible,
Dans l'intérêt présent, cherchant ses seules lois,
Accuse, instruit, prononce, et punit à la fois ?
Dira-t-on qu'aujourd'hui, Bedmar par sa prudence,
A de ce tribunal prouvé l'insuffisance ?

Mais si ce tribunal fut une fois trompé,
A quelle loi, seigneur, n'a-t-on pas échappé!
Eh! par une rigueur, que rien ne doit restreindre,
Est-ce le criminel que vous allez atteindre?
C'est l'innocent, à qui vous faites tôt ou tard
Un crime de l'erreur et même du hasard.
Et si nous l'adoptons, cette loi trop funeste,
Quelle est la liberté qui désormais nous reste?
Esclaves du pouvoir, il est tems de borner
Le prix que nous mettons au droit de gouverner;
Il est téms d'empêcher qu'une fausse prudence,
Nous accablant du poids de notre indépendance,
Ne nous en fasse un joug plus rude à supporter
Que le joug qu'un tyran pourrait nous apporter.

LORÉDAN.

Non, la loi proposée, en son objet restreinte,
A notre liberté, ne porte aucune atteinte.
Mais sa sévérité, sénat, peut prévenir
Un forfait moins facile à prouver qu'à punir.
A quel signe, en effet, pouvez-vous reconnaître
Quel est ou l'indiscrét, ou le faible, ou le traître,
Parmi tant d'imprudens exposés au danger
Qui toujours environne un ministre étranger?
La loi nouvelle au moins, en étendant le crime,
Au premier pas l'atteint, ou plutôt le réprime;
Et quand, pour l'éluder, un traître aurait recours
Aux plus discrets agens, aux plus obscurs détours,
C'est l'avoir su contraindre à donner des indices,
Que savoir le contraindre à chercher des complices;
Que savoir l'arracher à cette intimité,
Seul garant jusqu'ici de son impunité!
On dit qu'à l'innocent la rigueur peut s'étendre!

Et dès qu'aux citoyens la loi s'est fait entendre,
Quiconque a méconnu son souverain accent,
Peut-il devant la loi se prétendre innocent?
Mais aveugle et cruelle, en frappant la victime,
La loi, dans une erreur, peut condamner un crime!
J'en gémis : mais faut-il, cruellement humain,
Pour fuir un mal douteux, souffrir un mal certain?
Méprisant les leçons et d'Athène et de Rome,
Faut-il perdre l'État pour sauver un seul homme?

MONTCASSIN, avec chaleur.

Eh! qu'a donc cette loi qui vous doive effrayer?
Vous qui la combattez, pouvez-vous oublier,
Quel crime méditait un ministre perfide?
Quels moyens préparaient son succès homicide?
Voyez de toutes parts, ouverte à l'étranger,
En théâtre d'horreurs Venise se changer;
Malgré la paix, en proie aux fureurs sacriléges,
D'un vainqueur irrité, révoltans priviléges.
Voyez, à la lueur de son toît embrâsé,
Le citoyen paisible en son lit écrasé.
Avec les assassins, voyez au sein des flammes,
L'opprobre atteindre encor vos filles et vos femmes;
Les temples profanés et les cachots ouverts;
Des juges égorgés, les tribunaux couverts;
Et près de son aïeul, qu'en vain respecta l'âge,
L'enfant seul au berceau gardé pour l'esclavage?
Voilà les vrais malheurs qu'il vous faut prévenir;
Qu'il vous faut réprimer jusque dans l'avenir.
En vain m'allègue-t-on qu'en sa rigueur extrême,
Le sénat imprudent n'accable que lui-même :
Eh! n'est-ce pas surtout aux ministres des lois
Qu'il sied d'apprendre au peuple à supporter leur poids?

A tout sacrifier à l'intérêt unique,
Qui pour tout homme libre est dans la république?

CAPELLO.

Sénateurs, il est vrai, cet intérêt pressant
Veut qu'on immole tout.... tout, hormis l'innocent.
Et malheur au pouvoir qui croit, par l'injustice,
De sa grandeur sanglante assurer l'édifice;
Il croulera bientôt avec son faible appui;
Et le sang innocent retombera sur lui.
Contre un hasard injuste, en l'équité du juge,
Aux prévenus du moins accordons un refuge.
Que le conseil des Trois, toujours autorisé
A décider du sort de tout noble accusé,
Suppléant à vos lois, puisse en cette occurrence,
De la réalité distinguer l'apparence,
Et contre la rigueur, tout puissant une fois,
Opposer sa prudence aux erreurs de ces lois.
Repoussant à ce prix la terreur qu'il m'inspire,
Au décret proposé je consens à souscrire.

(Une grande partie du conseil se lève.)

PRIULI.

Du sénat presqu'entier vous exprimez l'avis.

(Au chef des huissiers.)

Vous, à qui cet emploi de tout tems fut commis,
Des ordres du conseil discret dépositaire,
Promulguez ce décret terrible et salutaire.

(Il se lève.)

Publiez que tout homme admis dans le sénat,
Rebelle à cette loi, devient traître à l'état;
Et soumis, comme traître, au tribunal suprême,
Dont le pouvoir s'étend sur le doge lui-même.

(Au sénat.)

Mais de tous ses devoirs on n'est pas acquitté,

Si l'on n'a satisfait à la divinité.
Au temple de Saint-Marc, orné d'un faste auguste,
Courons donc rendre grâce au Dieu bon, au Dieu juste,
Qui de la république a deux fois écarté
La ruine des lois et de la liberté.

(A Montcassin.)

Et toi, jeune étranger, viens jouir de ta gloire;
Viens retrouver encor le prix de ta victoire
Dans ces cris enivrans qu'un peuple admirateur
Élève en son transport vers un libérateur.

MONTCASSIN.

Oui, des plus grands travaux ces cris sont le salaire.

(A part sur le devant de la scène.)

Mais, Blanche, si jamais ils ont droit de nous plaire,
C'est quand, de toutes parts noblement proclamé,
Notre nom retentit jusqu'à l'objet aimé.

(Il sort avec le doge; le reste du sénat suit, à l'exception de Contarini et de Capello.)

SCÈNE II.

CONTARINI, CAPELLO.

CAPELLO.

Souffrez, Contarini, qu'avec vous je m'explique.

CONTARINI.

A m'outrager toujours votre haine s'applique.

CAPELLO.

Dans l'important débat qui vient de s'engager,
Vous combattre, seigneur, est-ce vous outrager?

CONTARINI.

Puisque vous m'y forcez, j'avoûrai ma surprise;

Elle est grande, elle est juste ; et je crois que Venise
Ne soupçonnera pas que l'avis adopté
Par un inquisiteur ait été présenté.

CAPELLO.

Ministres de rigueur, et non pas d'injustice,
Tous deux nous remplissons un douloureux office ;
J'aime à m'en consoler, quand l'austère équité
Me permet l'indulgence envers l'humanité.

CONTARINI.

Indulgence ! ah ! plutôt faiblesse utile au crime,
Qui nous traîna deux fois sur les bords de l'abîme.
Faiblesse inexcusable !

CAPELLO.

Ah ! moins qu'un tel discours,
Sévère inquisiteur ! Ainsi, presque toujours,
La vertu qui nous manque est celle qui nous blesse.
Ainsi, quand l'indulgence à vos yeux est faiblesse,
Je pourrais à mon tour, par l'exemple irrité,
Ne voir dans la rigueur qu'insensibilité.
J'en suis loin toutefois. Indulgens ou sévères,
Je crois à la vertu dans tous les caractères,
Quand malgré sa mollesse, ou malgré sa roideur,
On sait à ses devoirs asservir son humeur ;
Quand on sait respecter la volonté suprême,
Dans l'avis adopté contre notre avis même.

CONTARINI.

Mon devoir, quoi qu'ici vous puissiez m'observer,
Sans doute est d'obéir, mais non pas d'approuver.
Pour forcer mon suffrage, il faudrait me convaincre,
Et des préventions que je ne saurais vaincre,
Me disent que par nous l'état est compromis.

Oui, comme nos aïeux, l'un de l'autre ennemis,
La haine, et non l'effroi d'une loi nécessaire,
Vous rend de mon avis l'imprudent adversaire.

CAPELLO.

Vous me connaissez mal. Une fois au sénat,
L'homme privé toujours fit place au magistrat;
Et de nos deux maisons la haine héréditaire,
Jamais au bien public ne m'y rendit contraire.
Je dirai plus encor; de cette inimitié,
C'est en vain que mon cœur se serait méfié.
Je ne la connais point, et trop souvent, peut-être,
Si vos emportemens ne m'avaient fait connaître,
Sénateur, dans quel rang vous m'avez toujours mis;
Je ne me saurais pas entre vos ennemis.

CONTARINI.

Avec indifférence, en vos mains étrangères,
Puis-je donc voir mes biens envahis par vos pères?
Puis-je en effet penser que, sur vos droits trompé,
Vous vous croyez acquis ce qu'ils ont usurpé?
En vain nos sénateurs, par des lois solennelles,
Ont cru de nos aïeux terminer les querelles;
Ils n'ont pas étouffé ces longs ressentimens,
Qui d'âge en âge iront diviser leurs enfans.

CAPELLO.

A ce dernier malheur n'est-il point de remède?
Légitime héritier des biens que je possède,
Je n'y puis renoncer sans blesser à la fois,
Et le respect du sang, et le respect des lois.
Mais sont-ils sans retour hors de votre famille?

CONTARINI.

Comment?

CAPELLO.

Contarini, vous n'avez qu'une fille?

CONTARINI.

Pour elle et non pour moi j'ai regretté ces biens.

CAPELLO.

Ne peut-on réunir et ses droits et les miens?

CONTARINI.

Que me proposez-vous?

CAPELLO.

Tout ce que je désire.

CONTARINI.

Quoi! vous aimeriez Blanche?

CAPELLO.

Ah! vingt fois pour le dire
Ma bouche s'est ouverte, et vingt fois différé,
Cet aveu plus pénible en mon cœur est rentré.
Ce n'est pas qu'un instant je me sois cru possible
De vaincre un sentiment, qui toujours invincible,
Des forces qu'il épuise, accroissant son pouvoir,
S'irrite par l'obstacle et par le désespoir.
Mais enfin votre aspect pour moi toujours sévère,
L'âpreté de mes mœurs et de mon ministère,
Que sais-je? l'embarras de ce cœur indigné,
De fléchir sous un joug qu'il avait dédaigné,
Tout m'arrêtait... Seigneur, c'est à vous de m'apprendre,
A quel sort désormais Capello doit prétendre.
Approuvez-vous ses vœux, ou ses vœux superflus
Ne sont-ils à vos yeux qu'un outrage de plus?

CONTARINI.

Croyez-moi, Capello, loin qu'il soit un outrage,

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un appartement du palais de Contarini.

SCÈNE I.

BLANCHE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Blanche, entends-tu ces cris, ces cris, qui, jusqu'aux cieux,
Portent de Montcassin le nom victorieux?
De son triomphe encor mon ame est tout émue.
Jamais rien de plus beau n'avait frappé ma vue.
Quel spectacle, en effet! Nos palais et nos mers
D'un peuple admirateur et chargés et couverts;
Les prêtres, le sénat, le doge, la noblesse,
Conduisant, au milieu de la publique ivresse,
Ce Français revêtu des marques de son rang;
Publiant que les droits que leur transmit le sang
Des vertus une fois seront le privilége.
Jamais triomphateur eut-il pareil cortége?
Et par plus de prudence et d'intrépidité,
Jamais triomphateur l'a-t-il mieux mérité?

BLANCHE.

Eh bien! crois-tu qu'il m'aime?

CONSTANCE.

Et comment ne pas croire,
Ma fille, à tant d'amour prouvé par tant de gloire?
D'abord, je l'avoûrai, je n'ai pu, sans trembler,
De ton cœur ingénu voir la paix se troubler.
Ma tendresse est craintive encor plus que sévère.
Par mes soins, par mon lait, enfin je suis ta mère.
Mais le même intérêt qui devait redouter
Qu'un obscur étranger ne se fît écouter,
Au faîte des honneurs me force à reconnaître
Dans l'amant préféré celui qui devait l'être.
Ce jour te justifie.

BLANCHE.

Oui, je sens à la fois
Et l'orgueil et l'Amour justifier mon choix.
Ivre des sentimens que ce Français m'inspire,
Oui, je sens que je l'aime autant que je l'admire.
Oui, je sens que je l'aime autant qu'on peut aimer!
Et ce transport, qu'en vain je voudrais réprimer,
Et l'entier abandon de ma douce existence,
N'est en moi que justice et que reconnaissance.
L'excès de mon amour peut lui seul m'acquitter
De tout ce qu'un héros fit pour le mériter.
Hélas! depuis long-tems j'étais moi-même atteinte
Du langoureux ennui dont il portait l'empreinte;
Lorsque dans le dernier de nos doux entretiens,
Dans ses propres tourmens il me peignit les miens;
Et m'expliquant mon cœur qui s'ignorait lui-même,
M'apprit que je l'aimais en m'apprenant qu'il m'aime.
Quel trouble involontaire est venu me saisir!
Dévorant à la fois ma peine et mon plaisir,

Muette, je voulais déguiser mes alarmes.
Mais quoi! mes yeux baissés ne cachaient pas mes larmes
Sur mon visage en feu je les sentais rouler.
Sur ses tremblantes mains il les sentit couler.
Sur ses tremblantes mains dont il pressait les miennes,
Mes larmes en torrent couraient chercher les siennes.
Involontaire aveu que son cœur entendit,
Auquel par des sermens son amour répondit.
Sermens qui s'exhalaient de ce cœur tout de flamme,
Tels qu'ils étaient écrits dans le fond de mon ame;
Sermens tout-à-la-fois proférés par nous deux.
« Non, non, s'écria-t-il, mon sort n'a rien d'affreux!
» Ah! quand nous nous aimons, qu'importe l'intervalle
» Qu'avait mis entre nous la fortune inégale!
» Qu'importe chez vos grands l'orgueil vénitien,
» Pour qui sans les honneurs les vertus ne sont rien!
» Ne peut-on triompher de ces faibles obstacles?
» L'amour, de tous les tems fut fertile en miracles.
» L'amour que la fierté vient encore irriter,
» Sûr de vous obtenir, l'est de vous mériter. »
Tu sais si le succès passa son espérance.
Mon pays fut deux fois sauvé par sa vaillance;
Ou plutôt, et j'en ai quelqu'orgueil à mon tour,
Mon pays fut deux fois sauvé par notre amour.
Ah! tout à cet amour promet un sort prospère!
Tout le lui doit au moins; et sans doute mon père
Dont l'éclat par le mien doit encor s'agrandir,
Au choix qu'il ignorait ne pourra qu'applaudir.

CONSTANCE.

Ma fille, ainsi que toi, je me plais à le croire.
Un père aussi jaloux de puissance et de gloire,
Ne refusera pas d'approuver aujourd'hui

L'illustre hymen....

BLANCHE.

On vient ;

CONSTANCE.

C'est ton père.

BLANCHE.

C'est lui.

SCÈNE II.

CONSTANCE, BLANCHE, CONTARINI.

CONTARINI.

Avec étonnement vous me voyez, ma fille.
Mais sans sacrifier l'état à ma famille,
J'ai cru pouvoir donner à l'intérêt du sang
Ces instans dérobés au devoir de mon rang.
Sachez donc quel motif en ces lieux me rappelle,
Et ce qu'attend de vous ma bonté paternelle.
Je suis vieux. Dès long-tems votre frère au cercueil,
Emporta sans retour l'espoir de mon orgueil.
Vous seule, heureux appui de mon antique race,
Pouvez de ma maison réparer la disgrâce.
Sur les bords du tombeau pour moi prêt à s'ouvrir,
Par vous je veux renaître avant que de mourir.
Par vous, puisqu'il doit perdre un nom qui le décore,
Que sous un autre nom mon sang s'illustre encore!
A ces nombreux héros dont on vous voit sortir,
Je sais qu'un héros seul se pourrait assortir ;
Aussi, pour vous donner, l'intérêt qui m'anime
En croit-il moins mon cœur que la publique estime.

Celui que nomme enfin le suffrage de tous,
Est l'époux que j'ai cru le plus digne de vous.

BLANCHE, vivement.

Je vous entends, mon père, et je promets d'avance
Un effort peu pénible à mon obéissance.
De mon destin jamais je n'eus qu'à me louer :
Mais, Seigneur, mais ce choix, et j'aime à l'avouer,
De mon timide cœur, prévenant la demande,
De toutes vos bontés sans doute est la plus grande.
Disposez de mon sort. Mais cet illustre époux,
Pourquoi donc en ces lieux n'est-il pas avec vous?

CONTARINI.

Sur mes pas à l'instant, ma fille, il doit s'y rendre.
On vient : c'est Donato.

SCÈNE III.

CONSTANCE, BLANCHE, CONTARINI, DONATO.

CONTARINI.

Que venez-vous m'apprendre?

DONATO.

Au conseil à l'instant vous êtes attendu,
Seigneur.

CONTARINI.

Il me suffit. Vous m'avez entendu.
Obéissez, ma fille.

SCÈNE IV.

BLANCHE, CONSTANCE.

BLANCHE.

Ainsi donc tout s'empresse,
A couronner les vœux que formait ma tendresse!
Constance, ainsi mon père, au gré de mon espoir,
Dans mon bonheur lui-même a placé mon devoir!
Viens donc, viens partager, toi que mon cœur adore,
Un bonheur qui sans toi n'est pas parfait encore!

SCÈNE V.

CONSTANCE, BLANCHE, MONTCASSIN.

BLANCHE.

Montcassin! ô retour si long-tems attendu!

MONTCASSIN.

Blanche! à moi-même enfin me voilà donc rendu!

CONSTANCE.

Que de gloire en tous lieux aujourd'hui vous devance!

BLANCHE.

Quel triomphe!

MONTCASSIN.

Ah! crois-moi, c'est ici qu'il commence.
Libre d'un appareil qui n'a pu m'éblouir,
Blanche, de mes succès je viens enfin jouir.
Ces honneurs éclatans qu'à l'orgueil on prodigue,

Et dont l'orgueil lui-même aisément se fatigue,
De tant d'heureux travaux pour toi seule entrepris,
Ne sont, tu le sais bien, ni l'objet, ni le prix.
Du prix de la vertu ce peuple entier m'honore!
Ah! celui de l'amour m'est dû bien plus encore.
L'amour fut mon espoir, s'il était mon appui;
J'ai fait tout pour lui seul, et j'attends tout de lui.
Prévenant de l'orgueil les clameurs obstinées,
A la même hauteur il met nos destinées,
Parmi les noms fameux il a placé le mien,
Il remplit mon serment, il réclame le tien.
Que ce jour à demi ne me soit pas prospère!

BLANCHE.

Connais donc, Montcassin, le projet de mon père.
Nous n'avons plus de vœux à former désormais.
Apprends....

CONSTANCE.

Un sénateur s'avance en ce palais.

MONTCASSIN.

N'est-ce pas Capello?

SCÈNE VI.

CONSTANCE, BLANCHE, MONTCASSIN, CAPELLO.

CAPELLO.

Seigneur.... et vous, Madame,
Pardonnez ma démarche à l'amour qui m'enflamme;
A ce timide amour par vous-même enhardi,
Alors qu'à ses projets vous avez applaudi.

Instruit que votre aveu vient d'assurer encore
Le choix dont votre père en ce beau jour m'honore,
Ce choix inespéré qui, démenti par vous,
En vain m'appellerait au rang de votre époux;
Je viens mettre à vos pieds, aux pieds de ce que j'aime,
Et ma reconnaissance, et mes biens, et moi-même.
Ces biens, ces vains objets des trop longs différens,
Qui divisaient Venise ainsi que nos parens;
Ils sont à vous, madame, avec mon ame entière.
De vos aïeux, des miens, légitime héritière,
Achevez de combler vos bienfaits et mes vœux :
Hâtez-vous de fixer le jour, l'instant heureux,
Qui, dans les nœuds sacrés d'un auguste hyménée,
Doit réunir nos droits et notre destinée.
Mais quoi! vous vous taisez! vous vous troublez?

BLANCHE, à Constance.

Hélas!
Que répondre?

CAPELLO.

Parlez.

CONSTANCE.

Ne vous offensez pas
De ce trouble ingénu, d'une pudeur austère.
Devant un étranger, Seigneur, et loin d'un père,
Blanche, sans outrager ou vos droits ou vos feux,
Se peut effaroucher de vos premiers aveux.
Peut-être deviez-vous....

CAPELLO.

Ce trouble qui l'honore,
Sans doute à mes regards doit l'embellir encore.
Loin de m'en offenser, loin de vous accuser,

Madame, c'est à moi peut-être à m'excuser.
Du plus léger retard, l'amour se désespère.
Croyez-le cependant, malgré l'ordre d'un père,
Par d'importans devoirs au conseil retenu,
Mon cœur impatient se serait contenu,
Si j'avais pu, Madame, en mon ivresse extrême,
Différer l'entretien désiré par vous-même.

MONTCASSIN, à part.

Ciel!

CAPELLO.

Votre père ainsi me l'assurait du moins.
Et dois-je redouter le regard des témoins,
Quand de nos deux maisons l'union solennelle,
Du sénat tout entier doit être la nouvelle?
Pardonnez toutefois....

BLANCHE, troublée.

Ah! c'est trop demander
Un pardon que vous seul avez droit d'accorder.
D'un cœur si généreux je l'obtiendrai sans doute.
Le ciel.... qui me connaît.... sait ce que je redoute.
Comme il sait si jamais je trahirai ma foi.
Un père la promit.... autorisé par moi....
Sur mon sort tout entier permettez qu'il prononce;
Par lui, dans peu d'instans, vous saurez ma réponse.

CAPELLO, avec contrainte.

Je l'attendrai, Madame; et je veux révérer
Le motif, quel qu'il soit, qui la fait différer,
Sûr qu'il ne peut blesser ni mon sang ni le vôtre.
Ce cœur, digne à la fois et de l'un et de l'autre,
A vous seule aujourd'hui s'en remet de son sort.
Je l'attendrai, vous dis-je, heureux qu'un tel effort

Vous apprenne à juger, dans ce cœur trop sensible,
L'excès du sentiment qui lui rend tout possible.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CONSTANCE, BLANCHE, MONTCASSIN.

BLANCHE.

Montcassin !

MONTCASSIN.

Je demeure interdit à la fois
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois ;
Mon malheur excepté, je n'y veux rien comprendre ;
Je n'y veux rien chercher ; je ne veux rien apprendre.

BLANCHE.

Montcassin !

MONTCASSIN.

Il suffit : je sais ce que je dois :
Mon cœur est éclairé. Je vous rends tous mes droits ;
Ces droits qu'en mon erreur je réclamais encore,
Qui m'étaient chers, sans doute, et qu'à présent j'abhorre ;
Transportez-les, Madame, à mon heureux rival.
Votre abandon fatal, votre amour plus fatal,
Vos sermens et les miens, j'oublirai tout moi-même.
Et puissé-je oublier aussi que je vous aime !

BLANCHE.

Vous l'oubliez peut-être en ce commun malheur,
Cher et cruel objet d'amour et de douleur,
A quels soupçons ?...

MONTCASSIN.

Eh bien! détruis-les donc, cruelle.
Sauve moi du malheur de te croire infidèle!
Par amour, par pitié, détruis, si tu le peux,
Un doute insupportable, outrageant pour tous deux.
Depuis quand ce rival si superbe et si tendre
Prétend-il un retour qu'il semble en droit d'attendre?
Quel est cet hymenée, ou plutôt ce traité,
Proposé par un père et par vous accepté,
Quand vous parliez tous deux de couronner ma flamme?
Si le parjure enfin n'entre pas dans votre ame,
Pourquoi, par votre accueil, mon rival excusé,
Moins que jamais encor sort-il désabusé?
Parlez.

BLANCHE.

M'en croirez-vous dans votre trouble extrême?

MONTCASSIN.

Parle, je t'en crois plus que la vérité même!

BLANCHE.

Mon cœur est ennemi du plus léger détour.
Je vous aime!

MONTCASSIN.

Et qui donc fait nos maux?

BLANCHE.

Mon amour.
Ce sentiment si doux qui t'a, dans sa constance,
Consacré tous les jours de ma tendre existence;
Qui fait battre mon cœur, sitôt que je te voi,
Et dans le monde entier ne me fait voir que toi.
Au gré de mes désirs, je me plaisais à croire
Que, par l'orgueil d'un père ébloui de ta gloire,

Notre hymen aujourd'hui se verrait assuré;
Quand mon père lui-même en ces lieux est rentré :
« J'ai fait un choix, dit-il, et vous êtes promise
» Au plus grand des héros dont s'honore Venise. »
Me parler d'un héros, n'est-ce pas te nommer?
Rassurée à ces mots qui devaient m'alarmer,
J'ai tout approuvé.... tout. Hélas! tu sais le reste.
L'amour seul a causé mon erreur trop funeste;
Il te crut sans rival; et sans doute aujourd'hui,
Venise tout entière aurait cru comme lui.
Sans pitié, toutefois, que ta vengeance éclate,
Imprudente, insensée, et non jamais ingrate,
J'ai trahi ton espoir, brisé notre lien;
Mais puis-je avoir voulu ton malheur et le mien?

MONTCASSIN.

Jamais! oh! non, jamais. C'est moi qui suis coupable.
Je le vois, je le sens, au trouble qui m'accable :
A ce trouble d'un cœur honteux, épouvanté,
Du doute injurieux qu'il a trop écouté.
A ta fidélité, quoi! j'ai fait cette injure!
Quoi! le plus tendre amour, la vertu la plus pure
N'ont pu te garantir d'un odieux soupçon?
Mon crime est, je le sens, indigne de pardon.
Contre mon désespoir, mes prières, mes larmes,
Par ma rigueur enfin, je t'ai donné des armes;
Sois donc impitoyable, et laisse-moi mourir
Autant de mon amour que de mon repentir.

BLANCHE.

Calme le désespoir où ton cœur s'abandonne.
Heureux qui se repent, plus heureux qui pardonne.
Loin d'augmenter nos maux, sachons les réparer.

D'autant plus rapprochés qu'on veut nous séparer,
Unis par l'intérêt, l'amour et le courage,
L'un sur l'autre appuyés fesons tête à l'orage.
Que dis-je? ne peut-il encor se conjurer?
Capello de mon choix croit envain s'assurer,
Ce choix n'est pas le mien : je me flatte, j'espère,
Qu'aux yeux de la nature, aux regards de mon père,
Les droits qu'on a fondés sur l'erreur d'un moment,
Ne sauraient l'emporter sur mon premier serment,
Sur mon premier amour, sur cette douce flamme,
La seule qui jamais puisse embrâser mon ame.

MONTCASSIN.

Non, ton père à nos vœux ne peut se refuser.
Hâte-toi, hâtons-nous de le désabuser.
Je pars : en quelque lieu que Montcassin le trouve,
Il faudra qu'il m'entende, il faudra qu'il m'approuve;
Qu'il rende à l'espérance, à l'hymen, au bonheur,
Cet amour qu'un moment a flatté son erreur.
O Blanche! il est ton père.... et je ne saurais croire
Qu'il résiste à tes pleurs et peut-être à ma gloire.
Attends tout de ta flamme, attends tout de ma foi :
J'ai vaincu pour Venise, et je vaincrai pour toi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BLANCHE, CONTARINI.

CONTARINI.

J'ai revu Capello : cet illustre adversaire,
Qu'enfin me concilie un hymen nécessaire,
N'a plus à s'offenser que des retardemens
Opposés par vous seule à ses empressemens.
Qui peut vous arrêter lorsque ma complaisance,
Méritée aujourd'hui par votre obéissance,
Permet à votre choix de fixer l'heureux jour
Qui doit récompenser tant de gloire et d'amour ?

BLANCHE.

Votre bonté sans cesse est présente à mon ame,
Mon père ; et votre fille à vos pieds la réclame.

CONTARINI.

Parlez : ne craignez pas de l'implorer en vain.

BLANCHE.

Aux autels, Capello recevra donc ma main ?

CONTARINI.

Elle y sera le prix de son amour extrême,
Je le veux ; ou plutôt vous le voulez vous-même.

BLANCHE.

Ah! loin de le vouloir, je sens trop qu'à vos lois
Je tremble d'obéir pour la première fois.

CONTARINI.

Au moment d'épouser celui qui vous adore,
Que craindre?

BLANCHE.

Cet hymen.

CONTARINI.

Il vous plut.

BLANCHE.

Je l'abhorre.

CONTARINI.

Blanche, quel changement, si peu digne de vous,
Vous rend déjà contraire à vos vœux les plus doux?

BLANCHE.

Gardez-vous d'y chercher l'effet d'un vain caprice,
Mon père; et révoquez par pitié, par justice,
Ce triste engagement qui, fondé sur l'erreur,
Fut formé par ma bouche et non pas par mon cœur.
Quand vous aurez appris....

CONTARINI.

Lorsqu'une illustre chaîne
Va réunir deux noms que séparait la haine,
Lorsque le même hymen qui dans ce jour nous rend
Les importans objets d'un trop long différend,
M'appuyant des amis d'un héros qui vous aime,
Me permet d'espérer la dignité suprême;
Croyez qu'il m'était doux, en mes heureux projets,
D'avoir concilié nos divers intérêts;

Et, comme tout d'abord, m'engageait à le croire,
De couronner vos vœux d'accord avec ma gloire.
Mais si, par un malheur qui m'indigne à prévoir,
Votre inclination combat votre devoir;
Mais au désir d'un seul, si l'avenir propice
De l'un de nous, ma fille, exige un sacrifice;
Sachez que vainement on l'attendrait de moi.
Gardez-vous de penser que violant ma foi,
Que, bravant le courroux d'une maison puissante,
J'immole aux vains désirs d'une fille inconstante
Tant d'intérêts sacrés qu'il me faudrait trahir!
Je sais vouloir : je veux : vous saurez obéir.
Il faut que sans délai cet hymen s'accomplisse.

BLANCHE.

Il me faut donc souscrire aux horreurs d'un supplice
Qui, de mon existence embrassant tout le cours,
Doit se renouveler à chacun de mes jours!
Pouvez-vous l'ordonner, pouvez-vous, ô mon père!
Vous si long-tems heureux par mon heureuse mère,
Me contraindre à subir, dans ce triste lien,
Un sort si différent et du vôtre et du sien?

CONTARINI.

Votre mère, il est vrai, charma mon existence.
Mais je dus mon bonheur à mon obéissance,
Et les nœuds fortunés qui nous ont réunis,
Par le choix paternel avaient été bénis.

BLANCHE.

Eh! seigneur, quand ce choix justifia vos flammes,
Quel effort le devoir coûta-t-il à vos ames?
Il rapprochait de vous le but où vous couriez,
Et l'on vous ordonnait ce que vous désiriez.

Mais si, loin de prescrire à votre amour docile
Un effort aussi doux, un devoir si facile,
Du pouvoir paternel la redoutable voix,
Réprouvant tout-à-coup ce choix, ce premier choix
Dicté par la nature à tout être sensible,
A votre obéissance eût prescrit l'impossible;
Qu'auriez-vous fait alors?..... Alors, ah! je le sens,
En proie au désespoir qui trouble tous mes sens,
Confessant vos erreurs, exhalant vos alarmes,
Aux pieds d'un tendre père arrosés de vos larmes,
Vous eussiez imploré contre ces droits jaloux
Sa bonté que j'implore à vos sacrés genoux.

CONTARINI.

Auriez-vous fait un choix?

BLANCHE.

Ah! si mon cœur trop tendre
A prévenu celui que je devais attendre,
Devant votre fierté, que je n'ai pu trahir,
De ma faute du moins puis-je m'énorgueillir.
Proscririez-vous ce choix, vous, qui dans ce jour même
En admiriez l'objet presqu'autant que je l'aime;
Qui, l'élevant au rang des premiers citoyens,
Avez dans vos transports presqu'égalé les miens.

CONTARINI.

Imprudente! achevez de me faire connaître
L'audacieux.....

BLANCHE.

Seigneur, vous le voyez paraître.

CONTARINI.

Moncassin!..... C'est assez. Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II

CONTARINI, MONTCASSIN.

CONTARINI.

Croyez de l'État dont vous fûtes l'appui,
Vous, qui réunissant la prudence au courage
Paraissiez étranger aux erreurs de votre âge,
Au milieu de l'éloge et des transports de tous,
Pourquoi m'obliger seul à me plaindre de vous?

MONTCASSIN.

Moi!

CONTARINI.

Le ciel à mes vœux n'a laissé qu'une fille,
Appui de ma vieillesse, espoir de ma famille;
A toutes les vertus loin d'un monde trompeur
Je me flattai long-tems d'avoir formé son cœur;
Je me flattais, surtout, qu'un intérêt contraire
Jamais de son devoir ne pourrait la distraire.
Je l'éprouve aujourd'hui pour la première fois.
Au seul nom de l'époux que lui garde mon choix,
Je vois Blanche, interdite, éperdue, éplorée,
Réclamer ma pitié vainement implorée,
Parler de nœuds plus saints, d'engagemens plus doux.
Un cruel l'a séduite, et ce cruel c'est vous.

MONTCASSIN.

Séduite! vous croyez que d'un vil stratagême.....

CONTARINI.

N'êtes-vous pas aimé?

MONTCASSIN.

Je suis aimé, mais j'aime;
Mais vers Blanche emporté par un attrait vainqueur,
Je suis séduit comme elle, et non pas séducteur!

CONTARINI.

Jeune homme, c'est ainsi que soi-même on s'abuse;
Que tous les attentats ont trouvé leur excuse.
Le plus vil corrupteur répugne à supporter
L'opprobre de ce nom qu'il aime à mériter.
Par des déguisemens trop semblables aux vôtres
Il cherche à se tromper comme à tromper les autres.
Insuffisante adresse! inutiles détours!
Un indice imprévu dément ses vains discours,
Et j'ai su démêler dans votre long silence,
De votre ambition la secrète espérance.

MONTCASSIN, vivement

De mon amour, Seigneur : et si, jusqu'à ce jour,
J'ai dans mon sein brûlant renfermé cet amour,
Si j'ai tu mon espoir, accusez ma franchise
Moins que les préjugés et les lois de Venise.
Vous êtes sénateur; je n'étais qu'étranger.
Ne savais-je donc pas que, sans vous outrager,
Bien plus, sans vous contraindre à m'outrager moi-même,
Je ne pouvais parler de mon amour extrême.
Le sang patricien, s'il ne veut se souiller,
Au sang patricien doit ici s'allier.
Il fallait donc briguer ce privilége insigne,
Ou bien posséder Blanche en s'en rendant indigne?
Je n'ai point balancé : mais c'est le fer en main,
Que j'osai des grandeurs me frayer le chemin.
Sans outrager vos droits, je crus, et j'aime à croire

Que, si l'amour pouvait me conduire à la gloire,
La gloire asservissant la fortune à mon cœur
Pourrait de même un jour me conduire au bonheur.
Le sénat, par le prix qu'il donne à ma vaillance,
N'a pas encor rempli ma plus douce espérance;
Sur les obstacles vains qui m'étaient opposés
Il me mène au bonheur; mais vous en disposez.
Mais je ne l'obtiendrais en ce moment prospère,
Que s'il m'était permis de vous nommer mon père.

CONTARINI.

Seigneur, je puis en père, à vos vœux insensés,
Pardonner le mépris de mes droits offensés;
Mais non pas vous devoir cet honorable titre.
Du sort de Blanche en vain vous me croyez l'arbitre:
Depuis que par mon ordre elle a promis sa foi,
Son sort ne dépend plus ni d'elle ni de moi.

MONTCASSIN.

Et ne savez-vous pas quelle erreur l'a deçue?
Et ne savez-vous pas que seul je l'ai reçue
Cette foi tant jurée, et qu'en ce jour fatal
L'apparence un instant promit à mon rival?
Seigneur, je la reçus, quand cherchant dans l'absence
Un remède aux tourmens qu'augmentait sa présence,
Je vis mon désespoir éclater dans ses yeux,
Et ses premiers soupirs accuser mes adieux.
Seigneur, je la reçus, quand sa vertu sévère,
Fidèle à sa patrie, et soumise à son père,
Soumise au préjugé qui nous désespérait,
N'applaudit qu'à l'amant qui les respecterait.
Seigneur, je la reçus dans ce jour de victoire,
Lorsqu'enivré d'amour, d'espérance et de gloire,

Je me croyais heureux d'apporter à vos pieds
Les honneurs dont enfin mes efforts sont payés.
Tels sont mes droits, Seigneur, les plus sacrés peut-être...
Ils ne sont rien sans vous, daignez les reconnaître.
Confirmez ce lien, qui, dans vos jours vieillis,
Vous conserve une fille, et vous acquiert un fils.
Ou bien, cruel, ou bien, si votre ame insensible
S'obstine à commander un parjure impossible,
Voyez à quels efforts il faut vous préparer
Pour déchirer deux cœurs qu'on ne peut séparer.
Sachez qu'en frappant l'un, vous frappez aussi l'autre;
Qu'en répandant mon sang, vous répandrez le vôtre;
Et qu'enfin vos enfans verront leur dernier jour
Avant que votre haine ait vaincu leur amour.

CONTARINI.

Montcassin, ces éclats d'une fougue imprudente
N'ont rien qui m'attendrisse, ou rien qui m'épouvante;
Et vous vous abusiez quand vous avez compté
Par ces faibles moyens forcer ma volonté.
Rien ne peut la changer. Tandis que cette flamme,
Qu'un imprudent espoir entretint dans votre ame,
Avec ce même espoir va sans doute expirer,
Guerrier et magistrat, est-ce assez soupirer?
Plus sage désormais, si vous daignez m'en croire,
Vous tournerez les yeux du côté de la gloire;
Jouissez de ses dons, heureux et triomphant,
Et laissez-moi régler le sort de mon enfant.

MONTCASSIN.

Cruel, c'est cette enfant qui par moi vous implore.
Écoutez la nature, et soyez père encore.
D'un sinistre avenir, pour vous-même effrayé,

De trois infortunés prenez enfin pitié.
D'un fils à vos genoux exaucez la prière.

CONTARINI.

Vous avez entendu ma volonté dernière.

MONTCASSIN.

Je prétends vous fléchir.

CONTARINI.

Rien ne me fléchira.

MONTCASSIN.

Mais votre fille enfin....

CONTARINI.

Ma fille obéira.

MONTCASSIN.

Tant que j'existerai, croyez-vous l'y contraindre ?

CONTARINI.

Je vous entends : je vois ce qui me reste à craindre ?
Je sais qu'en ce séjour par ma fille habité,
Votre présence attente à mon autorité.
Jurez-moi donc, jurez d'en respecter l'entrée,
Jusqu'au jour où ma fille, en son devoir rentrée,
Et pour jamais soustraite à vos projets jaloux,
Quittera ce palais pour celui d'un époux.

MONTCASSIN.

Moi ! le jurer ? jamais !

CONTARINI.

Souffrez que je l'espère.

MONTCASSIN.

Je suis l'amant de Blanche.

CONTARINI.

Et moi, je suis son père.

MONTCASSIN.

Au mépris de mes droits, pouvez-vous demander....

CONTARINI.

Je ne demande plus, je saurai commander.

MONTCASSIN.

Vous oseriez?....

CONTARINI.

Sortez.

MONTCASSIN.

Ah! cet excès d'outrage,
Comme à ta cruauté, met le comble à ma rage;
Il force mon amour à rentrer dans ses droits.
Eh bien! j'ai supplié pour la dernière fois.
(Revenant sur ses pas.)
Adieu.... De mon destin tu n'es pas encor maître;
Avant le jour fatal tu connaîtras peut-être....
Un tyran prévoit tout.... Je te laisse à prévoir
Tout ce que peut tenter l'amour au désespoir.

SCÈNE III

CONTARINI, seul.

Et toi, dans ce climat funeste à l'imprudence,
Prévois, si tu le peux, jusqu'où va la vengeance.
A ses yeux vigilans ne crois pas échapper.
Je ne menace pas, mais je saurai frapper.
Mais je saurai saisir, sans mon pouvoir suprême,

Cet instant où le faible est terrible lui-même.
Quelqu'un vient : renfermons cet indiscret transport.

SCÈNE IV.

CONTARINI, CAPELLO.

CAPELLO.

Noble Contarini, je viens savoir mon sort.

CONTARINI.

De vos engagemens, Seigneur, qu'il vous souvienne.

CAPELLO.

Quelle est la volonté de Blanche enfin?

CONTARINI.

La mienne.

CAPELLO.

Elle a daigné souscrire à mes vœux les plus doux?

CONTARINI.

Je vous l'ai dit, Seigneur, vous serez son époux.

CAPELLO.

Quel jour assignez-vous à cet hymen prospère?

CONTARINI.

Le jour où, délivré du poids du ministère,
L'un de nous deux aura satisfait à la loi
Qui ferme à deux parens l'accès du même emploi.

CAPELLO.

Ne me flattez-vous plus d'une vaine espérance?

CONTARINI.

Vous pouvez, Capello, croire à cette assurance.

CAPELLO.

Du doute injurieux qui m'a trop agité,
Que j'ai peine à passer à la sécurité !

CONTARINI.

Involontaire effet de cette inquiétude,
Trop naturelle au cœur, qu'une triste habitude
De toujours séparer l'espoir et le désir,
Fait douter du bonheur qu'il est prêt à saisir.
L'impatience alors en notre ame agitée,
Par un reste de crainte est encore irritée.
On voudrait dans son cours précipiter le tems;
On a compté les jours, on compte les instans.
Semblable au désespoir, l'attente nous dévore;
Et tout près du bonheur on est à plaindre encore.
Tel est votre tourment?

CAPELLO.

Ah! quand votre bonté
Sur mes secrets désirs règle sa volonté,
Quand, pour me rassurer, votre indulgence extrême
Fait plus que mon amour n'eût exigé lui-même;
A des soupçons encor dois-je m'abandonner?

CONTARINI.

Des soupçons! ce discours a droit de m'étonner!
Qui produit ces soupçons dont votre ame est saisie?

CAPELLO.

Faut-il vous l'avouer?

CONTARINI.

Parlez.

CAPELLO.

La jalousie.
Je combats vainement ce funeste poison ;
Il tourmente mon cœur, il trouble ma raison.
Il me consume, hélas! injustement peut-être...
Mais enfin l'embarras que Blanche a fait paraître,
Ce peu d'empressement à combler mes souhaits,
Que sais-je aussi? l'aspect de ce jeune Français,
Qui surpris, qui plongé dans un morne silence,
Semblait dans son dépit se faire violence,
Et du voile imposteur de la tranquillité,
Couvrir les mouvemens de son cœur agité...
Si j'avais un rival... si celle que j'adore...
Vous m'entendez, Seigneur : il en est tems encore ;
Je ne réunis pas, dans mes transports jaloux,
Aux faveurs de l'amant le pouvoir de l'époux.
Dans ses égaremens mon cœur serait terrible ;
Je le crains... je le sens... sage autant que sensible ;
Prévenez les malheurs... qu'ai-je dit, insensé !
Que deviendrais-je, hélas ! si j'étais exaucé?
Non, par pitié, plutôt, hâtez, qu'il s'accomplisse
Cet hymen qui lui seul finira mon supplice,
Qui, vainqueur du soupçon, rendra seul à mon cœur
Cette tranquillité qui sied à mon bonheur.

CONTARINI.

Eh! bien, mettons un terme au mal qui vous tourmente.
Abrégeons les ennuis d'une trop longue attente.
J'y consens, Capello. Sans appareil, sans bruit,
Venez me retrouver au milieu de la nuit.

Il est en ce palais une chapelle antique
De notre auguste foi monument domestique.
Devant les seuls témoins par l'usage appelés,
Là, nos traités secrets peuvent être scellés.
Là, Blanche à votre amour deviendra moins sévère ;
Et vous la recevrez de la main de son père.

CAPELLO.

Ah ! Seigneur ! ah ! comment reconnaître jamais...

CONTARINI.

Votre bonheur, voilà le prix de mes bienfaits.
Surtout, qu'il soit couvert du plus profond mystère.
Reprenons cependant les soins du ministère.
Les dangereux projets qui nous ont menacés
De ma mémoire encor ne sont point effacés,
Et j'aurais à rougir du nœud qui nous engage
S'il portait à l'État le plus léger dommage.

CAPELLO.

Tout n'est-il pas prévu ? Ces murs, grâce à vos soins,
Ne sont-ils pas peuplés d'invisibles témoins
Qui, se mêlant aux jeux de la foule insensée,
Comme dans les discours lisent dans la pensée ?
Ils surveillent surtout ce lieu d'iniquité,
Ce palais où Bedmar, avec impunité,
Fort du titre sacré dont sa tête est couverte,
Au milieu de Venise en conspirait la perte.

CONTARINI.

Autour de ce palais, redoutable, abhorré,
Et du mien seulement par un mur séparé,
Oui, j'ai multiplié l'œil de la surveillance.
La sûreté publique est dans la méfiance.
Jour et nuit sur Bedmar que nos yeux soient ouverts.

Déjà l'ombre obscurcit nos palais et nos mers.
Le coupable se montre à cette heure propice
Qui doit avec le crime éveiller la justice ;
Sortons donc de ces lieux pour n'y plus revenir
Qu'appelés par les nœuds qui vont nous réunir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une chapelle particulière du palais de Contarini. L'autel est à droite des spectateurs, la porte d'entrée à gauche. En face, une porte ouverte laisse apercevoir une salle dont les fenêtres donnent sur le palais de l'ambassadeur d'Espagne. La scène est éclairée par une lampe.

SCÈNE I.

BLANCHE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Blanche, que m'as-tu dit?

BLANCHE, une lettre à la main.

Mon malheur est certain.
Au mépris de mon cœur on a vendu ma main.
Tiens, lis.

CONSTANCE, après avoir parcouru la lettre.

Bien promptement ton cœur se désespère!

BLANCHE.

S'il avait pu fléchir la rigueur de mon père,
L'infortuné, Constance, en ce pressant billet,
Me demanderait-il un entretien secret?

CONSTANCE.

Ma fille ! et c'est ici que tu prétends l'attendre ?

BLANCHE.

Partout ailleurs, Constance, on pourrait nous surprendre.
A cette heure du moins cet asile est désert,
Et par ce côté seul sur le palais ouvert....

CONSTANCE.

Et s'il fallait d'un père éviter la venue ?

BLANCHE.

Sur le palais voisin n'est-il pas une issue ?

CONSTANCE.

Dans quel nouveau péril serait précipité
Ton malheureux amant dans sa fuite arrêté !
Du ministre espagnol un seul mur nous sépare.
Pris en le franchissant....

BLANCHE.

N'achève pas, barbare !

CONSTANCE.

Aux rigueurs de la loi tu ne peux trop songer.

BLANCHE.

Il ne me reste donc que le choix du danger.
Dans cet écrit tracé par sa main défaillante
Lis de son désespoir la menace effrayante.
Il veut cette entrevue, il meurt s'il ne l'obtient.
En cédant à ses vœux quelqu'espoir me soutient,
Je le verrai.... Des maux dont la crainte nous presse,
C'est le moins assuré que choisit ma tendresse.

CONSTANCE.

Mettre ainsi ton amant, par ta témérité,
Entre une loi terrible et ton père irrité !

Exposer à-la-fois son honneur et sa vie!
Y peux-tu consentir?

BLANCHE.

Et toi, cruelle amie,
Et toi, Constance, aussi, veux-tu donc augmenter
L'effroi dont en secret je me sens tourmenter?
Insensible à ma peine, à ma plainte insensible,
Comme un père envers moi si tout est inflexible,
C'est du ciel désormais qu'il faut tout espérer.
Avec les oppresseurs bien loin de conspirer,
Le ciel entend la voix du malheur qui supplie,
Et c'est dans sa bonté que je me réfugie.
(Elle se jette au pied de l'autel.)

CONSTANCE.

Ingrate!

BLANCHE.

A mon destin tu peux m'abandonner?

CONSTANCE.

Si d'un pareil effort tu m'oses soupçonner,
Sans doute je le dois....

BLANCHE.

Refuse-moi, Constance,
L'effort qu'à mon malheur devait ton indulgence.

CONSTANCE.

Ton honneur, mon devoir permettent-ils?...

BLANCHE.

Eh bien!
Fais ton devoir, cruelle, et je ferai le mien.

CONSTANCE.

Où vas-tu, malheureuse?

BLANCHE.

Où le destin m'entraîne
Où ta rigueur me pousse.

CONSTANCE.

Imprudente!

BLANCHE.

Inhumaine!

CONSTANCE.

Tu ne sortiras pas.

BLANCHE.

D'un trop sensible amant,
C'est assez prolonger l'attente et le tourment.

CONSTANCE.

Crois-moi....

BLANCHE.

J'en crois le ciel qui m'éclaire et m'inspire.

CONSTANCE.

C'est le plus grand des maux que choisit ton délire.

BLANCHE.

Ah! le plus grand des maux est l'état où je suis.
Moutcassin.... Chaque instant ajoute à ses ennuis,
Peut-être à ses soupçons! tandis qu'en ta présence
Je me consume en vain de son impatience.
C'est trop tarder.

CONSTANCE, tendrement.

Ma fille!

BLANCHE.

Eh bien! que me veux-tu?

CONSTANCE.

Te prouver ma tendresse en sauvant ta vertu.

BLANCHE, vivement.

Constance! ah! le péril de plus en plus augmente!
Qu'attends-tu pour céder aux larmes d'une amante?
Qu'un malheureux vaincu par ses pressentimens
Se frappe en m'accusant de tes retardemens?
Qu'au pied de ce palais sa fureur assouvie
N'offre à tes vains secours qu'un corps pâle et sans vie?
Par mes pleurs tant de fois de tes mains essuyés,
Par ce mortel effroi qui m'accable à tes pieds?
Constance! ah! prends pitié d'une tête si chère,
Prends pitié de moi-même, et sois encor ma mère!

CONSTANCE.

J'ai voulu te sauver.... je l'ai dû.... je le dois....
Tu veux te perdre... Eh bien! perdons-nous tous les trois.

SCÈNE II.

BLANCHE, seule.

Il va venir.... il vient!... Nuit bienfesante et sombre,
Redouble autour de lui l'épaisseur de ton ombre.
Et vous, marbres discrets où l'amour le conduit,
Dérobez de ses pas et l'empreinte et le bruit.
Loin de moi la terreur dont je me sens atteinte.
Constance! ah! si le ciel justifiait ta crainte!...
S'il volait à la mort!... et j'ai pu le vouloir!...
Et j'ai pu l'ordonner!... Quel était mon espoir?
A sa propre fureur j'ai voulu le soustraire;
C'est donc pour le frapper par la main de mon père!...
Courons.

SCÈNE III.

MONTCASSIN, BLANCHE.

MONTCASSIN.

Tout est perdu.

BLANCHE.

Quoi! plus d'espoir?

MONTCASSIN.

Le sort
Ne nous laisse à choisir que la fuite ou la mort.

BLANCHE.

A cette extrémité sa rigueur m'a réduite!

MONTCASSIN.

Choisis sans différer.

BLANCHE.

Ou la mort! ou la fuite!

MONTCASSIN.

Tu trembles?...

BLANCHE.

Mon malheur n'est-il pas assez grand?

MONTCASSIN.

Ton père t'offrirait un parti différent.

BLANCHE.

Ah! c'est toujours la mort!

MONTCASSIN.

Fuyons donc.

BLANCHE.

Quoi! sur l'heure?

MONTCASSIN.

Peux-tu trop tôt quitter cette indigne demeure,
Où l'unique intérêt est l'intérêt du rang;
Où la voix de l'orgueil couvre la voix du sang;
Où pour toi le devoir n'est plus que le parjure;
Où ta flamme est un crime, et la mienne une injure;
Où, prêt à t'accabler d'exécrables liens,
On a vu d'un œil sec et tes pleurs et les miens?

BLANCHE.

Où veux-tu m'entraîner?

MONTCASSIN.

Aux rives de la France.
Là de nos tendres cœurs finira la souffrance;
Là l'hymen te promet, d'accord avec l'honneur,
Quelque richesse encore, et surtout le bonheur.
Viens donc.

BLANCHE.

S'il faut le fuir, ce sol qui m'a nourrie,
Ta patrie à l'instant deviendra ma patrie.
Je ne le verrai pas sans un doux sentiment,
Ce fortuné rivage où naquit mon amant.
Oui, sur ces bords heureux si ton destin m'appelle,
J'irai, mais fugitive, et non pas criminelle;
Mais sans traîner la honte et l'horreur après moi,
Et quitte envers mon père aussi bien qu'envers toi.

MONTCASSIN.

Ton père! et qu'en attend ta tendresse incertaine?
Qu'aux autels du parjure il t'envoie, il t'entraîne!
Et là qu'à son caprice il ait pu t'écraser
Des fers que tes efforts voudront en vain briser?
Imprudente! ah! fuyons le sort qui nous menace;

Nous le pouvons encor : le tems fuit, l'heure passe,
Et ramène à grands pas le jour et les douleurs :
Fuyons ce nouveau jour et de nouveaux malheurs.

BLANCHE.

Entends-moi, Moncassin : tu sais si je partage
L'opprobre et la douleur d'un refus qui t'outrage;
Mais enfin ce refus peut-il en un moment
Briser tous les liens d'un père et d'un enfant?
Est-ce un dernier arrêt, un ordre irrévocable,
Froidement prononcé par un juge implacable?
Au témoignage enfin de mon malheureux cœur,
Ai-je tout employé pour fléchir sa rigueur?
Non, non, je n'ai pas fait tout ce que j'ai dû faire.

MONTCASSIN.

Comment?

BLANCHE.

Je l'attendrai, ce redoutable père;
Il reverra mes pleurs, il entendra ma voix,
Il entendra sa fille une dernière fois
Réveiller, dans son ame à mes cris déchirée,
La nature endormie et non pas expirée....
S'il reste inébranlable à mes derniers efforts,
Je fuis au désespoir.... mais du moins sans remords.

MONTCASSIN.

Va, la nature est morte en son ame insensible;
A tout sentiment tendre il est inaccessible.
Je l'ai trop éprouvé. Sans pitié, sans fureur,
Il ne sait que vouloir, et veut notre malheur.
Et que pourra tenter ton imprudence extrême,
Qu'en vain mon désespoir n'ait employé lui-même?
Pour fléchir ce barbare ai-je rien dédaigné?

Ne m'a-t-il pas vu même, et j'en suis indigné,
A sa fierté féroce asservissant la mienne,
Demander à ses pieds et ma vie et la tienne?
Un refus ironique et d'insultans mépris,
Des pleurs de ton amant voilà quel fut le prix.
Et tu t'abaisserais à supplier encore
Celui qui t'avilit dans l'être qui t'adore!
Si tu le peux, tranchons des discours superflus,
Tu ne m'aimas jamais, ou tu ne m'aimes plus.

BLANCHE.

Écoute : je pourrais en deux mots te confondre,
Mais ce n'est pas ainsi que je veux te répondre.
Regarde : tu le vois, sur cet autel sacré,
De notre auguste foi ce signe révéré;
Ce dieu qui m'enseigna le pardon de l'injure :
Il lit au fond des cœurs; il punit le parjure;
Il venge tôt ou tard le mépris des sermens,
Sur les époux, et même, ingrat, sur les amans.
C'est lui qu'en ce moment j'appelle en témoignage
De la fidélité que mon amour t'engage.
Bénis du haut du ciel, Dieu qui veilles sur nous,
Cette foi qu'une épouse assure à son époux.
Que, si je la trahis, ta vengeance inflexible!...

MONTCASSIN, vivement.

Va, ce n'est pas à toi de prévoir l'impossible;
Laisse-moi ces soupçons dignes de tes mépris.
(Avec enthousiasme et fléchissant un genou devant l'autel.)
Toi, par qui nos sermens dans les cieux sont écrits,
Reçois ceux qu'un époux engage à son épouse!
Ah! s'ils pouvaient renaître en mon ame jalouse,
Ces odieux soupçons que j'ai trop écoutés,
Accable-moi, grand Dieu, de malheurs mérités,

De malheurs enfantés par ma propre injustice!
De ma coupable erreur, prolongeant le supplice,
Punis-moi sans pitié, jusqu'à mon dernier jour,
D'avoir un seul instant outragé tant d'amour!

(Il se lève.)

BLANCHE.

Il n'exaucera pas cette affreuse prière!

MONTCASSIN.

Blanche, de mes erreurs, pardonne la dernière.

BLANCHE.

Je n'y vois que l'amour, pourrais-je t'en punir?

MONTCASSIN.

A ton gré désormais règle notre avenir.

BLANCHE.

C'est dans ces sentimens que mon cœur te retrouve.

MONTCASSIN.

Je me livre en aveugle au bonheur que j'éprouve.

BLANCHE.

Va-t-en, n'accable pas mon courage abattu.

MONTCASSIN, avec abandon.

Adieu : tu peux nous perdre à force de vertu.

BLANCHE.

Cette vertu, crois-moi, n'est que mon amour même.

MONTCASSIN.

Et toujours abusant de son pouvoir suprême,
Si ton père....

BLANCHE.

Demain j'accours te retrouver.

MONTCASSIN.

Demain?... mais aujourd'hui que peut-il arriver?

SCÈNE IV.

BLANCHE, MONTCASSIN, CONSTANCE.

CONSTANCE, éperdue.

Fuyez : voici l'instant que j'ai prévu.

BLANCHE.

Constance,
Mon père est de retour?

CONSTANCE.

Vers ces lieux il s'avance;
Il t'y fait appeler.

MONTCASSIN.

Qu'en faut-il augurer?

CONSTANCE.

Sans délai, mes enfans, il faut vous séparer.

BLANCHE.

Va, mon cœur sera ferme autant qu'il est sensible.

MONTCASSIN.

Allons.

CONSTANCE.

De ce côté, la fuite est impossible,
Par trop de surveillans ce passage est fermé.

MONTCASSIN.

Eh bien!....

CONSTANCE.

Si de vertu ton amour est armé,
C'est par ce palais seul....

BLANCHE.

Celui d'Espagne ! arrête :
La mort est sous tes pas.

MONTCASSIN.

L'opprobre est sur ta tête !
Ah ! Dieu ! je ne se ais qu'un lâche suborneur,
Si j'osais préférer ma vie à ton honneur.
(A Constance.)
Conduis-moi....

(Ils sortent par la porte du fond.)

BLANCHE.

Malheureux ! veille sur lui, ma mère !
Veillez sur lui, grand Dieu ! ciel ! j'aperçois mon père !

SCÈNE V.

CONSTANCE, BLANCHE, CONTARINI.

CONTARINI, dans la coulisse.

A-T-ON mandé ma fille ?

BLANCHE.

Oui, Seigneur, la voici.

CONTARINI.

Savez-vous quel motif nous réunit ici ?
Et puis-je enfin compter sur votre obéissance ?

BLANCHE.

Je me rends à votre ordre apporté par Constance.

CONTARINI.

Sans doute à vos devoirs vous avez réfléchi ?

BLANCHE.

Mes prières, Seigneur, ne vous ont pas fléchi ?

CONTARINI.

Il est tems d'obéir à mon ordre suprême.

BLANCHE.

Mon père, écoutez-moi !

CONTARINI.

Ma fille, à l'instant même,
Il faut de la raison entendre enfin la voix ;
Il faut serrer les nœuds que vous prescrit mon choix.
Tout le veut : l'intérêt, l'honneur vous le commandent.
Tout est prêt : le pontife et l'époux vous attendent :
Ils vont entrer.

BLANCHE, avec fermeté.

Seigneur ! eh ! pourquoi le cacher ?
Aucune autorité ne pourra m'arracher
Un serment dont mon cœur s'épouvante et murmure ;
Non, jamais cet autel ne me verra parjure.

CONTARINI.

A mes ordres ainsi vous désobéissez ?

BLANCHE.

A mes larmes ainsi vous vous endurcissez !

CONTARINI.

Tremblez, si j'ai recours au moyen qui me reste.

BLANCHE.

La mort ! je la préfère à cet hymen funeste.

CONTARINI.

Le tems presse : abrégeons des discours superflus....
Écoutez, frémissez, et ne résistez plus.
Du ciel, en tous les tems, la vengeance implacable
A frappé tôt ou tard sur un enfant coupable,

BLANCHE.

Eh bien?

CONTARINI.

Malheur à vous! De ce cœur outragé,
De ce cœur paternel, l'honneur est engagé;
Et si dans vos refus vous persistez, rebelle,
Vous couvrez mes vieux ans d'une honte éternelle:
Mais sachez quel fléau vous attirez sur vous.
Ou l'heureux Capello deviendra votre époux;
Ou n'écoutant plus rien qu'une fureur sinistre,
Devant l'époux, l'autel, les témoins, le ministre,
Devant Dieu!... qui punit toute rebellion,
Je vous donne à jamais ma malédiction.

BLANCHE.

Mon père, vous pourriez?...

CONTARINI.

Vous bravez ma colère;
Braverez vous le Ciel?

BLANCHE.

Jamais, jamais, mon père!

CONTARINI.

On entre: choisissez.

SCÈNE VI.

CONTARINI, BLANCHE, CAPELLO, UN PRÊTRE, DES TÉMOINS, DES DOMESTIQUES avec des flambeaux

CONTARINI.

Ministre des autels,

Venez, et consacrez ces liens solennels,
Qui rendent un héros à ma noble famille.
(A Capello.) (A Blanche.)
Approchez-vous, mon fils : approchez-vous ma fille.

LE PRÊTRE.

Au nom du Dieu vivant, Blanche, promettez-vous
De prendre Capello pour légitime époux?

CONTARINI, d'un ton menaçant, mais contraint.

Ma fille!

CAPELLO.

Acceptez-vous la main que je vous donne?

CONTARINI avec le même ton.

Ma fille! répondez.

BLANCHE.

La force m'abandonne.
Je me meurs.

(Elle s'évanouit dans les bras du prêtre et de Capello, qui la placent dans un fauteuil.)

CAPELLO.

Blanche! ô Ciel! sur son front éperdu,
Seigneur, quel froid mortel soudain s'est répandu!

CONTARINI, avec inquiétude.

Ne craignez-rien, Seigneur.

CAPELLO.

Je ne suis pas le maître
Des soupçons qu'en mon cœur son trouble fait renaître.
Ce doute qui déjà l'avait fait hésiter,
A mes vœux jusqu'ici vient-il la disputer?

CONTARINI, à demi-voix.

Modérez vous, on vient.

SCÈNE VII.

CONTARINI, CAPELLO, BLANCHE, LE PRÊTRE, PISANI, SUITE.

CAPELLO.

Quel est le téméraire?

CONTARINI, à demi-voix.

De nos justes arrêts, c'est le dépositaire.
Partout il peut entrer.

PISANI, bas à Contarini.

Un triste évènement
Au tribunal des trois vous appelle à l'instant.

CONTARINI.

Quel est-il?

PISANI.

A l'instant Montcassin vient d'enfreindre
Cette loi que tout noble à jamais devait craindre.

CONTARINI.

Montcassin!

PISANI.

Prêt à fuir par des détours obscurs,
Du palais de Bedmar il franchissait les murs.
Au tribunal, Seigneur, il attend sa sentence.

SCÈNE VIII.

CONTARINI, CAPELLO, BLANCHE, PISANI, CONSTANCE, SUITE.

CONTARINI, bas à Capello.

Seigneur, confions Blanche au secours de Constance.
Déjà renaît la vie en ses sens égarés.
Bientôt nous renoûtrons ces nœuds plus assurés.
(Haut.)
Pontife et vous amis, veuillez avant l'aurore
Dans ce même palais vous retrouver encore.
(A Capello.)
Seigneur, la Loi commande.

SCÈNE IX.

BLANCHE, CONSTANCE.

BLANCHE, revenant à elle par degrés.

Oh! l'horrible sommeil!
L'épouvantable songe!

CONSTANCE

Ah! frémis du réveil!

BLANCHE.

Qu'ai-je vu? Qu'ai-je fait? Éclaircis ce mystère!
C'est devant cet autel, c'est en ce sanctuaire,
Qu'un époux, un pontife, un père menaçant....
Je crois entendre encor son redoutable accent....

L'amour m'a-t-il soustraite à cet horrible piége?
Suis-je amante infidèle... ou fille sacrilége?
Tu ne me réponds pas?

CONSTANCE.

Malheureuse!

BLANCHE.

Poursuis.

CONSTANCE.

Je n'en ai pas la force.

BLANCHE.

Apprends-moi qui je suis.

CONSTANCE.

Des femmes à jamais la plus infortunée.

BLANCHE.

Semit-il accompli cet horrible hyménée?...

CONSTANCE.

Non, mais pour ton amour tout s'est évanoui.

BLANCHE.

Que dis-tu?

CONSTANCE.

Ton amant...

BLANCHE.

Il est dans les fers?

CONSTANCE.

Oui.

BLANCHE.

En est-ce assez, grand Dieu!

CONSTANCE.

Du palais homicide

Qu'il avait traversé d'une course rapide,
Déjà le malheureux avait franchi les murs;
Quand tout-à-coup quittant ces asiles obscurs,
Des agens du Conseil la cohorte inhumaine,
A mes yeux effrayés, l'environne, l'enchaîne;
Et voilé d'un manteau le porte au même instant,
Au sanglant tribunal où son arrêt l'attend.

BLANCHE, avec calme.

Je l'y suivrai.

CONSTANCE.

Ma fille, et que prétends-tu faire?

BLANCHE.

Je veux connaître aussi ce conseil sanguinaire?

CONSTANCE.

Bannis ce vain projet de ton cœur abusé.

BLANCHE.

Comme au forfait, j'ai droit au sort de l'accusé.

CONSTANCE.

L'on n'aura pas sitôt oublié quel service...

BLANCHE.

Le conseil connaîtra son crime et sa complice.

CONSTANCE.

Les trois inquisiteurs qu'y rassemble la loi,
Comme du peuple entier, sont inconnus de toi.

BLANCHE.

Ils sont hommes au moins malgré leur ministère;
Ils ont aimé... Sont-ils plus cruels que mon père?

CONSTANCE

Crains la publicité.

BLANCHE.

C'est mon unique espoir.
Contre l'abus qu'un père a fait de son pouvoir,
L'opinion publique est mon dernier refuge.
Réveillée à ma voix, qu'elle entende et nous juge.
Et puis quel est le but de ce dernier effort?
Revoir un malheureux et partager son sort.
En vain tu combattrais une si juste envie.
A mon honneur, Constance, il immole sa vie;
Par son exemple instruite ou plutôt par mon cœur,
S'il le faut à sa vie immolons mon honneur.
Fesons pour l'arracher à ce péril extrême,
Fesons.... ce qu'à ma place il aurait fait lui-même.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le lieu de l'assemblée du conseil des Trois. Des siéges noirs sont préparés pour les Inquisiteurs, sur une estrade tendue de noir. Le greffier est placé au-dessous d'eux, devant une table. L'accusé se tient debout. La chambre est peu profonde, et sombre sans être obscure. Un voile noir ferme le fond du théâtre.

SCÈNE I.

MONTCASSIN, PISANI.

PISANI.

Se peut-il que la fin d'un jour si glorieux
En criminel d'état vous conduise en ces lieux!
Vous, à qui d'un complot on doit la découverte,
Vous, vengeur de Venise, avoir tramé sa perte!
Non. Quoique Montcassin n'ait pas encor daigné
Confondre les soupçons dont il est indigné,
Je l'ai compris. La paix de ce front magnanime
Ainsi qu'à la faiblesse est étrangère au crime;
Et d'avance à mes yeux elle a justifié
Ce cœur par l'apparence en vain calomnié.

MONTCASSIN.

Quel est cet appareil terrible, funéraire?

PISANI.

C'est du conseil des Trois l'appareil ordinaire.

MONTCASSIN.

Ce conseil redoutable ici se réunit?

PISANI.

(Il montre le voile du fond du théâtre.)

C'est ici qu'il prononce, et c'est là qu'il punit.

MONTCASSIN.

Et les Inquisiteurs vont-ils bientôt paraître?

PISANI.

Ils s'assemblent.

MONTCASSIN.

M'est-il permis de les connaître?

PISANI.

Lorédan, Capello, Contarini.

MONTCASSIN.

Grands Dieux!

PISANI.

Vous vous troublez! Ces noms vous sont-ils odieux?
Trop souvent, il est vrai, deux vieillards trop rigides,
Dans toute leur rigueur prendraient nos lois pour guides,
Si dans ce tribunal, dont la sévérité
Ne peut rien prononcer qu'à l'unanimité,
Du sage Capello les vertus moins austères,
Ne calmaient l'âpreté des autres caractères.
Espérez tout. Illustre autant que malheureux;
Quels droits n'avez-vous pas sur son cœur généreux?
Dans ce moment surtout est-il rien qu'il n'emploie
Pour finir un malheur qui vient troubler sa joie?
Et dans le tribunal s'il se fait votre appui,

Contarini bientôt agirait comme lui,
Puisqu'il a pour fléchir ce juge trop sévère
Tout l'ascendant qu'un fils peut avoir sur son père.

MONTCASSIN.

Contarini, son père! Ami, que dites-vous?

PISANI.

Que Capello de Blanche est devenu l'époux.

MONTCASSIN.

Et quand donc?

PISANI.

Cette nuit.

MONTCASSIN.

Votre erreur est extrême.

PISANI.

Je suis trop bien instruit.

MONTCASSIN.

Qui l'aurait vu?

PISANI.

Moi-même,
A l'instant; car enfin je puis vous faire part
D'un secret qu'après tout je ne dois qu'au hasard.
Devant les seuls témoins appelés par l'usage,
Un prêtre bénissait le nœud qui les engage,
Lorsque j'ai pénétré dans l'asile écarté....

MONTCASSIN.

Blanche!

PISANI.

On vient.

MONTCASSIN.

(Avec le plus profond désespoir.)
Blanche! Ah Dieu! mon arrêt est porté.

PISANI.

Auprès de cette salle au conseil réservée,
Allons du dernier juge attendre l'arrivée.

SCÈNE II.

CONTARINI, CAPELLO.

CAPELLO.

Pourquoi me révéler un secret si fatal?
Pourquoi m'apprenez-vous qu'il était mon rival?
Lorsque mon indulgence est son dernier refuge,
En amant irrité, pourquoi changer son juge?

CONTARINI.

Sur celui que déjà vous osiez soupçonner,
Vous ai-je rien appris qui vous doive étonner?

CAPELLO.

Dès-long-tems, il est vrai, le soupçon me dévore;
Mais je le combattais; mais je doutais encore...
Et qu'importe après tout son malheureux amour!...
S'il avait obtenu le plus léger retour,
Par les ordres d'un père, à le trahir contrainte,
Blanche eût-elle épargné la prière ou la plainte?
Mais ces délais, Seigneur, mais ce trouble mortel,
Qui l'a précipitée aux marches de l'autel....
Ne m'entendez-vous pas?.... De ce secret funeste,
Pourquoi craindriez-vous de m'apprendre le reste?
Dans l'accablant malheur que je viens d'entrevoir,
Qui n'ignore pas tout, aspire à tout savoir.
J'en sais trop ou trop peu.... Consommez votre ouvrage:

A son dernier excès laissez monter ma rage :
Dans ce cœur déchiré versez tout le poison,
Qui doit me délivrer d'un reste de raison :
Je le veux. Ce cruel que le crime nous livre,
Ce traître est-il aimé?

CONTARINI.

Quel transport vous enivre?
D'un époux irrité quand vous avez les droits,
Qui moi? j'augmenterais le trouble où je vous vois!

CAPELLO.

Ah! je vous épouvante. Ah! si vous pouviez lire
Dans ce cœur malheureux quel combat le déchire,
Je vous ferais pitié bien plus, hélas! qu'horreur :
Je suis homme, enfin j'aime et j'aime avec fureur;
Mais je n'ai pas perdu ma vertu tout entière.
Oui, refusez-la moi cette affreuse lumière,
Qu'implorait follement un amant éperdu.
Un mot, et l'accusé peut-être était perdu!
Ne le prononcez pas.

CONTARINI.

En cette circonstance,
La rigueur ne peut rien non plus que l'indulgence,
Et l'accusé déjà condamné par la loi,
Ne dépend en effet ni de vous ni de moi.

SCÈNE III.

LORÉDAN, CAPELLO, CONTARINI, PISANI, DONATO.

CONTARINI.

Laçons-nous.

(Les juges s'asseient.)

LORÉDAN.

Pisani, que l'accusé s'avance.

(Pisani fait signe à Donato, qui est resté à la porte, de faire entrer Montcassin.)

SCÈNE IV.

CONTARINI, LORÉDAN, CAPELLO, MONTCASSIN, PISANI, assis et écrivant l'interrogatoire.

LORÉDAN.

Votre nom?

MONTCASSIN.

Montcassin.

LORÉDAN.

Votre pays?

MONTCASSIN.

La France.

LORÉDAN.

Votre rang?

MONTCASSIN.

Aujourd'hui noble Vénitien.

LORÉDAN.

Une loi redoutable à tout patricien,
Avec les envoyés des puissances diverses,
Sous peine de la vie interdit tous commerces.
Vous la connaissiez?

MONTCASSIN.

Oui.

LORÉDAN.

Cependant cette nuit,
Au palais d'un ministre en secret introduit,
Vous l'avez transgressée?

MONTCASSIN.

Il est vrai.

CAPELLO.

Quelle excuse
Peut alléger ce crime?

MONTCASSIN.

Aucune.

CAPELLO.

Ou je m'abuse,
Ou vous n'agissiez pas sans un grand intérêt.

MONTCASSIN.

Le crime est évident.

LORÉDAN.

La cause?

MONTCASSIN.

Est mon secret.

CAPELLO.

Songez qu'un seul oubli dans cette circonstance
Peut en sévérité changer notre indulgence.

MONTCASSIN.

Je le sais.

CAPELLO, montrant le procès-verbal.

Aux aveux que cet écrit contient,
Que supprimez-vous donc, ou qu'ajoutez-vous?

MONTCASSIN.

Rien.

CAPELLO.

Songez qu'à ces aveux il vous faudra souscrire.

MONTCASSIN.

J'y suis prêt.

(Il signe.)

LORÉDAN.

Qu'un instant l'accusé se retire.
(Pisani le conduit derrière le voile du fond.)

SCÈNE V.

CAPELLO, LORÉDAN, CONTARINI.

LORÉDAN.

Vous avez entendu, nobles inquisiteurs.
C'est à vous de juger.

CONTARINI.

Croyez-moi, sénateurs,
Devant ce tribunal je n'ai pas vu sans peine
Le jeune audacieux que la loi seule y mène.
Je n'ai pas oublié que sur le même front,
Qu'aujourd'hui déshonore un immortel affront,
Du soldat, du vainqueur, la couronne héroïque
Hier se mariait à la palme civique.

Mais l'état qui fut juste envers son défenseur,
Pourrait-il ne pas l'être envers le transgresseur?
Les lois sont devant nous : le peuple nous contemple :
Deux fois dans le même homme offrons un grand exemple ;
Et qu'aux ambitieux ce jour laisse à penser,
Que nous savons punir comme récompenser.
Je prononce la mort.

CAPELLO.

La mort! je dois le dire,
A votre avis, Seigneur, je suis loin de souscrire.
Craignons, par cet arrêt au moins précipité,
D'égaler l'accusé dans sa témérité.
Sans doute, en le perdant, nous servons la patrie ;
Mais si nous le sauvons, l'aurons-nous moins servie?
Quels que soient ses aveux, avant que ma raison,
Dans sa témérité trouve une trahison,
J'aurai sur ses projets obtenu quelques preuves.
Le sort qui nous soumet à d'étranges épreuves,
Un jour trop tard souvent se plaît à nous offrir
Cette conviction que je veux acquérir.
Je l'attendrai, Seigneur, avant que de résoudre,
Si je dois condamner, ou si je puis absoudre.

LORÉDAN.

Et n'avez-vous donc pas entendu l'accusé?
Quand sur ses projets même il se fût excusé,
Je suis loin de penser qu'il fût moins condamnable :
Qui transgresse la loi ne peut qu'être coupable.
Quoi qu'il eût allégué pour affaiblir son tort,
Alors comme à présent j'aurais voté la mort.
Votez à votre tour, c'est moi qui vous en somme.

CAPELLO.

Juge, il est toujours tems de condamner un homme.

Mais non pas tems toujours de sauver l'innocent.

CONTARINI.

Sur ce devoir, Seigneur, j'insiste en gémissant.
Il faut voter.

CAPELLO.

Exempt de remords et d'alarmes,
Nul arrêt jusqu'ici ne m'a coûté de larmes.
Je n'en veux pas verser.

LORÉDAN.

N'en verserez-vous pas,
Quand vous verrez les fruits de ces trop longs débats,
De l'obstination par vous seul opposée,
Aux rigueurs d'une loi désormais méprisée?
Au nom du bien public, de votre probité,
Prévoyez quels malheurs suivraient l'impunité.
Le rebelle, enhardi, rappelé dans nos villes;
Le sénat avili par des lois inutiles;
Les complots ranimés, et l'or des étrangers
Achetant nos secrets et payant nos dangers:
Voilà ce que promet votre indulgence extrême
Pour un audacieux qui s'accuse lui-même;
Voilà tous les malheurs dont vous me répondez.

CAPELLO.

Magistrat, c'est à tort qu'ainsi vous confondez
Avec un vrai refus un délai nécessaire...

CONTARINI.

Souffrez-vous, Capello, que ma voix vous éclaire?

CAPELLO.

Parlez.

CONTARINI, à part, à demi-voix.

De votre cœur connaissez-vous l'état?

Après la preuve, après l'aveu de l'attentat,
Vous n'hésiteriez pas à frapper un perfide,
Si, juge d'un rival, votre vertu timide,
Ne craignait, en signant un arrêt mérité,
D'obéir à l'amour bien plus qu'à l'équité.
Criminel par vertu dans votre rang auguste,
Ainsi pour être grand vous cessez d'être juste.
Songez-y.

CAPELLO.

Malgré-moi mon cœur se sent troubler.

CONTARINI, d'un ton terrible.

Songez-y, Capello.

CAPELLO.

Vous me faites trembler.

SCÈNE VI.

CONTARINI, CAPELLO, LORÉDAN, PISANI.

CAPELLO.

L'accusé, Pisani, rompra-t-il le silence?

PISANI.

Constant dans ses aveux il attend sa sentence.

CAPELLO, avec douleur et surprise.

Il ne se défend pas?

PISANI.

La loi règle son sort,
Dit-il.

CAPELLO, avec douleur et résignation.

C'est donc la loi qui prononce sa mort.

(Il hésite et signe en tremblant la sentence.)

CONTARINI, examine Capello, et sitôt que ce dernier a signé, il dit bas à Pisani.

La loi l'ordonne, allez, que l'arrêt s'accomplisse.

(Pisani sort, et passe derrière le rideau, après avoir reçu la sentence des mains de Lorédan.)

SCÈNE VII

CAPELLO, LORÉDAN, CONTARINI.

CAPELLO.

L'intérêt général veut ce grand sacrifice,
Je ne fais qu'accomplir la volonté des lois.
J'en suis épouvanté pour la première fois.
(A Lorédan et Contarini.)
Tempérons leur rigueur en cette circonstance.
Différons jusqu'au jour l'effet de la sentence.
Le délai sera court. L'aurore n'est pas loin,
Attendons jusqu'au jour, et peut-être....

SCÈNE VIII.

LORÉDAN, CAPELLO, CONTARINI, DONATO.

DONATO.

Un témoin,
Seigneur, sur l'accusé, son crime, et ses complices,
Apporte un nouveau jour et d'importans indices.

CAPELLO.

Qu'il paraisse.

(Donato fait entrer Blanche, et sort.)

SCÈNE IX.

LORÉDAN, CAPELLO, CONTARINI, BLANCHE, voilée.

LORÉDAN.

Une femme!

BLANCHE, se dévoilant.

Oui, je viens à vos yeux....

CAPELLO.

Blanche!

CONTARINI.

Ma fille! ô ciel!

BLANCHE.

Vous, ses juges! grands Dieux!

CONTARINI.

Juges, dans mon palais souffrez qu'on la ramène.

CAPELLO.

Sans doute un grand effort en ce séjour l'entraîne.
Juges, ne troublez pas son intrépidité.

LORÉDAN.

Madame, expliquez-vous avec tranquillité.
Sur l'accusé, son crime et ses secrets complices
Vous nous avez promis de donner des indices.
Parlez.

BLANCHE.

Sur l'accusé, soyez donc satisfaits.
Son crime c'est l'amour, l'hymen fut son projet,
Sa complice c'est moi.

CAPELLO, accablé.

Vous!

CONTARINI.

C'en est trop, perfide!
Quel que soit l'intérêt qui dans ces lieux vous guide,
Dans vos lâches projets tremblez de persister.
Sortez du tribunal.

BLANCHE.

J'ai le droit d'y rester.
Magistrat abusé, souffrez qu'on vous éclaire;
Je suis devant mon juge et non devant mon père.

CAPELLO.

Poursuivez, poursuivez.

BLANCHE.

L'accusé, cette nuit,
Fut dans notre palais par moi-même introduit.
Là, pour calmer sa flamme inquiète et jalouse,
Je m'engageais à lui par les sermens d'épouse,
Devant ce même Dieu, devant ce même autel,
Qui depuis.... quand j'apprends, dans un trouble mortel,
Qu'aux lieux d'où mon honneur veut qu'un imprudent sorte,
Mon père accourt suivi d'une nombreuse escorte.
Le palais de Bedmar, ce repaire odieux,
Pouvait seul dérober sa fuite à tous les yeux;
Plus puissant que la loi, dans ce moment funeste,
L'amour l'y précipite, et vous savez le reste.

CONTARINI.

Sans respect pour les nœuds qui doivent te lier,
Devant ce tribunal est-ce assez publier
L'opprobre de ton père et ta propre infamie?
(Aux Inquisiteurs.)
Mais vous, dont la prudence est surtout ennemie
Du détour inutile où l'on veut l'égarer,
D'avec la vérité vous savez séparer
Le mensonge inventé pour sauver un perfide.
Songez, surtout, songez que la loi qui vous guide
Dans le rebelle ici frappant un suborneur,
D'un père et du sénat vient de venger l'honneur.

LORÉDAN,

Tel est mon sentiment : il est irrévocable.

CONTARINI.

Comme le mien.

CAPELLO.

Et moi, dussé-je être coupable,
Dût cet ordre, à forfait, par vous m'être imputé,
Je défends que l'arrêt ne soit exécuté.

BLANCHE.

Il serait condamné!

CAPELLO.

Son péril est extrême;
Mais on peut l'y soustraire.

LORÉDAN.

Eh quoi!

CAPELLO.

Je cours moi-même,
A cet infortuné prêtant un sûr appui,
Me placer, s'il le faut entre la mort et lui.

BLANCHE.

Je vous suis.

CONTARINI.

Arrêtez.

CAPELLO.

En vain tu les sépares.

Ils se réuniront.

(Il tire le voile du fond. On aperçoit Montcassin étranglé.)

Dieux! qu'ai-je vu! barbares!

BLANCHE, se jetant sur le corps de son amant.

Montcassin! Montcassin!

CONTARINI.

Ma fille!

CAPELLO.

Malheureux,

Tu n'en as plus!... Approche, et vois-les tous les deux
Semblables à la tombe insensible, immobile,
Qui contre tes fureurs va leur servir d'asile.

CONTARINI, veut en vain relever Blanche.

Ma fille!

CAPELLO.

En paix, du moins, laisse-la sommeiller.
Pourquoi donc, insensé, voudrais tu l'éveiller?
Sais-tu quelque lien qui l'attache à la terre?
Elle n'a plus d'amant, et n'eut jamais de père.
Père et juge assassin! Dans ta férocité,
Ainsi tu te jouais de ma crédulité!
Plus cruel que la loi dont tu me rends complice,
Ainsi pour l'assurer, tu pressais le supplice.
Je te connais enfin.... le voile est déchiré :
Mais, si j'eus part au crime, au moins je l'expîrai.

C'est peu que d'abdiquer mon sanglant ministère,
Je cours de tant d'horreurs dénoncer le mystère,
Et si l'âge présent m'entendait sans punir,
Ma voix retentira du moins dans l'avenir.
Puisse un jour cette voix, éternisant vos crimes,
Susciter un vengeur à tant d'autres victimes,
A tant d'infortunés dans la fange enterrés,
Ou sous nos toits brûlans du soleil dévorés!
Puissent les longs forfaits du pouvoir arbitraire
Bientôt s'anéantir avec leur sanctuaire,
Avec ce tribunal entouré d'échafauds,
Où j'ai siégé moi-même au milieu des bourreaux!

FIN DE BLANCHE ET MONTCASSIN.

OMASIS,

OU

JOSEPH EN ÉGYPTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. BAOUR-LORMIAN,

MEMBRE DE L'INSTITUT;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 14 septembre 1806.

NOTICE

SUR M. BAOUR-LORMIAN.

Louis-Pierre-Marie-François Baour-Lormian est né à Toulouse en 1672. Encore adolescent, il cultiva la poésie avec ardeur, et il était très-jeune lorsqu'il publia sa première traduction de *la Jérusalem*, sur l'invitation que Delille lui en avait faite. Cependant le genre satyrique fut celui pour lequel, dès l'âge le plus tendre, il avait montré le plus de goût. Son recueil des *Satires Toulousaines* en fait foi, ainsi que celle des *Trois Mots* adressés à Despaze, qui, de son côté, se croyait un Boileau. Tout le monde connaît la guerre d'épigrammes qui eut lieu long-tems après entre lui et Lebrun, dans laquelle celui-ci reçut plus d'une blessure.

Son imitation en vers des poésies d'Ossian lui fit une grande réputation, et le fit ranger au nombre des premiers poëtes de l'époque.

Buonaparte, qui l'avait remarqué, le mit dans l'obligation de le célébrer; ce qu'il fit dans des vers pleins d'harmonie. Heureusement qu'il n'était pas en première ligne dans cette pénible tâche, qui d'ailleurs ne lui valut pas l'entrée à l'Institut, qu'il n'obtint qu'en 1815, à la mort de l'érotique et badin Boufflers.

Des succès bien plus flatteurs pour lui, sont ceux qu'il obtint lors des représentations d'*Omasis*, la tragédie la plus remarquable peut-être depuis Voltaire par la beauté et l'harmonie du style. Il est à regretter qu'on ne trouve pas dans cet ouvrage une force dramatique correspondante. *Mahomet II* a plus de nerf, mais le style en est moins beau. Du reste, cette pièce vaut mieux que celle de Lanoue. Si elle n'a pas été jouée souvent, c'est par des raisons étrangères à son mérite littéraire.

Les *Veillées Poétiques* de M. Baour ont eu beaucoup d'éditions, ainsi que son poëme de l'*Atlantide*, suivi de *Rustan*. En 1814, il fit avec M. Étienne un opéra de circonstance en un acte, intitulé *l'Oriflamme*, que le gouvernement fit jouer pour ranimer l'enthousiasme éteint des Français contre l'étranger; mais l'homme de malheur, Buonaparte, était là, qui eût rendu inutiles tous les efforts

des poëtes anciens et modernes dans l'entreprise de ressusciter l'esprit patriotique, qu'il avait étouffé depuis long-tems avec un grand soin. M. Baour a adressé au Roi une épître à la fin de 1816, et lui a dédié sa dernière traduction de *la Jérusalem*, qu'il s'est exclusivement occupé à refaire depuis quelques années. Il l'a encore considérablement améliorée depuis peu.

On a de lui aussi un poëme sur le *Rétablissement du Culte*, qui parut à l'époque du concordat de 1817. Il a publié autrefois trente-huit songes en prose.

Il a fait paraître une traduction en vers de l'*Aminte* du Tasse, son poëte favori, et ses poésies diverses ont été imprimées en 1803. Comme il est loin d'être arrivé à la vieillesse, il est probable qu'il n'a pas encore abandonné le culte des muses.

Nous avons peu de poëtes qui, comme lui, joignent la fécondité au mérite des compositions. Chénier l'a attaqué dans ses satires; mais aussi injuste que Boileau le fut envers Quinault, il a encore moins nui à sa réputation que le législateur du Parnasse ne nuisit à celle de l'auteur d'Armide. On pourrait dire même que M. Baour et Quinault ont une grande ressemblance de talent. Tous

deux ont puisé dans les poëmes du Tasse ce qu'ils ont fait de meilleur.

M. Baour s'est aussi distingué dans la carrière lyrique : il a donné l'opéra de la *Jérusalem délivrée*, l'un des plus estimés du genre. On le trouvera dans le tome V des Grands-Opéras de la présente collection.

PERSONNAGES.

JOSEPH (sous le nom d'Omasis), premier ministre de Pharaon.
RHAMNÈS, prince du sang royal, et ministre disgracié.
ALMAÏS, sœur de Rhamnès, promise à Joseph.
AZAEL, confident de Joseph.
PHANOR, parent de Rhamnès.
ZAMÉ, confidente d'Almaïs.
JACOB, vieillard arabe.
SIMÉON, BENJAMIN, ISSACHAR, NEPHTALI, } enfans de Jacob.
AUTRES ENFANS DE JACOB; personnages muets.
PEUPLE.
GARDES.

La scène est à Memphis, dans le palais de Pharaon.

OMASIS,

OU

JOSEPH EN ÉGYPTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

OMASIS, AZAEL.

AZAEL.

Tandis qu'en ce palais où tout repose encore
Luit à peine un rayon de la naissante aurore,
Quel chagrin inquiet, que je ne connais pas,
Seigneur, loin d'Azaël précipite vos pas?
Cet empire que Dieu frappe de sa colère
Ne retrouve qu'en vous son appui tutélaire;
Pharaon vous remet le pouvoir souverain;
Tout fléchit sous vos lois; et lorsqu'un ciel d'airain,
Sur nous de ses fléaux déchaînant les ravages,
A la stérilité condamne ces rivages,

Vos soins, sur l'Orient par la faim tourmenté,
Versent les dons heureux de la fertilité.
Cent peuples, tour-à-tour, pressés par l'indigence,
Viennent de nos moissons partager l'abondance;
A tous les malheureux ces parvis sont ouverts,
Et l'Égypte est le champ qui nourrit l'univers.
Almaïs, jeune et belle, à votre amour promise,
Par les nœuds les plus saints doit vous être soumise;
Et des pleurs malgré vous s'échappent de vos yeux!
Qui peut troubler encor des jours si glorieux?
Rhamnés, le seul Rhamnès, dans sa coupable envie,
S'efforce d'obscurcir l'éclat de votre vie.
Seigneur, oserait-il conspirer en secret?

OMASIS.

Mes yeux sur ses complots ne s'ouvrent qu'à regret.
Jaloux de la faveur dont m'honore son maître,
Il me combat dans l'ombre et me poursuit en traître.
Cependant si, toujours insensible à ma voix,
Il osait lâchement s'armer contre mes droits,
Je saurais bien punir cette arrogance extrême,
Et défendre un pouvoir que je tiens de Dieu même.
Mais un soin plus pressant fait palpiter mon cœur;
Le trouble où tu me vois est celui du bonheur;
Le ciel vient d'exaucer ma constante prière:
Aujourd'hui même, ici, j'embrasserai mon père.
Ce vieillard, qu'en ces murs appelle mon amour,
Jacob, est le mortel qui me donna le jour.
Son nom à ton oreille est arrivé sans doute?

AZAEL.

Vous, son fils? et comment dans l'esclavage....

OMASIS.

Écoute.

Sur ces bords étrangers, esclave comme toi,
Au milieu des secrets confiés à ta foi,
Je te cachai toujours mon nom et ma patrie.
Apprends, apprends enfin qu'une noire furie,
De mes frères jaloux égarant la raison,
Avait banni la paix du sein de ma maison;
Que pour les adoucir ma tendresse fut vaine;
Qu'un jour, s'abandonnant à leur aveugle haine,
Ils chargèrent de fers mes mains jeunes encor,
Et, sourds à mes sanglots, vendirent à prix d'or
Un frère infortuné qui n'avait d'autres armes
Que son amour pour eux, et son âge, et ses larmes.
Par un maître barbare en Égypte traîné,
A de honteux travaux je me vis condamné.
Jusque dans mes malheurs un reste de courage
Me fit sans désespoir supporter l'esclavage.
Alors un songe affreux, et du ciel descendu,
Sur le trône agitait Pharaon éperdu.
En vain, épouvanté d'un présage funeste,
Il voulait expliquer la volonté céleste;
De ce songe fatal le sens mystérieux
Échappait aux devins rassemblés en ces lieux.
Le Seigneur, confondant leur raison insensée,
De ses profonds décrets détournait leur pensée.
Tu te souviens, ami, qu'aux rivages du Nil,
Dans ces jours malheureux et d'opprobre et d'exil,
D'un de nos compagnons je pénétrai le songe.
Heureux si mon arrêt n'eût été qu'un mensonge!
Mais ma bouche servit d'interprète au Très-Haut,
Et le sang de Nabal coula sur l'échafaud.
De ma prédiction, hélas! trop confirmée,
Jusque dans ce palais la rumeur fut semée.

Pharaon en conçut un terme à son ennui.
Son ordre souverain m'appela devant lui.
Le ciel encore aidant ma faible intelligence,
J'osai prédire au Roi qu'à sept ans d'abondance
Succèderaient bientôt sur le monde attristé
Sept ans de sècheresse et de stérilité.
Il en crut mes conseils ; et, chargé par lui-même
Du soin de prévenir la colère suprême,
Des superbes moissons qui flottaient sur ces bords
Mon zèle prévoyant amassa les trésors ;
Et, depuis que le ciel, fidèle à ses promesses,
Au loin a déployé ses fureurs vengeresses,
Sur les peuples voisins étendant mes secours,
De leurs calamités j'ai suspendu le cours ;
Tous viennent à Memphis prier ma bienfesance.
Un jour, des étrangers, admis en ma présence,
Pâles, et succombant sous le poids des douleurs,
Me présentent un or qu'ils arrosent de pleurs :
Malgré quinze ans d'absence et leurs longues misères,
En eux, cher Azaël, je reconnus mes frères.

AZAEL.

Ciel !

OMASIS.

Mon exil, mes maux, et leur inimitié,
Tout à leur seul aspect soudain fut oublié.
Sans égard pour un rang dont la pompe orgueilleuse
Force même au respect cette cour dédaigneuse,
J'allais contre mon sein tour-à-tour les presser....
De mon empressement Dieu parut s'offenser ;
Il m'ordonna de feindre ; et, calme en apparence,
J'osai leur demander le lieu de leur naissance,
S'ils habitaient ensemble au toit de leurs aïeux,

Si leur père voyait la lumière des cieux?
J'appris que ce vieillard dans ses foyers rustiques,
Modèle de la gloire et des vertus antiques,
Traînait ses derniers jours aux noirs chagrins livrés.
C'en était trop, ami, pour mes sens déchirés.
Je voulus le revoir; et, sous un front austère,
Déguisant de mon cœur le trouble involontaire,
J'ordonnai que Jacob, entouré de ses fils,
Montrât ses cheveux blancs aux peuples de Memphis.
De leur foi cependant je réclamai deux gages.
Siméon, Benjamin, retenus en ôtages,
Benjamin, de mon père et l'orgueil et l'amour,
Depuis plus de six mois vivent dans cette cour.

AZAEL.

Eh quoi! ce Siméon qui, dans la solitude
Égarant sa rêveuse et sombre inquiétude,
Semble fuir nos regards et repousse nos vœux;
Ce jeune Benjamin....

OMASIS.

Sont mes frères tous deux.
Cette pourpre, cet or, l'éclat qui m'environne,
Et ce nom d'Omasis que l'Égypte me donne,
Et mes traits qu'ont flétris ces climats embrâsés,
Tout dérobe Joseph à leurs yeux abusés.
Ce palais que j'habite est aussi leur demeure;
Invisible pour eux, je les vois à toute heure;
Et les grands de la cour, à mes ordres soumis,
Les traitent en égaux, leur parlent en amis.
Ne t'en étonne pas : ils ont droit de prétendre
Aux égards empressés qu'Omasis leur fait rendre.
Ces enfans de Jacob, étrangers à nos lois,
Sous de simples habits cachent le sang des rois.

Abraham, qui jadis par son obéissance
Mérita qu'avec lui le ciel fit alliance,
Abraham, mon aïeul, leur légua pour trésors
Dothaïm, Chanaan, et leurs fertiles bords.
Ils règnent loin du Nil; et tu croiras sans peine
Que, malgré les honneurs dont j'entoure leur chaîne,
Ils regrettent toujours les champs aimés des cieux,
Où dans l'indépendance ont vécu leurs aïeux.
Hélas! jusqu'à ce jour imploré par mes larmes,
De leur doux entretien j'ai refusé les charmes.
J'aurais pu me trahir: Jacob arrive enfin;
Il arrive, et je veux l'apprendre à Benjamin.
D'ailleurs à lui parler un autre espoir m'invite.
Tu vois que Siméon et me craint et m'évite.
Peut-être à Benjamin de son trouble inquiet
Il aura, malgré lui, révélé le secret.
Mais s'il avait pu feindre aux regards de son frère,
Je veux approfondir moi-même ce mystère,
Parler à Siméon; dans son cœur agité
D'un regard pénétrant chercher la vérité,
Et m'assurer enfin si ce cœur est victime
Ou d'un vrai repentir, ou d'un penchant au crime.
Grand Dieu! s'il se pouvait qu'un généreux remord
De son frère trahi lui fit plaindre le sort!
S'il regrettait Joseph, s'il abjurait la haine,
Oh! qu'il me serait doux de terminer sa peine,
E, calmant les ennuis dont il est oppressé,
D'oublier un forfait par ses pleurs effacé!

AZAEL.

Ah! que vous méritez un bonheur sans nuage!
Et de combien de maux ce jour vous dédommage!
L'encens fume partout, et les yeux paternels

Vous verront consacrer, par des nœuds solennels,
Cette sainte alliance et cette pure flamme....

OMASIS.

Cher Azaël, lis mieux dans le fond de mon ame.
Oui! la belle Almaïs a trop su me charmer,
Et, si j'en crois mon cœur, il est doux de l'aimer;
Mais dans ce jour heureux la nature est plus forte.
Sur tout autre désir sa puissance l'emporte :
Elle seule remplit ces fortunés momens,
Je ne vois que mon père et ses embrassemens.

AZAEL.

Seigneur, voici Rhamnès.

SCÈNE II.

RHAMNÈS, PHANOR, OMASIS, AZAEL.

OMASIS.

Prince, l'heure est prochaine
Où d'un auguste hymen va se former la chaîne.
Mais, lorsque votre sœur me choisit pour époux,
Que les liens du sang vont m'unir avec vous,
Votre injuste fureur se réveille, et j'ignore
Quel dessein contre moi vous méditez encore.

RHAMNÈS.

Me soupçonneriez-vous de quelque trahison?

OMASIS.

Prince, je le pourrais peut-être avec raison;
Et cependant mon cœur que votre haine accable
Aurait trop à gémir de vous trouver coupable.

RHAMNÈS.

Par vos doutes, Seigneur, injustement blessé,

Je devrais seul me plaindre et me croire offensé.

OMASIS.

Je puis tout oublier, et vous chérir en frère.
Mais ne me forcez pas à me montrer sévère.

(Il sort.)

SCÈNE III.

RHAMNÈS, PHANOR.

RHAMNÈS.

Il n'est donc plus d'espoir, et la faveur des Dieux
Seconde les projets de cet audacieux!
Il me brave! ma honte est enfin résolue.
Pharaon fait parler sa puissance absolue.
En vain à ses genoux humiliant mon front,
J'ai voulu me soustraire à ce mortel affront :
Rien n'a pu le fléchir; sa parole est donnée,
Demain doit s'accomplir ce fatal hyménée.

PHANOR.

A quel titre, Seigneur, usurpe-t-on vos droits?
Depuis quand la nature obéit-elle aux rois?
Qu'à vos vœux Pharaon soit propice ou contraire,
De la belle Almaïs n'êtes-vous pas le frère?

RHAMNÈS.

Phanor, ils ne sont plus, les jours de ma grandeur,
Ces jours où Pharaon, content de sa splendeur
Et de l'éclat pompeux qui suit le diadême,
Confiait à mes mains l'autorité suprême.
Un vain songe, effrayant ses crédules esprits,
De mes soins sans retour me fit perdre le prix.
Un esclave parut; et sa feinte sagesse

Du monarque tremblant subjugua la faiblesse ;
Et moi, déchu d'un rang que j'avais mérité,
Sans honneurs, et témoin de sa prospérité,
Je cache dans mon sein le fiel qui me dévore.
Mais c'est trop m'avilir... il en est tems encore :
Ma vengeance s'apprête ; et peut-être demain
Les peuples de Memphis n'auront qu'un souverain.

PHANOR.

Au moins des conjurés la foi vous est promise ?

RHAMNÈS.

La moitié de la cour en secret m'est soumise ;
Et pourtant je ne sais quel obstacle jaloux
Déroba si long-tems Omasis à mes coups.
Le traître charme encor l'aveugle multitude.
Les peuples qu'il nourrit, nés pour la servitude,
Soit crainte, soit amour, proclament ses bienfaits,
Et sous un joug superbe ils rampent satisfaits.
Les princes et les grands partagent ma colère ;
Mais leur foule balance, ou tremble, ou délibère.
Je n'ai pu de leur bouche obtenir qu'un serment,
Et ma haine a besoin d'un nouvel instrument.
Tu connais Siméon et son humeur farouche :
C'est lui que j'associe au dessein qui me touche.

PHANOR.

Quoi ! de ce vil esclave empruntant les secours,
Vous daignez le charger du bonheur de vos jours ?

RHAMNÈS.

Cher Phanor, cet esclave à tes yeux méprisable,
Peut lui seul me prêter un appui favorable ;
Car je n'ignore pas à quels périls certains
Une telle entreprise expose mes destins.

Je peux manquer le but où ma vengeance aspire.
Alors, contraint à fuir, dans tout ce vaste empire
Il n'est plus désormais un asile écarté
Qui me cache au pouvoir d'Omasis irrité.
Siméon est un chef de ces peuples sauvages
Qui couvrent du Jourdain les stériles rivages,
Et qui, tout-à-la-fois et pasteurs et guerriers,
Conduisent des troupeaux, et domtent des coursiers.
L'appui de Siméon m'encourage, et m'assure
Au fond de Chanaan une retraite sûre;
Et si de mes complots le fil est découvert,
Je pars, et mes trésors me suivent au désert.

PHANOR.

Mais croyez-vous, Seigneur, qu'à vos désirs fidèle,
Siméon embrassant votre auguste querelle...

RHAMNÈS.

Au sein de ce palais trop long-tems arrêté,
Il déteste l'auteur de sa captivité.
Déjà plus d'une fois j'ai su dans le silence
De ses ressentimens nourrir la violence.
Qu'un nouvel entretien décide son courroux.
Je n'ai qu'à dire un mot, il tombe à mes genoux,
J'ai surpris le secret de toute sa pensée :
Il combat vainement une flamme insensée;
Il brûle pour ma sœur.

PHANOR.

Pour Almaïs!

RHAMNÈS.

Je veux
Par un adroit détour favoriser ses vœux.
Et d'ailleurs Siméon croit pouvoir sans audace

Élever son orgueil à l'orgueil de ma race.
Il rougit de sa chaîne, et sa bouillante ardeur
De je ne sais quel sang a rêvé la splendeur;
Il se prétend issu des premiers rois du monde.
Je caresse l'erreur où son espoir se fonde :
Je brigue son secours; et, pour mieux l'obtenir,
J'éblouis ses regards d'un brillant avenir.
Mais ne crois pas, Phanor, que ma lâche indulgence
Lui tienne des sermens dictés par la vengeance.
Qu'il frappe; que son bras protége mes efforts :
Son salaire s'apprête et l'attend chez les morts.
Par mon ordre en ces lieux il va bientôt paraître.
Puisse-t-il à ma voix s'armer contre le traître,
Et montrant à mes yeux un triomphe si doux;
Du sceptre de Memphis!.... Mais il vient : laisse-nous.

SCÈNE IV.

SIMÉON, RHAMNÈS.

SIMÉON.

A vos ordres, Seigneur, empressé de me rendre,
J'accours : de Siméon que pouvez-vous attendre?
Captif en ce palais, vos bontés quelquefois
Du fardeau qui m'accable ont soulagé le poids.
Puis-je enfin m'acquitter de ma reconnaissance?

RHAMNÈS.

Si le ciel en mes mains eût laissé la puissance,
Peut-être mes bienfaits au fond de votre cœur
Auraient su ramener la paix et le bonheur.
Mais l'éclat de mon nom n'est pour moi qu'un vain titre.

Un autre de l'empire est le maître et l'arbitre.
Il peut tout : le destin seconde ses projets;
Et Pharaon s'abaisse au rang de ses sujets.
Cependant cette cour qu'un tel maître humilie
A ma haine en secret s'attache et se rallie.
On déplore du roi l'aveuglement fatal,
Et pour venger le trône on n'attend qu'un signal.

SIMÉON.

Retenu dans Memphis par un ordre funeste,
J'ai le droit de gémir : c'est le seul qui me reste.

RHAMNÈS.

Sous un joug oppresseur quiconque est abattu
S'arme du noble orgueil qui sied à la vertu.
Que l'Égypte pour vous devienne une patrie,
Je veux rendre le calme à votre ame flétrie.

SIMÉON.

Qu'espérez-vous de moi?

RHAMNÈS.

Tout, si vous secondez
Les desseins que sur vous ma vengeance a fondés.

SIMÉON, d'une voix sombre.

Sur moi! sur un esclave!

RHAMNÈS.

Êtes-vous fait pour l'être?
Votre haine à mes yeux sans détour doit paraître.
N'est-ce point Omasis qui cause vos chagrins?
N'avez-vous pas souffert ses superbes dédains?
Depuis près de six mois que ses ordres sévères
Vous exilent des champs habités par vos frères,
Du sommet d'un pouvoir qu'il usurpa sur nous

A-t-il daigné jamais descendre jusqu'à vous ;
Et, tendant à vos maux une main protectrice,
De votre sort au moins corriger l'injustice ?
Moi seul, plaignant ici vos chagrins douloureux,
Je voudrais vous promettre un destin plus heureux,
Vous voir auprès du trône à la seconde place.
Mais il faut qu'Omasis, puni de son audace,
Qu'Omasis qui vous hait....

SIMÉON.

Je sais que son orgueil
Répand sur mes destins l'amertume et le deuil.
Faut-il vous l'avouer ? à sa première vue
Je me sentis glacé d'une crainte imprévue,
Malgré moi je pâlis. Ses regards, ses accens
D'un trouble inexprimable agitèrent mes sens.
Son aspect à-la-fois m'afflige et m'importune.
Le faste de sa cour blesse mon infortune.
Je ne peux librement y plaindre mes revers.
Je sens que j'ai besoin du calme des déserts.
Pour moi depuis longtems les déserts ont des charmes.
Ils sont accoutumés à recueillir mes larmes ;
Et même en cet instant où vos nouveaux bienfaits....
Ah ! quand pourrai-je fuir cet odieux palais !

RHAMNÈS.

Perdez un vain espoir. Le tyran qui nous brave
Sait enchaîner, mais non affranchir un esclave.
Je vous dirai bien plus : le perfide à vos maux
Brûle d'associer des esclaves nouveaux.
Sans doute il a proscrit votre famille entière.
En ces climats lointains appelant votre père....

SIMÉON.

De quelle horrible image effrayez-vous mes yeux ?

Quoi! Jacob, un vieillard digne de ses aïeux,
Qui jusqu'à ce moment n'eut que le ciel pour maître;
Éloigné sans retour des bords qui l'ont vu naître,
Viendrait humilier, au déclin de ses ans,
La gloire de son nom et de ses cheveux blancs!
S'il était vrai!...

RHAMNÈS.

Non, non, j'en conçois le présage;
Vous saurez échapper à ce dernier outrage,
Punir un vil tyran qui vous tient enchaîné,
Et lui rendre un affront à Jacob destiné.
Memphis au désespoir nous demande vengeance;
Tous deux, pour la servir, marchons d'intelligence.
Que mes vastes projets par vous soient accomplis.
Alors formez des vœux.... Ils seront tous remplis.

SIMÉON, à part.

Tous!

RHAMNÈS.

L'Égypte connaît et plaint votre disgrâce,
Elle sait quels aïeux ont fondé votre race;
Et qu'aux plaines d'Hébron, où fleurissent leurs lois,
Le pâtre indépendant marche l'égal des rois.
Mais l'espoir qui m'anime a passé dans votre ame.
Une ardeur généreuse à ma voix vous enflamme.
De mes vaillans amis les vœux sont exaucés:
Votre appui seul manquait à nos cœurs offensés,
Et je cours, dans l'excès du zèle qui m'inspire;
Déterminer l'instant qui doit sauver l'empire.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SIMÉON.

Que me propose-t-il? ai-je bien entendu?
Le bonheur par ses soins me serait-il rendu?
Et des jours plus sereins... Insensé! je m'égare.
Qui, moi, m'associer au projet d'un barbare!
Dejà si criminel, encor le devenir!
Joseph était mon frère... ô fatal souvenir!
N'est-ce pas moi, grand Dieu! qui, sourd à sa tendresse,
Aux enfans d'Ismaël ai vendu sa jeunesse!
Perdu pour sa famille, errant sous d'autres cieux,
Si le trépas encor n'a point fermé ses yeux,
Sous le poids de ses fers, innocente victime,
Il appelle en pleurant la foudre sur mon crime.
Le ciel en fut témoin, et son courroux vengeur
Au remords dévorant abandonna mon cœur.
Depuis ce jour affreux, accablé de misère,
Contraint à redouter les caresses d'un père,
D'un vieillard dont ma haine a détruit le repos,
Confiant au désert mon trouble et mes sanglots,
J'ai supplié la mort... la mort inexorable
N'a point voulu se rendre aux désirs du coupable.
L'Égypte et l'Arabie ont connu mes douleurs;
Et dans tous les climats je traîne mes malheurs.
Hélas! c'était trop peu des tourmens que j'endure.
Il fallait que l'amour irritât ma blessure!...
(Avec réflexion.)
Si par moi de Rhamnès les vœux étaient remplis,
Je verrais, m'a-t-il dit, tous les miens accomplis!...

Alors, jusqu'à sa sœur portant mon espérance,
Almaïs.... Ah! plutôt évitons sa présence,
Et, ramenant la paix dans ce cœur abattu,
Conservons, s'il se peut, un reste de vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALMAIS, ZAMÉ.

ZAMÉ.

Enfin le jour s'avance où de votre hyménée
Doit briller dans ces murs la pompe fortunée ;
Où de vingt nations les chants religieux
Au bonheur d'Almaïs inviteront les Dieux.
Il est tems de chasser votre mélancolie :
Considérez l'amant à qui le sort vous lie.

ALMAIS.

Tu sais de quel espoir mon cœur est animé,
Et combien Omasis mérite d'être aimé !
Mais depuis quelques jours cherchant la solitude,
J'ignore quel devoir ou quelle inquiétude
L'éloignent du palais ; et, s'il revient à moi,
Lors même que ses yeux m'assurent de sa foi,
Un trouble involontaire élevé dans son ame
En ma présence encor le distrait de sa flamme.
L'aspect de Siméon, ce farouche étranger,
Tout ensemble l'émeut et paraît l'affliger.
Il parle d'un vieillard, d'un destin moins contraire,
Et semble me cacher quelqu'important mystère.

Ce n'est pas qu'un soupçon inquiet et jaloux
Insulte le mortel qui sera mon époux.
Almaïs à ce point ne peut s'être abaissée ;
Mais un triste présage occupe ma pensée,
Et l'heureux avenir, qui fait tout mon orgueil,
Se couvre à mes regards d'un long voile de deuil.
Un noir pressentiment malgré moi me dévore.

ZAMÉ.

Loin de vous ces terreurs ! Eh ! que peut craindre encore,
Quand Pharaon lui-même a prévenu son choix,
L'amante d'Omasis, et la fille des rois !

ALMAIS.

Plaise aux Dieux que le sang dont j'ai reçu la vie
Ne soit pas un sujet de discorde et d'envie !
L'éclat de ma naissance intimide mon cœur.
Plus obscure, j'aurais plus de droits au bonheur.
Que ne m'est-il permis de dépouiller moi-même
La pompe de ce rang voisin du diadême !

ZAMÉ.

Eh quoi ! d'un sort si beau méprisant les bienfaits !...

ALMAIS.

Je ne vois qu'Omasis.

ZAMÉ.

Vos vœux sont satisfaits.
Du roi qui vous chérit la bonté tutélaire....

ALMAIS.

Mon hymen de Rhamnès enflamme la colère.
En vain, pour admirer le sauveur de Memphis,
L'Égypte et l'univers ont les yeux d'Almaïs ;
En vain dans ce palais sa main compâtissante

Relève l'infortune à ses pieds gémissante ;
En vain tout le bénit : mon frère, sans retour,
Lui seul ferme l'oreille à ces transports d'amour.
Lui seul prodigue encor la menace et l'injure.
Il va tout employer pour me rendre parjure.
N'importe ! je serai fidèle à mes liens.
La nature a ses droits, mais l'amour a les siens.
Le voici : juste Dieu ! touchez son ame altière.

SCÈNE II.

RHAMNÈS, ALMAIS, ZAMÉ.

RHAMNÈS.

Princesse, dois-je encor me nommer votre frère ?
Et la raison, sur vous reprenant son pouvoir,
De souscrire à mes lois vous fait-elle un devoir ?
Mes aïeux irrités dans la tombe frémissent.
A leurs ressentimens mes prières s'unissent.
Du sort qui me poursuit combattez la rigueur :
Armez-vous de l'orgueil qui convient à ma sœur ;
Et rejetant la main d'un traître qui m'offense....

ALMAIS.

Seigneur, c'est trop garder un coupable silence.
Le respect, ou peut-être une juste pudeur,
Des feux dont je brûlais vous ont caché l'ardeur.
Lorsque le roi, daignant régler ma destinée,
Ordonna sous vos yeux que ma main fût donnée,
Vous pûtes, tout entier au besoin de haïr,
Croire que votre sœur ne fesait qu'obéir.
Il n'est plus tems de feindre. Omasis sut me plaire.

Ma foi de ses vertus est le digne salaire.

RHAMNÈS.

Sans égard pour les nœuds qui m'unissent à vous,
Votre amour insensé choisit un tel époux!
Ne vous souvient-il plus quels furent nos ancêtres?
Que l'Égypte long-tems les reconnut pour maîtres?
Que notre race enfin, que vous déshonorez,
Remonte aux immortels sur le Nil adorés?
Abjurez une erreur à vous-même funeste.
Sans doute l'étranger que cette cour déteste
A de son vain éclat ébloui vos regards;
Vil esclave introduit au sein de ces remparts,
Un caprice du prince éleva sa bassesse
Au faîte d'un pouvoir dont la splendeur me blesse;
Un caprice nouveau peut l'en précipiter.
Mais ce superbe rang où je l'ai vu monter
N'était-il pas le mien? Et votre ame préfère
La gloire de ce traître à la gloire d'un frère!
Et vous m'osez encore avouer votre amour!

ALMAIS, vivement.

Que m'importe le sang dont il reçut le jour!
Je ne vois que sa gloire et l'éclat dont il brille;
Les vertus d'Omasis lui servent de famille.
Ces pompeux monumens à sa voix élevés,
Les jours des nations par ses soins conservés,
Le respect de Memphis qui partout l'environne,
Voilà ses vrais aïeux, ses droits et sa couronne.
En m'unissant à lui par le plus saint des nœuds,
Et du peuple et du roi j'acquitte tous les vœux.
Je pourrais dire plus, Seigneur, il vous honore;
Votre douleur l'afflige; et le ciel qu'il implore,

Dans son plus doux espoir ne le sert qu'à moitié,
Si votre cœur s'obstine en son inimitié.

RHAMNÈS.

S'il aspire en effet à désarmer ma haine,
Qu'il cesse de nourrir une espérance vaine.
Pour vous, que l'insolent veut ranger sous sa loi,
Qu'avez-vous résolu?

ALMAIS.

De lui donner ma foi;
De former des liens que Pharaon désire.

RHAMNÈS, avec un sourire amer.

Il suffit : rendez-vous aux vœux de cet empire.
Pour la dernière fois, mon orgueil offensé
A la sœur de Rhamnès s'est en vain adressé.
Je ne vous parle plus d'un hymen que j'abhorre :
Mais aux pieds de l'autel vous me verrez encore.

SCÈNE III.

ALMAIS, ZAMÉ.

ALMAIS.

Quel est donc le dessein qu'il semble méditer?

ZAMÉ.

De ses emportemens on doit tout redouter.

ALMAIS.

Je tremble qu'Omasis ne se laisse surprendre.

ZAMÉ.

Les yeux de Pharaon veillent pour le défendre.

ALMAIS.

Mon cœur sur cet espoir peut-il se reposer?
Je suis loin d'Omasis, et l'on peut tout oser.
C'est à moi d'éclairer les piéges qu'on lui dresse;
Et les yeux de l'amour.... Mais le voici.

SCÈNE IV.

OMASIS, ALMAIS, ZAMÉ.

OMASIS.

Princesse,
Le ciel favorisant mes désirs les plus doux,
Par des nœuds immortels va donc m'unir à vous!
L'Égypte avec transport attend l'heure sacrée
Où dans le temple saint la fête préparée....
Mais quel trouble inquiet aperçois-je en vos yeux?

ALMAIS.

Hélas! n'avez-vous rien à demander aux dieux?

OMASIS.

Quels nouveaux biens encor flatteraient mon envie?
Ce jour doit assurer le bonheur de ma vie.

ALMAIS.

Lorsque tant de vertus et tant d'augustes lois
Aux vœux de l'univers vous assurent des droits,
Que les peuples lointains, conduits sur ce rivage,
En vous des immortels viennent chercher l'image,
Comment quelques ingrats dans l'ombre révoltés?...
Et voilà donc le prix qu'on garde à vos bontés!

OMASIS.

Rhamnès condamne seul un espoir légitime ;
Je le sais trop.

ALMAIS.

Son cœur n'est pas fait pour le crime :
Un fol orgueil l'égare et traverse nos feux.

OMASIS.

Je connais trop le but où prétendent ses vœux.
Que ne m'est-il permis, hélas! de lui transmettre
Un pouvoir qu'en mes mains le roi daigne remettre.
A ses désirs bientôt il me verrait céder.
Plus content d'obéir qu'heureux de commander.
Nos soins et notre amour éteindront dans son ame
Cet injuste courroux qui l'aigrit et l'enflamme.

ALMAIS.

Je l'avoûrai ; mon cœur peut-être en un moment
De la crainte à l'espoir passe trop aisément.
De mon incertitude en secret je m'accuse.
Je vous vois, vous entends, l'amour est mon excuse.
Un mot de votre bouche adoucit tous mes maux.
Mais lorsque je vous dois tant de bienfaits nouveaux,
Ne pourrais-je à mon tour être dépositaire
De ce fatal secret que vous voulez me taire ?
Quels sont ces étrangers qui causent votre ennui ?
Et ce sage vieillard....

OMASIS.

Il arrive aujourd'hui :
Dans une heure peut-être : et, s'il est vrai, princesse,
Qu'à l'heureux Omasis votre ame s'intéresse,
Bénissez avec moi ce grand évènement.

ALMAIS.

Quel rapport inconnu, quel secret sentiment?...

OMASIS.

Est-il dans l'univers un peuple si sauvage
Qui n'admire Jacob et ne lui rende hommage?
Horeb et Chanaan l'appellent Israël.
Longtems de ses aieux; saints alliés du ciel,
L'Orient reconnut la sagesse profonde.
La gloire de leur nom touche au berceau du monde,
Et Jacob, digne chef de leur postérité,
Des mains du Dieu vivant tient son autorité.
Bientôt il va combler ma plus chère espérance.
Notre heureuse union n'attend que sa présence.
C'est à lui de bénir ce moment solennel,
Et d'arrêter sur nous les yeux de l'Éternel.

ALMAIS.

A ce charme flatteur mon ame s'abandonne.
Je vous quitte à regret; mais mon devoir l'ordonne.
Des desseins de Rhamnès je cours vous affranchir.
Il me reste des pleurs qui sauront le fléchir.

SCÈNE V.

OMASIS.

O toi, Dieu d'Abraham, Dieu, que mon père adore,
Permets à ton Joseph de se contraindre encore!
Dans la pourpre éclatante où tu m'as fait asseoir,
Tu sais quels vœux je forme, et quel est mon espoir;
Combien avec ennui je vois ma destinée
En ces climats lointains au pouvoir condamnée,

Et que le seul désir où s'attache mon cœur
Est de voir ma famille admise à mon bonheur !
Par mon ordre en ces lieux Benjamin va se rendre.
Sachons, sans me trahir, lui parler et l'entendre.
O mon cher Benjamin ! sous le toit paternel
Je ne reçus jamais ton baiser fraternel.
Au tems de mes malheurs ta naissante paupière
A peine du soleil essayait la lumière.
C'est lui-même.... O tendresse, ô pénibles combats !
Et le voir, et ne point le serrer dans mes bras !

SCÈNE VI.

OMASIS, BENJAMIN.

OMASIS.

Approchez, Benjamin.

BENJAMIN, timidement,

Seigneur !

OMASIS.

Le ciel prospère
A vos embrassemens va rendre votre père.
On m'a dit envers lui votre pieux amour.
Vous le verrez.

BENJAMIN.

Bientôt !

OMASIS.

Avant la fin du jour.
Le dieu que vous servez prend soin de le conduire :
De cet événement j'ai voulu vous instruire.

BENJAMIN.

Que de grâces, Seigneur, nous allons vous devoir!
Je ne suis pas le seul que ranime l'espoir.
Oui, l'aspect de Jacob, comme un astre propice,
D'un frère malheureux finira le supplice.
Qu'il me tarde en ses bras d'amener Siméon:

OMASIS.

Ainsi le vaste empire où règne Pharaon,
L'éclat de cette cour, rien ne peut le distraire,
Ni suspendre un moment sa langueur solitaire?

BENJAMIN.

Son cœur cherche un repos qu'il n'a point obtenu.

OMASIS.

Au sein de ce palais malgré lui retenu,
Les souvenirs touchans des bords qui l'ont vu naître
Sous un ciel étranger le poursuivent peut-être?
(A part.)
Sans doute il est cruel de s'en voir exilé!
(Haut.)
Mais de quels maux encor serait-il accablé?

BENJAMIN.

Je ne les connais pas.

OMASIS.

Depuis quand son visage
Est-il enveloppé de ce sombre nuage?

BENJAMIN.

Je l'ignore. Mes yeux commençaient à s'ouvrir
Que déjà Siméon était las de souffrir.
Seulement on m'a dit que sa douleur amère
Naquit le même jour qui nous priva d'un frère.

OMASIS.

D'un frère! et quel malheur a terminé son sort?

BENJAMIN.

Les lions affamés lui donnèrent la mort.

OMASIS.

Quel fut son nom?

BENJAMIN.

Joseph.

OMASIS, vivement.

Dans un âge si tendre
Nul appui, nul secours ne put-il le défendre?
Parlez, éclaircissez mes doutes curieux.

BENJAMIN.

Les voiles de la nuit enveloppaient les cieux,
Et nos troupeaux au loin errant depuis l'aurore,
Au bercail protecteur ne rentraient pas encore.
Jacob intimidé tremblait pour ses enfans.
Mais Joseph, le soutien qu'espéraient ses vieux ans,
Joseph, que près de lui retenait son jeune âge:
O mon père, dit-il, au prochain pâturage
Je vais porter mes pas et presser le retour
Des enfans de Lia, si chers à ton amour!
Va, je leur parlerai, pour finir mes alarmes,
De mon inquiétude et surtout de tes larmes.
Il dit, et dans la plaine il s'élance soudain.
Déjà brillaient la pourpre et l'azur du matin,
Il ne revenait pas; mais à l'heure brûlante
Où s'ouvre du midi la route étincelante,
Pâles, défigurés, et couverts de sueur,
De leurs troupeaux suivis, mes frères.... ô douleur!
Siméon à leur tête, et d'une main tremblante

Offre aux yeux de Jacob une robe sanglante ;
La robe de Joseph, qui, dans l'ombre égaré,
Par des monstres cruels vient d'être dévoré.
J'étais bien jeune alors, et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre.
Mais quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison.

OMASIS, à part.

Cruels! c'était donc peu d'outrager la nature;
Vous avez au forfait ajouté l'imposture.
(Haut.)
Le tems a de Jacob adouci les regrets?

BENJAMIN.

Le tems semble ajouter à ses tourmens secrets :
Le calme et le bonheur ont fui de sa demeure ;
C'est avec moi qu'il souffre, avec moi seul qu'il pleure
De son fils bien-aimé le funeste trépas,
Et mes soins assidus ne le consolent pas.
Que dis-je! mes regards, mes traits et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé,
Triste et vain monument de nos pleurs arrosé!
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille,
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève, et Jacob, de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

OMASIS.

Eh bien! je calmerai la douleur qui le presse.
Cette cour est l'asile ouvert à sa vieillesse ;
Vos frères et Jacob près de moi réunis...

BENJAMIN, avec un effroi naïf.

Eh quoi! de Chanaan sommes-nous donc bannis?

Jacob et ses enfans perdront-ils la lumière
Sans revoir de Béthel la grotte hospitalière,
La plaine de Séir, et les champs fortunés
Qu'aux neveux d'Isaac le Seigneur a donnés?

OMASIS

Mon pouvoir en ces lieux vous fonde une patrie.

BENJAMIN.

Celle où Dieu nous fit naître est la seule chérie.

OMASIS.

Mes bienfaits pour Jacob seraient-ils sans appas!

BENJAMIN.

La tombe de Joseph est-elle en ces climats!

OMASIS, se contenant.

Cher enfant!... qu'Israël conserve l'espérance.

BENJAMIN.

Si du moins Siméon de sa longue souffrance
Respirait à l'abri de vos soins généreux!
Mon père, j'en suis sûr, serait moins malheureux!
Mais pourquoi Siméon à ma vive tendresse
Cache-t-il le secret du chagrin qui l'oppresse?
Ah! de quelques ennuis que son cœur soit troublé,
S'il pouvait vous entendre il serait consolé.

OMASIS, ému au dernier point.

J'aime à voir la pitié qu'un frère vous inspire.
Peut-être il n'est pas loin d'un repos qu'il désire.
Montrez-lui de Jacob les soins consolateurs;
Prodiguez à ses maux le charme de vos pleurs...
Allez, espérez tout de sa reconnaissance,
Et du Dieu d'Israël, et de votre innocence.

SCÈNE VII.

OMASIS.

Ah ! respirons enfin du trouble où je me vois.
Cet entretien naïf, cette touchante voix,
Ces pieux souvenirs présens à ma pensée,
Tout retombe à-la-fois sur mon ame oppressée.
Il est donc vrai ! Jacob, flétri par la douleur,
Du fils qu'il a perdu pleure encor le malheur !
Sous le poids des regrets sa vieillesse succombe.
Il appelle Joseph, il pleure sur sa tombe...
Sur sa tombe !... et je vis ; et bientôt en ces lieux
Ce père infortuné, conduit devant mes yeux,
Va retrouver son fils que le ciel lui renvoie !
Mais, grand Dieu ! dans mes bras s'il expirait de joie !
Je sens mon cœur frémir !... ah ! ménageons le sien.
Préparons par degrés, dans plus d'un entretien,
Son âge et sa faiblesse à l'aveu plein de charmes
Qui doit tarir bientôt la source de ses larmes.
C'est en vain que le ciel me comble de bienfaits,
Tous mes vœux les plus chers ne sont pas satisfaits.
Après quinze ans de deuil, après tant de misère,
Il manque à mon bonheur un regard de mon père.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALMAIS, ZAMÉ.

ALMAIS.

Chère Zamé, les dieux sensibles à ma plainte,
Bannissent de mon cœur le soupçon et la crainte.
J'ai fléchi de Rhamnès l'implacable courroux,
Il consent qu'Omasis devienne mon époux.

ZAMÉ.

Mais n'en croyez-vous pas une apparence vaine?

ALMAIS.

Pour cesser de haïr faut-il donc tant de peine!
Oui, Rhamnès est sincère; il est né généreux.
Eh! pouvait-il long-tems se montrer rigoureux?
Insensible à mes pleurs, pouvait-il méconnaître
Les vertus d'Omasis et l'ordre de son maître?

ZAMÉ.

Princesse, pardonnez un doute injurieux:
Puissent sur vos destins veiller les justes dieux!
Et bientôt de l'hymen la flatteuse assurance...
Mais on vient.

ALMAIS.

Siméon!

ZAMÉ.

Évitez sa présence ;
Laissons-le à ses chagrins.

ALMAIS.

Et pourquoi l'éviter ?
L'aspect d'un malheureux est-il à redouter !
Tu sais qu'à ses destins Omasis s'intéresse ;
Et la pitié jamais ne fut une faiblesse.

SCÈNE II.

SIMÉON, ALMAIS, ZAMÉ.

SIMÉON, sans la voir.

Oui, je saurai me vaincre : espérons qu'à la fin
Et la haine et l'amour se tairont dans mon sein.

ALMAIS.

Faut-il qu'à vos tourmens abandonné sans cesse,
Rien ne puisse de vous écarter la tristesse !
Ne verra-t-on jamais de vos traits obscurcis
S'éloigner la pâleur et les mornes soucis ?

SIMÉON.

Jamais.

ALMAIS.

De vos chagrins la cause est ignorée.
Omasis, qui voudrait à votre ame égarée
Rendre ce calme heureux qu'elle semble appeler,
Par de nouveaux bienfaits saura vous consoler.

SIMÉON.

Omasis ! Ah ! plutôt dans ma douleur extrême

La[illegible] moi me flatter que vous daignez vous-même
Plaind[illegible] secret !.... mais non, fuyez loin d'un mortel
Dès le b[illegible]au promis aux vengeances du ciel.
Conduit [illegible]es climats par les ordres d'un père
Que me[illegible]t la faim au bout de sa carrière,
Loin d[illegible] solitude où se plaisent mes maux,
J'ai v[illegible]e succéder mille tourmens nouveaux....
Étran[illegible]n tous lieux, je ne sais quel orage
Bat et p[illegible]uit mes jours de rivage en rivage.
Oh ! s'il [illegible] permis de me rendre à l'espoir,
Quelle au[illegible]'Almaïs en aurait le pouvoir !
Quelle [illegible] pardonnez au trouble qui m'égare ;
Du bo[illegible]ur, sans retour, mon destin me sépare !
Et ce [illegible] pas ici qu'il renaîtrait pour moi !

ALMAIS.

Au n[illegible] des dieux puissans, écartez cet effroi.
J'osa[illegible]revoir un terme à vos longues disgrâces.
Le c[illegible]'a pas toujours accompli ses menaces ;
Il a[illegible]ille les pleurs qui lui sont adressés....
Eh [illegible]els vœux, Omasis, n'a-t-il point exaucés ?
Qu[illegible]eur à son aspect, à sa voix secourable,
Ne s[illegible]ve un moment le fardeau qui l'accable !
Osez [illegible]votre sort vous reposer sur lui.

SIMÉON.

Puis[illegible] est généreux, qu'il m'accorde aujourd'hui
Le [illegible], l'unique bien que je chérisse encore ;
[illegible]berté ! c'est vous qu'en ma faveur j'implore ;
[illegible]tenez d'Omasis ce bienfait précieux.
Que je puisse à l'instant abandonner ces lieux !
Voilà tout mon désir, voilà ma seule joie.
Qu'à mes sombres langueurs, loin de l'Égypte en proie

Je retourne au désert dont je fus exilé,
Et que la paix renaisse en mon cœur désolé!

ALMAIS.

Ainsi vous refusez, à vous-même contraire,
L'appui que doit vous tendre une main tutélaire.
Dans ce brillant palais ne pouvez-vous bannir
Des rives du Jourdain l'importun souvenir?
Du plus beau de mes jours la pompe est ordonnée,
Déjà fume aux autels l'encens de l'hyménée;
C'est demain que j'engage et mes vœux et ma foi
A l'auguste mortel qui me tient sous sa loi.
Au milieu des transports de la publique ivresse,
Ne calmerez-vous point la douleur qui vous presse?
Votre famille entière, admise auprès de nous,
Doit rehausser l'éclat d'un moment aussi doux.

SIMÉON.

Qui? nous, orner sa fête! ô fureur! à quel titre
Des enfans de Jacob s'est-il rendu l'arbitre?
Nous, flatter son orgueil! nous, souffrir....

ALMAIS.

Arrêtez:
Est-ce bien Omasis à qui vous insultez?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette humeur farouche,
Qu'irrite la pitié, qu'aucun bienfait ne touche,
Importune mes yeux, et blesse la fierté
D'un rang que près de vous déposait ma bonté.
Lorsque près d'un captif je daignais en descendre,
A ses respects encor j'avais droit de m'attendre.
Quoi qu'ordonne Omasis, gardez-vous d'oublier
Qu'obéir à ses lois n'est point s'humilier.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

SIMÉON.

Tous mes sens ont frémi d'une terreur soudaine....
Il ne me restait plus qu'à mériter sa haine.
O fatale beauté, voilà donc tes adieux!
Et tu crois que, témoin d'un hymen odieux....
Ciel! qui dans ta fureur me donnas l'existence,
Qui par tant de revers éprouves ma constance,
Dont le bras sur mes jours aime à s'appesantir,
Toi, que n'ont pu toucher quinze ans de repentir,
Enfin, protége-moi, lorsque tout m'abandonne!
L'abîme est sous mes pas, le crime m'environne;
Je voulais fuir.... c'est toi qui ne l'as point permis.
Eh bien! à ta colère aveuglément soumis,
Je n'écouterai plus que l'excès de ma rage,
Et mes nouveaux forfaits seront ton seul ouvrage!
Du tyran qui m'enchaîne ordonnes-tu la mort?
J'obéis.... mais au moins sauve-moi du remord.

SCÈNE IV.

RHAMNÈS, SIMÉON.

RHAMNÈS.

Votre cœur enflammé d'un espoir magnanime
Partage-t-il enfin le courroux qui m'anime?

SIMÉON.

Que me demandez-vous, et quel est votre espoir?

RHAMNÈS.

Ne le savez-vous pas?

SIMÉON.

Je crains de le savoir.

RHAMNÈS.

Avec moi désormais cessez de vous contraindre.
Songez que d'Omasis nous avons tout à craindre;
Que le moindre retard, funeste à nos projets,
Peut arrêter sur nous ses soupçons inquiets.
Mais c'est peu de punir celui qui nous offense;
Le faible Pharaon, déchu de sa puissance,
Vain fantôme de roi sur le trône endormi,
Doit au fond du cercueil suivre notre ennemi.
Qu'ils périssent tous deux! au gré de notre attente
S'arme des conjurés la foule impatiente.

SIMÉON.

Mes vœux seront pour vous, n'exigez rien de plus.

RHAMNÈS.

De quel trouble vos sens paraissent-ils émus?

SIMÉON.

Mille combats divers se disputent mon ame!
Une égale fureur et m'irrite et m'enflamme.
Je veux la vaincre.

RHAMNÈS.

Non, il n'est plus tems.

SIMÉON.

Eh quoi!
Mon sort vous permet-il de disposer de moi?

RHAMNÈS.

Quelle indigne terreur succède à votre audace?

Faut-il encor, faut-il qu'à vos yeux je retrace
La honte et les mépris qui vous sont destinés?
Que par un ordre injuste en ces climats traînés,
Je vous montre Jacob et vos malheureux frères
Venant de votre exil partager les misères?
Et lorsque mes amis vous offrent leurs soutiens,
Qu'ils brûlent de venger vos affronts et les miens,
Qu'ils vous laissent l'honneur de marcher à leur tête,
Je ne sais quel effroi vous glace et vous arrête!

SIMÉON.

J'abhorre d'Omasis les coupables desseins;
Mais ne me comptez point parmi ses assassins.

THAMÈS.

Il suffit: je vois trop qu'un honteux esclavage
Du fils des Rois-pasteurs a brisé le courage;
Je ne vous presse plus: laissez, laissez ma sœur
Aux autels de nos dieux jurer son déshonneur,
Et demain, se joignant au traître qui me brave,
Associer mon nom à celui d'un esclave.
Ignorez-vous encor que cet audacieux,
Qui jusque sur ma sœur osa lever les yeux,
Qui frappe vos regards de sa magnificence,
Au sang le plus obscur a puisé la naissance?
Mais, en dépit des vœux pour sa chute formés,
Demain entre ses bras, celle que vous aimez....

SIMÉON.

Que j'aime!

THAMÈS.

Cette ardeur que vous cherchez à taire,
Depuis long-tems pour moi n'était plus un mystère.
Je vous vis: ma pitié consolant vos chagrins,

Vous permit d'entrevoir de plus heureux destins;
Et quand je vous pressais de servir ma vengeance,
Avec tous vos désirs les miens d'intelligence
Réservaient Almaïs...

SIMÉON.

Ne m'abusez-vous pas?

RHAMNÈS.

J'en atteste les Dieux, soutiens de ces états.
Voyez à quel destin la gloire vous appelle;
Si le péril est grand, la récompense est belle.

SIMÉON.

Almaïs!

RHAMNÈS.

Tout un peuple affranchi par vos coups,
De bénir votre nom va se montrer jaloux.
Votre bonheur, le mien, le salut de l'empire,
Tout repose en vos mains.

SIMÉON, hors de lui.

Almaïs! ô délire!

RHAMNÈS.

Frappez, elle est à vous.

SIMÉON.

Disposez de mon bras.

RHAMNÈS.

Oui, qu'Omasis....

SIMÉON.

Réglez l'heure de son trépas;
Que jusque dans son cœur ma haine vengeresse....

RHAMNÈS.

C'est l'époux d'Almaïs que sur mon sein je presse!
Mais qu'un dernier serment vous réunisse à moi.

SIMÉON.

Le prix qui m'est offert vous répond de ma foi.

RHAMNÈS.

Vous comblez tous mes vœux. L'accord de notre haine,
Va rendre du tyran la chute plus certaine.
A nos coups désormais rien ne peut le ravir,
Et déjà mille bras sont prêts à nous servir.

(On entend du bruit)

On vient..... séparons-nous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

OMASIS, SIMÉON.

SIMÉON, à part.

CIEL! Omasis lui-même!

OMASIS.

Demeurez, Siméon; par un ordre suprême,
Depuis qu'en ce palais vos pas sont retenus,
De vos chagrins profonds et toujours inconnus
J'ai cru ne pas devoir pénétrer le mystère :
Mais sur les bords du Nil arrive votre père;
L'allégresse l'attend au sein de nos remparts;
Et je ne prétends pas que ses premiers regards
S'arrêtent sur un fils à la douleur en proie,
Et que votre tristesse empoisonne sa joie.

SIMÉON.

Mes maux par son aspect ne seront point calmés;
Et ses yeux à mes pleurs se sont accoutumés.

OMASIS.

Il est tems d'apaiser cette longue souffrance.
Siméon, vous pouvez renaître à l'espérance.

SIMÉON.

Je n'en ai pas besoin, et des consolateurs,
Loin de les adoucir, irritent mes douleurs.

OMASIS.

Se peut-il qu'à ce point ma pitié vous afflige?
Parlez-moi sans détour, votre intérêt l'exige.
Redoutez-vous Jacob? ma bonté près de lui
Peut en votre faveur s'employer aujourd'hui.
Bientôt à vos désirs sa tendresse rendue....

SIMÉON, vivement.

Qui vous a dit, Seigneur, que je l'avais perdue?

OMASIS.

Je ne le pense pas : mais parmi ses enfans
Un père a-t-il toujours de ses soins complaisans,
De son sincère amour fait un égal partage?
Peut-être que Jacob, au déclin de son âge,
Aura, sans le vouloir, causant votre malheur,
Par quelque préférence affligé votre cœur.

SIMÉON.

Sous ses augustes lois ses fils vivent ensemble;
Dans son sein vertueux sa bonté nous rassemble

OMASIS.

On a vu bien souvent des frères divisés
Par un orgueil jaloux l'un à l'autre opposés;
Bien souvent leurs débats, excités par l'envie,
De l'auteur de leurs jours affligèrent la vie.
Par eux de sa maison le calme fut absent.

De tout juste reproche êtes-vous bien exempt?

SIMÉON.

Moi!

OMASIS.

Ce trouble soudain que vous laissez paraître,
Plus que vous ne pensez vous a trahi peut-être.
Pourquoi cette contrainte? achevez de m'ouvrir
Un cœur qui saigne encore et que je veux guérir.
C'est à moi de fermer ses blessures cruelles,
De ramener vers vous les bontés paternelles.

SIMÉON.

Qu'osez-vous dire, hélas!

OMASIS.

Quoi! vous me repoussez!
Votre cœur se refuse à mes soins empressés!

SIMÉON, à part.

O ciel!

OMASIS.

Mais plus que vous Benjamin fut sincère.

SIMÉON.

Benjamin!

OMASIS.

Il m'a dit que le trépas d'un frère
Nourrissait dans votre ame un cruel souvenir:
On le nommait Joseph. Vos yeux l'ont vu périr...

SIMÉON, hors de lui.

Sans doute!

OMASIS.

Et de regrets votre ame déchirée
Déplore à chaque instant sa mort prématurée;
Et partout son image. (A part.) Il se trouble; ô Bonheur!

SIMÉON, à part.

Joseph.... toujours ce nom brisera-t-il mon cœur?
(Haut.)
Eh! qui vous a permis de descendre en moi-même,
D'interroger mes pleurs, mon désespoir extrême?
Je saurai m'affranchir de votre injuste loi :
Je m'appartiens encor, ma douleur est à moi;
Et si j'ai des secrets, loin de vous les apprendre,
Ils doivent au tombeau se perdre avec ma cendre.

OMASIS.

Sous quelque grand forfait seriez-vous accablé?
La vertu la plus ferme a souvent chancelé.
Mais l'avenir vous reste; il vous promet encore
Cette tranquillité que votre cœur implore.
Allons!

SIMÉON.

Qu'espérez-vous?

OMASIS.

Recevoir vos aveux.

SIMÉON.

Je ne le puis.

OMASIS.

Parlez.

SIMÉON.

De quel droit?

OMASIS.

Je le veux....
Siméon, est-ce à vous de soupçonner mon zèle?

SIMÉON.

Quoi! rien ne peut fléchir votre rage cruelle?
A mes mortels ennuis croyez-vous prendre part,

En venant dans mon cœur enfoncer le poignard?
Est-ce votre pitié qui me charge de chaînes,
Qui, traînant un vieillard sur ces rives lointaines,
Du sein de ses foyers l'arrache pour jamais?
Mettez-vous l'esclavage au rang de vos bienfaits?
Suis-je votre victime? et votre humeur altière
Croit-elle assujétir mon ame tout entière?
Ah! lorsqu'à votre aspect je tressaillis d'horreur,
Je ne fus point frappé d'une vaine terreur.
Le ciel m'avertissait qu'un jour à votre audace
Je devrais mon opprobre et celui de ma race.

OMASIS.

C'est vous qui m'accusez! l'ai-je bien entendu?
Ainsi donc de mes soins tout le fruit est perdu!
Long-tems témoin secret de ce désordre extrême,
Je venais aujourd'hui vous sauver de vous-même;
Et sourd à mes accens, ingrat à mes bienfaits,
Vous m'ôtez la douceur de vous rendre la paix!
Eh! malheureux! moi seul je pouvais vous la rendre.
Insensé! contre moi vous osez vous défendre!
Vous parlez de terreur! Savez-vous bien pourquoi
Mon aspect dans vos sens a répandu l'effroi?
Si d'un trouble imprévu vous ne fûtes point maître,
Combien vous frémiriez si vous pouviez connaître....
Mais il faut vous quitter : j'en gémis. Cependant
Gardez-vous d'écouter un conseil imprudent :
Je sais avec quel art, quelle perfide adresse
A ses lâches fureurs Rhamnès vous intéresse.
Redoutez un courroux lâs de se contenir.
(A part.)
Je voulais un remords, je n'ai pu l'obtenir!

SCÈNE VI.

SIMÉON.

Q'uexigeait-il de moi? qu'a-t-il osé me dire?
D'où vient que dans mon cœur ses yeux cherchaient à lire?
Ai-je donc, par mon trouble ou bien par mes discours,
Trahi le noir secret qui pèse sur mes jours?
Quoi! j'aurais pu, quinze ans muet et solitaire,
Ensevelir mon crime en un profond mystère;
Et, devant un vieillard enfin désabusé,
Par un autre que moi je serais accusé!
Et j'entendrais tonner sur ma tête coupable
La malédiction de ce juge équitable!
Ah! plutôt qu'Omasis instruise son courroux,
Qu'il périsse lui-même, et tombe sous mes coups!
Rhamnès m'attend.... Allons....

SCÈNE VII.

BENJAMIN, SIMÉON.

BENJAMIN.

Qu'une vive allégresse
De ce front ténébreux éloigne la tristesse.
Notre père à l'instant entre dans ces remparts.

SIMÉON.

Que dis tu? quoi! Jacob!

BENJAMIN.

Mon frère, quels regards!

SIMÉON.

Il vient... dans quel moment! éternelle justice!

BENJAMIN.

Il te chérit toujours.

SIMÉON.

Et voilà mon supplice!
Sur son sein paternel il peut te recevoir,
Quand j'étais vertueux j'aimais à le revoir;
Maintenant son aspect me glace d'épouvante.

BENJAMIN.

Jacob d'un dieu de paix est l'image vivante.
De tout mortel tremblant il rassure l'effroi:
Mais puis-je à ses regards me présenter sans toi?
Par l'ordre d'Omasis une escorte brillante
Guide vers ce palais sa marche défaillante.
Suis-moi.

SIMÉON.

Ne vient-il pas armé de sa fureur?
N'a-t-il pas devant lui l'ange exterminateur?

BENJAMIN.

A côté de Jacob viens oublier tes peines.

SIMÉON.

Tout mon sang à ce nom s'est glacé dans mes veines!
Laisse-moi.

BENJAMIN.

Quelque crime a-t-il souillé ta main?
Mon frère, un tel remord ne suit que l'assassin.
Mais toi...

SIMÉON.

N'achève pas.

BENJAMIN.

Ton trouble augmente encore!

SIMÉON, égaré.

Sais-tu que j'ai promis?

BENJAMIN.

Et quoi donc?

SIMÉON.

Je l'ignore...
Il m'a semblé pourtant qu'on exigeait de moi...
(Avec terreur.)
Benjamin, t'ai-je appris ce mystère d'effroi?

BENJAMIN.

Non.

SIMÉON.

Tu m'as rassuré... Mais quoi qu'il en puisse être,
Aux regards de Jacob je ne dois point paraître.

BENJAMIN.

Mon frère!...

SIMÉON.

Garde-toi d'accompagner mes pas.
(Il sort en désordre.)

SCÈNE VIII.

BENJAMIN.

Dieu d'Israël, ô Dieu! ne l'abandonne pas.
D'un père en sa faveur prévenons la clémence;
Courons près de Jacob... mais lui-même s'avance.

SCÈNE IX.

JACOB, BENJAMIN, NEPHTALI, RUBEN,
ENFANS DE JACOB.

BENJAMIN.

Mon père!

JACOB.

Quels accens!

BENJAMIN.

Reconnais Benjamin;
C'est ton fils bien-aimé qui pleure sur ton sein.

JACOB.

Pardonne, mon cher fils; ce pénible voyage
A peine de mes sens me laisse encor l'usage.
Ah! sans t'avoir béni je craignais que la mort
Si loin de Benjamin ne terminât mon sort.

BENJAMIN.

Tes malheurs sont finis; un grand prince t'honore.

JACOB.

Je lui dois le bonheur de t'embrasser encore.
Va, de tous ses bienfaits c'est le premier pour moi.
Mais comment Siméon n'est-il pas avec toi?
Craint-il toujours, craint-il de paraître à ma vue?
La source de ses maux ne t'est donc pas connue?
Benjamin? et jamais à ta douce pitié,
A ton cœur fraternel il ne s'est confié?

BENJAMIN.

Depuis que le Seigneur, sourd à notre prière,

Nous force d'habiter cette rive étrangère,
Siméon n'a jamais compté des jours sereins.
Il n'ose à ma jeunesse avouer ses chagrins.

JACOB.

Eh! que craint-il de moi?

BENJAMIN.

Mais... ta douleur peut-être.

JACOB.

Devant lui, Benjamin, je m'en rendrai le maître.

BENJAMIN.

Il n'osera jamais.

JACOB.

Il connaît ma bonté.

BENJAMIN.

Jusqu'à ce jour, mon père, il n'en a point douté.

JACOB.

Qu'il vienne : que son cœur désormais se rassure.
Mes pleurs compatissans mouilleront sa blessure.
Qu'il échappe en mes bras à des chagrins nouveaux;
Nous serons moins à plaindre en confondant nos maux.

NEPHTALI.

Mon père, bannissez une importune image.
Eh quoi! de vos enfans le respect et l'hommage,
L'aspect de ce séjour, et les soins généreux
Que vous promet un prince, appui des malheureux,
A vos tristes regards rien ne peut faire éclore
D'un jour pur et serein la consolante aurore?

JACOB.

Eh! n'ai-je pas quitté, sans doute pour jamais,
Des monts de Chanaan les tranquilles sommets!

N'ai-je pas sans retour fui la terre sacrée
A mon aïeul jadis par Dieu même livrée,
Où je vis la lumière, où mes mains au tombeau,
Quand le ciel de leurs jours eut éteint le flambeau,
Mes languissantes mains, d'un tel devoir jalouses,
Descendirent mon père et deux tendres épouses?
N'est-ce point de ces bords qu'Abraham irrité
Voit s'enfuir ma vieillesse et sa postérité?
Ai-je bien pu, grand Dieu! toi qui daignes m'entendre,
Abandonner ainsi le dépôt de sa cendre!
Sources du Siloé, berceau de mes aïeux,
Bords où périt Joseph, recevez mes adieux!

NEPHTALI.

Calmez le désespoir dont votre ame est flétrie :
Vous reverrez encor votre antique patrie.

JACOB.

Non, je sens que la mort, mon unique recours,
Ici de mes chagrins doit terminer le cours.
Mais quand un doux sommeil fermera ma paupière,
Quand je ne serai plus, exaucez ma prière.
O mes enfans! jurez par l'astre qui nous luit,
Par ce Dieu protecteur dont le regard nous suit,
De rendre au champ d'Hébron ma dépouille mortelle.
Je veux, loin d'une terre au Seigneur infidèle,
A côté d'Abraham m'endormir à mon tour,
Et rejoindre Rachel en son dernier séjour.

BENJAMIN.

Oui, par le Dieu vivant nous le jurons ensemble.
Mais pourquoi ce beau jour, ce jour qui nous rassemble,
D'un funeste trépas te voit-il t'occuper?
Peut-être à l'infortune allons-nous échapper!

L'homme équitable et bon, que l'Égypte revère,
Aux opprimés si doux, aux méchans si sévère,
Tendra sa main puissante à ton adversité.
J'ose attendre de lui notre félicité.
Je le connais; il aime, il chérit la vieillesse.
Instruit par moi des pleurs que tu répands sans cesse....

JACOB.

Il est donc généreux?

BENJAMIN.

Aux peuples satisfaits
Un ange du Très-Haut verse moins de bienfaits.
Sa voix attendrirait le cœur le plus sauvage.
L'indulgente pitié lui prête son langage.
Près de lui, recouvrant un calme inattendu,
Tes chagrins....

JACOB.

Tel serait le fils que j'ai perdu.
Tel s'annonçait Joseph à peine en son enfance.
Toi, qui dans le désert succombas sans défense,
Mon fils, unique objet de mes longues douleurs,
Ta main aussi, ta main eût séché tous les pleurs!
Mais tu m'as laissé seul dans une nuit funeste,
Et ta robe sanglante est tout ce qui me reste!

RUBEN.

Joseph! Eh quoi! jamais ne vous entretenir
Que de sa mort fatale et de son souvenir!
Aucun de vos enfans, par son zèle sincère,
De vos ennuis profonds ne peut-il vous distraire?
Et Joseph, dont le sort vous priva sans retour,
A-t-il de notre père emporté tout l'amour?

JACOB.

Quoi! mon fils, ma douleur vous indigne et vous blesse!

Vous m'osez reprocher un excès de faiblesse !
Vous m'osez envier jusqu'au plaisir cruel
D'épancher les ennuis de ce cœur paternel !
Hélas ! depuis quinze ans, environné d'alarmes,
Je dérobe à vos yeux la moitié de mes larmes ;
Et, lorsque malgré moi je gémis devant vous,
J'éveille en votre cœur des sentimens jaloux !
Moi, ne plus vous aimer ! ingrats ! ma douleur même
Ne prouve-t-elle pas à quel point je vous aime ?
O mes fils ! écartez un injuste soupçon.
Mais qui peut si long-tems retenir Siméon ?
En vain son désespoir loin de mes yeux l'entraîne ;
Je veux le voir : guidez ma démarche incertaine ;
Ce n'est qu'accompagné, qu'entouré de ses fils,
Que Jacob doit paraître aux regards d'Omasis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SIMÉON, BENJAMIN.

BENJAMIN.

Mon frère, au nom du ciel!

SIMÉON.

O pénible tourment!
Benjamin, laisse-moi respirer un moment.

BENJAMIN.

Livre-toi sans contrainte aux tendres soins d'un père.
Sa pitié....

SIMÉON.

Ne peut rien.

BENJAMIN.

Sa voix....

SIMÉON.

Me désespère.

BENJAMIN.

Cher Siméon, ses bras te sont toujours ouverts;
Oh! viens y déposer le poids de tes revers.

SIMÉON.

Qu'oses-tu dire? hélas! par un aveu funeste
Que j'aille empoisonner le souffle qui lui reste!

Que du sang d'Abraham souillant la pureté,
Je dévoile à ses yeux toute ma cruauté?
Veux-tu qu'à tes regards sa suprême justice
Sur l'ingrat Siméon tombe et s'appesantisse?

BENJAMIN.

Il suffit d'un regret pour calmer son courroux.
Viens, je te conduirai moi-même à ses genoux.
Oui, je veux à l'instant lui demander ta grâce
Par le nom du Seigneur, appui de notre race....
Tu pleures!

SIMÉON.

Tes accens ont trop su m'émouvoir.
Mais de fléchir Jacob auras-tu le pouvoir?
J'ai besoin de pardon.

BENJAMIN.

Tu l'obtiendras, j'espère.
Le pardon suit toujours le repentir sincère.
Dieu même en ta faveur se déclare aujourd'hui.
Allons trouver Jacob.

SIMÉON.

Eh bien! marchons vers lui.
Mais, s'il est inflexible, oppose à sa vengeance
Le charme de tes pleurs et de ton innocence.

BENJAMIN.

Son amour inquiet l'amène auprès de toi.

SIMÉON, éperdu.

Dieu!

BENJAMIN.

Comme tu frémis!

Une sorte de paix succède à mon effroi.

NEPHTALI.

Mon frère!

BENJAMIN.

Siméon!

JACOB.

Achève de m'apprendre....

SIMÉON.

Qu'osez-vous demander?

NEPHTALI.

Quel bruit se fait entendre?

SIMÉON, à Jacob avec terreur.

Ah! ne me quittez pas.

SCÈNE III.

JACOB, BENJAMIN, SIMÉON, RUBEN, NEPHTALI, AZAEL, ENFANS DE JACOB.

AZAEL.

Étrangers malheureux,
Victimes si long-tems d'un destin rigoureux,
Que vos cœurs à l'espoir s'empressent de renaître.
Devant vous à l'instant Omasis va paraître.

(Il sort.)

SIMÉON.

Ciel!

JACOB.

Quel trouble à ce nom s'est emparé de toi?
Tu semblais rassuré, mon cher fils.

SIMÉON.

Laissez-moi.

(A part.)

Je sens à son aspect redoubler ma colère.
Il vient pour éclairer le courroux de mon père ;
N'hésitons plus.... allons....

JACOB.

Arrête..

SIMÉON.

Je ne puis.

SCÈNE IV.

JACOB, BENJAMIN, NEPHTALI, RUBEN, ENFANS DE JACOB.

JACOB.

Ne verrons-nous jamais un terme à ses ennuis ?

BENJAMIN.

Ce mortel généreux qui près de lui t'appelle,
Omasis vient à nous.

SCÈNE V.

JACOB, BENJAMIN, NEPHTALI, RUBEN, OMASIS, ENFANS DE JACOB, PEUPLE, GARDES.

(A l'entrée d'Omasis tout le monde se met à genoux ; Jacob, soutenu par Benjamin, va s'y mettre, mais Omasis court à lui et le relève.)

OMASIS, à part.

O contrainte cruelle !

(Haut.)
Respectable vieillard!... vous! à mes pieds!

JACOB.

Seigneur!

OMASIS.

Israël à Dieu seul doit rendre un tel honneur.
Est-ce vous que je vois, vous, dont la renommée
Entretint si long-tems mon oreille charmée!
Vous, que dans ce palais attendaient tous mes vœux!
Béni soit l'Éternel qui vous offre à mes yeux!
A vos rares vertus qu'ici tout rende hommage.

JACOB.

Je ne suis qu'un vieillard : appesanti par l'âge,
Ma languissante vie allait se consumer ;
Je périssais ; vos soins ont su me ranimer,

OMASIS.

J'ai pu sauver vos jours, je bénis ma puissance!
C'est Memphis qui vous doit de la reconnaissance.
Le ciel à votre aspect retire ses fléaux,
Et le Nil consolé recouvre enfin ses eaux.

JACOB.

Hélas! puis-je répandre, en ma misère extrême,
Une félicité que je n'ai plus moi-même?
Le malheur suit mes pas!

OMASIS.

L'Orient étonné
Me vantait cependant votre sort fortuné.
Votre race nombreuse à la vertu fidèle,
Jusque dans ces climats, nous servait de modèle.
On vous peignait à moi, tranquille en vos foyers,
Comblant le voyageur de dons hospitaliers;

Heureux d'une famille à vous plaire assidue,
Et de la paix du ciel parmi vous descendue.

JACOB.

Il est trop vrai! jadis sous les yeux du Seigneur,
Tranquille, quelque tems j'ai connu le bonheur.
Dieu sur mes derniers jours jette un regard sévère;
Dieu retire de moi son appui tutélaire.
Maintenant fatigué par les ans et les maux,
Je suis un voyageur qui cherche le repos.
La terre des vivans pour moi n'est plus fertile;
Abraham près de lui me garde un sûr asile.
Il attend le vieillard.

OMASIS.

A la paix de vos jours
Que manque-t-il encor? les bienfaits, les secours
Qu'en ces lieux par mes mains le monarque dispense....

JACOB.

Je vous vois, il suffit : voilà ma récompense :
Cher Prince.... pardonnez.... touché de votre aspect,
Peut être que Jacob a perdu le respect.

OMASIS.

Oubliez mon pouvoir, et près de moi sans crainte
Écartez les ennuis dont votre ame est atteinte.
Mais vois-je en ce moment tous vos fils rassemblés?

BENJAMIN.

O douleur!

NEPHTALI.

Je frémis.

JACOB.

Hélas!

OMASIS.

Vous vous troublez!

JACOB.

Au tems où ma vieillesse au Seigneur était chère,
Douze fils dans Jacob reconnaissaient leur père;
Et tous ensemble, heureux de vivre sous mes lois,
A ma juste tendresse avaient les mêmes droits.
Dans l'horreur et l'effroi d'une mort imprévue,
L'un d'eux, mon cher Joseph, périt loin de ma vue.

OMASIS.

Vous le pleurez toujours?

JACOB.

A toute heure, en tous lieux,
Son image chérie est présente à mes yeux.
C'était le premier fruit d'une sainte alliance,
Acquise à mon amour par sept ans de constance.
La fille de Laban, Rachel, m'avait donné
Ce fils, si jeune encore à périr condamné.

OMASIS.

Vos maux se calmeront.

JACOB.

Vos accens, pleins de charmes,
Pour la première fois ont suspendu mes larmes.
Si votre père encor voit la clarté des cieux,
Comme il doit les prier pour vos jours glorieux!
Qu'il doit chérir un fils dont l'auguste puissance
S'attache tous les cœurs par la reconnaissance!
Vit-il auprès de vous? est-il dans ce séjour?

OMASIS.

Oui, le ciel le conserve à mon pieux amour.
Privé de moi, traînant une vie importune,
Il a vu se lever les jours de l'infortune.
Le plus grand des malheurs m'en avait séparé;

Et sur ma longue absence il a souvent pleuré :
Mais l'ange du Seigneur, qui le chérit sans doute,
A daigné jusqu'à moi lui tracer une route.
J'ai revu ce vieillard !... j'ai contemplé ses traits
Que rendaient plus touchans et l'âge et les regrets !
Et bientôt oubliant mes disgrâces cruelles,
Mes larmes ont coulé sur ses mains paternelles.

JACOB.

Quoi ! vous l'auriez revu ? quoi ! dans ces doux momens
Il aurait pu survivre à vos embrassemens ?
L'espoir avait du moins soutenu son courage...
Je n'en ai plus !... mon fils, mort à la fleur de l'âge....

OMASIS.

Hélas !

BENJAMIN.

Il s'attendrit !

JACOB.

Vos yeux mouillés de pleurs
S'arrêtent sur les miens ! plaignez-vous mes malheurs ?

OMASIS, emporté malgré lui.

Si je les plains, mon père !

JACOB.

Ah ! répétez encore.
Lorsque votre pitié si tendrement m'honore,
Le dirai-je ? du sort je crois tromper les coups,
Et qu'un autre Joseph me donne un nom si doux.
Je commence à goûter cette paix où j'aspire.

OMASIS, hors de lui.

Soutiens-moi, Dieu puissant ! à peine je respire.

SCÈNE VI.

Durant cette scène, le ciel s'obscurcit, les éclairs brillent, et le tonnerre gronde.

JACOB, OMASIS, BENJAMIN, ENFANS DE JACOB, AZAEL, PEUPLE, GRANDS.

AZAEL.

Des lois de ces états interprète sacré,
Sur l'obscur avenir par le ciel éclairé,
Vertueux Omasis, Pharaon vous appelle.
Aux portes du palais une troupe rebelle
Fait retentir les airs de cris séditieux;
Vos jours sont poursuivis par de vils factieux.
Rhamnès est à leur tête, et sa coupable audace
Profère contre vous l'insulte et la menace;
Mille éclairs redoublés brillent de toutes parts.
L'épouvante et le deuil règnent dans ces remparts:
Accourez, tout frémit, et Pharaon lui-même....

OMASIS.

Il suffit: je me rends à son ordre suprême.

JACOB, à Omasis.

Quoi! vos jours....

OMASIS.

Les ingrats seront bientôt punis.
Citoyens et guerriers dans ces murs réunis,
Au-devant de Jacob que l'Égypte s'empresse!
Chantez en son honneur l'hymne de l'allégresse.
Réjouis-toi, Memphis! que tes nobles transports
Célèbrent le vieillard descendu sur nos bords!

Il a paru : le ciel par la voix du tonnerre
Proclame en ce moment le pardon de la terre.
Le glaive de la mort va s'éloigner de nous;
Et le fils d'Abraham habite parmi nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

S

Durant cette scène, le
et l

JACOB, OMASI
JACOB, AZA

Des lois de ces états int
Sur l'obscur avenir pur
Vertueux Omasis, Phara
Aux portes du palais un
Fait retentir les airs de c
Vos jours sont poursuivis
Rhamnès est à leur tête,
Profère contre vous l'inst
Mille éclairs redoublés bri
L'épouvante et le deuil rè
Accourez, tout frémit, et
O

Il suffit : je me rends à s
JACOI

Quoi! vos jours....
OI

Les ing
Citoyens et guerriers dans
Au-devant de Jacob que l'
Chantez en son honneur l'h
Réjouis-toi, Memphis! que
Célèbrent le vieillard descen

Lui seul de son ministre a conservé les jours.
Le trépas de Rhamnès peut calmer sa vengeance.

JACOB.

Ah! je n'embrasse point une vaine espérance :
Il n'est plus de pardon! et déja dans Memphis
Je vois s'ouvrir la tombe où descendent mes fils.
S'il faut punir, eh bien! qu'on épuise en mes veines
Le reste de ce sang glacé par tant de peines.
Qu'on épargne mes fils! et la mort qui m'attend
Verra Jacob tranquille à son dernier instant.
Je rejoindrai Joseph.

RUBEN.

Quelle douleur profonde!

JACOB.

Tout m'abandonne-t-il? Resté je seul au monde?
Où donc est Benjamin?

NEPHTALI.

Mon père, loin de nous,
Il est allé du prince embrasser les genoux.

RUBEN.

Vous le savez : mon frère implore sa clémence.

JACOB.

Il a pour supplier les droits de l'innocence.
Mais peut-être à son tour dans les fers retenu....

SCÈNE II.

JACOB, BENJAMIN, ENFANS DE JACOB.

BENJAMIN.

Mon père!

JACOB.

Cher enfant, qu'avons-nous obtenu?

BENJAMIN.

A travers les détours de ce palais immense
Qu'habitent maintenant le deuil et le silence,
La douleur au hasard précipitait mes pas.
J'aperçois Omasis : de farouches soldats
Veulent jusques à lui me fermer le passage.
Je tremble.... le Seigneur ranime mon courage.
Je tombe aux pieds du prince, et lui demande en pleurs
Le pardon du cruel qui cause nos douleurs.
Mon père, quel est donc ce mortel magnanime?
Il me tend une main où ma bouche s'imprime,
Et promène sur moi des regards languissans
Qui semblent m'appeler dans ses bras caressans.
Tout-à-coup il s'arrête, et d'une voix plus fière :
« Benjamin, m'a-t-il dit, allez rejoindre un père;
» Contre son désespoir il faut le secourir.
» Moi-même à ses regards j'irai bientôt m'offrir :
» Allez. » Et moi, je viens, par un récit fidèle,
Consoler, s'il se peut, ta tristesse mortelle.

RUBEN.

Osons tout espérer.

JACOB.

Eh quoi! cher Benjamin,
Il a daigné me plaindre et te tendre la main!

BENJAMIN.

Il n'a point démenti sa noble bienfesance.

JACOB.

Pourrai-je sans frémir supporter sa présence?
Mais sa garde s'approche.... O ciel!

SCÈNE III.

OMASIS, JACOB, SES ENFANS, GARDES.

OMASIS.

Vous me fuyez!
Vous détournez de moi vos regards effrayés!

JACOB.

Quand, malgré vos vertus qui devaient le confondre,
Hélas!....

OMASIS.

De son forfait est-ce à vous de répondre?

JACOB.

Ne pourrai-je le voir, entendre encor sa voix?
J'en rougis; mais l'ingrat m'était cher autrefois,

OMASIS.

Eh bien! vous le verrez. Gardes, à l'instant même,
Amenez Siméon.

BENJAMIN.

O clémence suprême!

JACOB.

Ma douleur à regret ose vous supplier.

OMASIS.

Puisse-t-il vous répondre et se justifier!
Moi-même, je l'aimais, et j'avais lieu de croire
Que, de tous mes bienfaits conservant la mémoire,
Il n'aurait point trahi votre sang glorieux,
Ni prêté son secours à de vils factieux.
Le châtiment de près a suivi leur audace;
Votre fils seul attend son supplice ou sa grâce.

Je lirai dans son cœur, et mes yeux sans effort
Sauront y démêler la haine ou le remord.

JACOB.

Ah! plus je vous entends, et plus contre ce traître....

OMASIS.

Retenez ce transport, votre fils va paraître.

SCÈNE IV.

OMASIS, JACOB, SIMÉON, ENFANS DE JACOB, GARDES.

JACOB, en voyant Siméon enchaîné.

QUELLE morne pâleur défigure ses traits!

BENJAMIN.

Comme il semble abattu sous le poids des regrets!

JACOB.

Malheureux, dans ta rage impie et meurtrière,
Tu ne songeais donc pas qu'il te restait un père?

SIMÉON.

Mon crime me défend de vous donner ce nom;
Et Jacob désormais n'est rien pour Siméon.
Voilà de mes forfaits la digne récompense.

JACOB.

Ainsi mon souvenir et la reconnaissance....

SIMÉON.

Qu'on me mène à la mort!

JACOB.

Qu'oses tu dire, ô ciel!

Quoi ! lorsque tu fuyais loin des yeux d'Israël,
Lorsque je t'apportais mes soins et ma tendresse,
D'un opprobre éternel tu couvrais ma vieillesse !
Pour te souiller d'un crime inconnu jusqu'à toi,
Lâche, dans ce palais n'attendais-tu que moi ?
Ne devais-je quitter mon antique patrie
Que pour être témoin de ton ignominie ?
Mais, dis, qui t'inspira cette noire fureur ?

SIMÉON.

Je ne puis échapper aux coups d'un dieu vengeur ;
Sa malédiction, trop long-tems enchaînée,
Doit fondre sur ma tête au trépas condamnée ;
Mais avant que la mort vienne fermer mes yeux,
Il faut vous révéler un mystère odieux.
Vous ne connaissez pas encore tous mes crimes.

JACOB, à part.

Que va-t-il dire, hélas !

SIMÉON.

Il est d'autres victimes....

JACOB.

Oh ! tu m'as fait frémir.... Quel sinistre regard !

RUBEN, à Siméon.

Oses-tu dans son sein enfoncer le poignard !
Par pitié pour toi-même et pour son infortune...

SIMÉON.

Je veux parler.

RUBEN.

Cruel !

SIMÉON.

Mon secret m'importune.

Ce fils dont vous pleurez le destin rigoureux,
Joseph...

OMASIS, l'interrompant.

On m'avait dit que des monstres affreux...

SIMÉON.

Non, il n'est point tombé victime de leur rage;
Ils auraient épargné sa candeur et son âge.
Un monstre plus cruel jouit de son effroi,
S'abreuva de ses pleurs; et ce monstre, c'est moi!

JACOB.

Misérable!

SIMÉON.

Oui, moi seul, en qui la jalousie
Alluma cette horrible et sombre frénésie.
Vous n'aimiez que Joseph; vos regards complaisans
Ne voyaient que Joseph parmi tous vos enfans:
Il vint; je le saisis: ma main désespérée
Déjà levait le fer sur sa tête sacrée.
Nephtali le sauva de mes barbares coups:
Mais, soustrait à mon glaive et non à mon courroux,
Votre fils, tout chargé d'odieuses entraves,
Vendu par moi, ploya sous le joug des esclaves.
Il partit: d'un bélier ma main perça le flanc,
La robe de Joseph fut teinte de son sang:
Cette main vous l'offrit.

NEPHTALI.

O cieux inexorables!

SIMÉON.

Punissez-moi!

RUBEN.

Frappez, nous sommes tous coupables;

Nous avons tous formé ce complot odieux.
Nephtali seul a craint et son père et les cieux.

OMASIS.

Et vous avez quinze ans, par un noir artifice,
De ce digne vieillard causé le long supplice?
Contre un frère, un enfant, qui put vous animer?
Tout son crime peut-être était de vous aimer.

JACOB.

Quoi! tandis que le deuil, la honte, l'esclavage
De sa jeunesse en pleurs étaient le seul partage,
Je vivais entouré de ses bourreaux affreux!
Mes bénédictions se répandaient sur eux!
O mon fils bien aimé! moins heureux que nos pères,
Nous mourrons tous les deux aux rives étrangères.

OMASIS.

Ne désespérez pas de l'immortel appui.
Peut-être le Seigneur a-t-il veillé sur lui.
Peut-être, qu'en dépit d'un destin trop funeste,
Ses yeux s'ouvrent encore à la clarté céleste...

JACOB.

Que dites-vous?... mais, non... errant, chargé de fers,
Sans doute il a péri des maux qu'il a souffert.

OMASIS.

Dieu couvre ses desseins d'un voile impénétrable;
Vous ne l'ignorez pas?

JACOB.

D'un père déplorable
Il aurait eu pitié!

OMASIS.

Par son bras soutenu...

Si votre fils bientôt à vos pieds revenu...

JACOB.

Se pourrait-il ? ô Dieu, que ma vieillesse implore,
Rends-moi, rends-moi mon fils !

OMASIS.

Eh bien ! il vit encore.

SIMÉON.

Dieu !

OMASIS.

Ce fils de vos bras trop long-tems exilé,
Au faîte des grandeurs en ces murs appelé...

JACOB.

Achevez.

OMASIS.

Il vous parle, il revoit son vieux père !
Je suis Joseph !

TOUS.

Joseph ! ! !

JOSEPH

Oui, Joseph, votre frère,
Que vos mains autrefois pour l'Égypte ont vendu,
Dont vous pleurez la perte, et qui vous est rendu.

JACOB.

Tu serais !... je succombe à l'excès de ma joie !

JOSEPH.

Quelle sombre pâleur sur ses traits se déploie !

SIMÉON.

Joseph ! mon frère ! ô ciel ! tu nous serais rendu !...
Et je l'assassinais après l'avoir vendu !

JOSEPH, à Jacob.

Voyez votre Joseph!

JACOB.

O justice éternelle,
Ne veux-tu point tromper une ame paternelle?
Toi que j'ai tant pleuré, toi que j'ai tant chéri,
Est-ce ton cœur qui bat sur mon cœur attendri?
Laisse-moi m'assurer... que mes mains défaillantes...
Voilà ses traits, ses yeux, ses grâces si touchantes!...
C'est Joseph... Dieu puissant! pour dernière faveur
Permets que je survive à l'excès du bonheur!
Ainsi donc des ingrats la noire intelligence...

JOSEPH.

Eh! dans ce jour heureux il n'est plus de vengeance
Vous, le fils d'Abraham et l'époux de Rachel,
Mon père, oubliez tout à l'exemple du ciel:
Au nom de vos malheurs, par vos pieds que j'embrasse
De ces infortunés accordez-moi la grâce!

JACOB.

Tu veux...

JOSEPH.

Que leurs remords ne soient pas superflus.

JACOB.

Je suis père, Joseph!

BENJAMIN.

Tu ne pleureras plus!

JOSEPH.

Il brille donc, ce jour imploré par mes larmes!
Mes frères, avec moi goûtez-en bien les charmes!
Toi surtout, Siméon, le plus infortuné,
Viens sur mon cœur.

SIMÉON.

Qui? moi!

JOSEPH.

Joseph t'a pardonné.
Cher Benjamin, ta voix et plus douce et plus tendre
D'un malheureux encor se fera mieux entendre;
Va, rends-moi son amour.

BENJAMIN.

Quand tout est oublié,
Ne baisse plus, mon frère, un front humilié:
Regarde au moins Joseph, qui te plaint et qui t'aime.

SIMÉON.

O vertu! ton pouvoir me rend-il à moi-même?
M'est-il enfin permis de renaître au bonheur?
Ma faute a trouvé grâce aux regards du Seigneur;
Il a de Siméon détourné sa colère.
Prince trop généreux....

JOSEPH.

Appelle-moi ton frère.

SIMÉON, à Jacob.

Et vous, dont si long-tems j'empoisonnai les jours;
O vous, que je fuyais, et que j'aimais toujours!
Mon père, de quel œil revoyez-vous encore
Un fils dont la douleur en tremblant vous implore?
Faut-il que, de Jacob et du ciel rejeté,
Moi, qui fus votre fils!....

JACOB.

Tu l'as toujours été.
Va, je plains le remords où ton cœur s'abandonne:
Et c'est devant Joseph qu'Israël te pardonne.

JOSEPH.

Mais nous, dans nos transports louons le Tout-Puissant
Dont l'invisible bras protége l'innocent.
(D'un ton inspiré.)
Écoutez, Israël, votre race féconde
Comme un cèdre superbe ombragera le monde;
Vos derniers descendans, plus nombreux mille fois
Que les sables des mers, que les feuilles des bois,
Que ces astres roulans allumés sur nos têtes,
Par-delà le Jourdain étendront leurs conquêtes.
Dieu l'a dit : et ce Dieu qui m'inspire aujourd'hui,
Ce Dieu qui pour vos fils réserve son appui,
Doit à leurs bras vainqueurs confier son tonnerre,
Et jeter à leurs pieds tous les rois de la terre.
Cependant venez tous, Pharaon à son tour
Appelle le vieillard si cher à notre amour;
Ce prince en ses états vous donne pour asile
La terre de Gessen en moissons si fertile :
Cet autre Chanaan, d'âge en âge vanté,
Doit posséder Jacob et sa postérité.

FIN D'OMASIS.

MAHOMET II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. BAOUR-LORMIAN,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 9 mars 1811.

PERSONNAGES.

MAHOMET.
ZULIMA, sultane-reine.
ÉRONIME, captive de Mahomet.
SOLIMAN, visir et favori de Mahomet.
ZULMÉ, odalisque du sérail.
FATIME, confidente de Zulima.
MORAD, officier du palais.
GARDES.
MUETS.

La scène est à Byzance, dans le palais de Mahomet.

MAHOMET II,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZULIMA, FATIME.

ZULIMA.

Avec ma haine enfin le ciel d'intelligence
Fait luire à mes regards le jour de la vengeance.
Mahomet, que poursuit mon fier ressentiment,
Apprendra si c'est moi qu'on brave impunément.

FATIME.

Votre beauté sur lui reprendra son empire.

ZULIMA.

Fatime, ce n'est pas le triomphe où j'aspire.
Je brûle seulement de réparer l'affront
Que l'ingrat Mahomet fait peser sur mon front.
Ainsi donc je verrais sa flamme criminelle
Élever jusqu'au trône une esclave infidèle!
Je le verrais, Fatime, et je n'oserais pas.

Contre lui m'appuyer de ses propres soldats!
Omar, leur digne chef, embrasse ma défense,
Et son cœur m'est soumis par la reconnaissance.
Jadis de son trépas l'arrêt fut prononcé;
Et mes soins, apaisant Mahomet offensé,
Ont conservé les jours de ce guerrier farouche.
Dès long-tems il s'unit au projet qui me touche;
Et, comme de nos lois l'inflexible rigueur
De s'offrir à mes yeux lui refuse l'honneur,
Des messages secrets entre nous s'établissent:
Mais devant les guerriers que ses discours aigrissent
Il couvre sa révolte et sa témérité
D'un voile de respect et de fidélité;
Et, tandis qu'en effet il ne sert que moi-même,
Il feint de soutenir l'autorité suprême.
Tu connais ces guerriers sous les armes blanchis.
Du pouvoir des sultans quelquefois affranchis,
Ils savent se venger des affronts qu'ils endurent,
Et le trône chancelle à l'instant qu'ils murmurent.
Mahomet, à son tour, quel que soit son orgueil,
Craindra de se briser contre un semblable écueil.
Tu le verras bientôt baisser un front timide:
Ce n'est pas tout encor, je veux que le perfide,
Trahi dans son amour, avili dans son rang,
Avant que de partir verse des pleurs de sang.
Mais pour un tel succès, où mon espoir se fonde,
C'est trop peu que d'Omar le zèle me seconde,
Il faut que Soliman me prête son secours.

FATIMÉ.

Soliman!

ZULIMA.

A son bras ma haine aura recours.

FATIME.

Quoi ! ce visir fameux et si cher à son maître,
Qui seul devant vos yeux a le droit de paraître,
Dont les rares vertus !...

ZULIMA.

Oui, Fatime, je veux,
J'ai le droit d'exiger qu'il réponde à mes vœux.
S'il osait contre moi protéger ma rivale,
Il ignore à quel point je lui serais fatale !
Mais son propre intérêt m'assure de sa foi.
Fatime, quel beau jour, quel triomphe pour moi !
Soliman va servir le dessein qui m'anime,
Et se perdre lui-même en perdant Éronime.

FATIME.

Comment donc ce héros a-t-il pu mériter
La fureur qu'envers lui vous faites éclater ?

ZULIMA.

Écoute : je veux bien t'éclaircir ce mystère.
Auprès de mon époux sa faveur m'est contraire.
Avant que Mahomet, épris de ma beauté,
M'eût au trône d'Othman assise à son côté,
Zoraïme à ses feux avait donné pour gage
Amurat, qu'aujourd'hui veut proscrire ma rage.
Tu ne l'ignores pas ; mais tu ne peux savoir
Qu'Amurat de son père en secret est l'espoir.
A mon fils Bajazet son amour le préfère :
Soliman, de son maître esclave mercenaire,
Flatte tous ses penchans, applaudit à son choix.
Amurat à mon fils dispenserait des lois !
L'empire du Croissant serait son apanage !
Et Bajazet, captif à la fleur de son âge,

Trainerait des destins à son frère soumis !
Non : je le vengerai de tous ses ennemis.

FATIME.

Madame, ouvrez les yeux ; le danger est extrême.

ZULIMA.

Crois-tu qu'ingénieuse à me tromper moi-même,
D'un trop crédule espoir mon cœur soit animé ?
Autant qu'il est haï, Mahomet est aimé.
Sans frein dans les transports où son ame s'égare,
Ingrat et généreux, magnanime et barbare,
Aveugle en sa clémence, aveugle en sa fureur,
Tout ensemble du monde et l'amour et l'horreur,
On le voit chaque jour, fidèle à ses caprices,
Prodigue de bienfaits autant que de supplices.
Mais jusqu'autour de lui semant la trahison,
De ma haine en secret j'ai soufflé le poison.
S'il pouvait soupçonner....

SCÈNE II.

ZULIMA, FATIME, MORAD.

MORAD.

Notre invincible maître,
Mahomet, en ces lieux, Madame, va paraître :
Il désire être seul.

ZULIMA.

Puis-je m'en étonner ?
Mes plaintes en effet doivent l'importuner.
L'ingrat depuis long-tems évite ma présence ;
Il me fuit... c'est à moi de gémir en silence.

SCÈNE III.

MAHOMET, MORAD, GARDES.

MAHOMET.

A-t-on à Soliman ordonné de venir?

MORAD.

Oui, Seigneur.

MAHOMET.

Il suffit.

(Morad et les guerriers sortent.)

SCÈNE IV.

MAHOMET.

Je veux l'entretenir.
Mon cœur de ses chagrins lui doit la confidence.
J'honore ses vertus, je connais sa prudence,
Et me souviens toujours qu'au tems de mes exploits
Du glaive meurtrier il me sauva deux fois.

SCÈNE V.

MAHOMET, SOLIMAN.

MAHOMET

Approche, Soliman; on m'instruit que l'armée,
Par des séditieux en secret animée,

Non loin de ce palais murmure sourdement;
Serait-il vrai?

SOLIMAN.

Seigneur, ce n'est qu'en ce moment
Qu'un fidèle rapport m'en donne l'assurance.

MAHOMET.

De ces vils factieux que prétend l'arrogance?
Qu'osent-ils demander? ne me déguise rien;
Mérite la faveur d'un pareil entretien.

SOLIMAN.

Puisque vous l'exigez; votre esclave fidèle
Vous donnera, Seigneur, des preuves de son zèle.
Peut-être vos guerriers, je ne le cache pas,
Gémissent de vous voir renoncer aux combats;
Peut-être, se livrant au feu qui les dévore,
Dans leur cœur belliqueux ils se flattent encore
De ranger sous vos lois des peuples ennemis,
Et le reste du monde à vos armes promis.

MAHOMET.

Est-ce tout? dis.

SOLIMAN.

Seigneur...

MAHOMET.

Parle, je te l'ordonne.
A ta sincérité d'avance je pardonne.

SOLIMAN.

Eh bien donc! tout le camp se plaint avec chaleur
Du repos où languit cette noble valeur:
« Eh quoi! de l'univers retardant la conquête,
» Disent-ils, ce vainqueur dans sa gloire s'arrête;

» Retenu par l'amour, il perd le souvenir
» Des états qu'à son trône il devait réunir.
» Dans l'ombre du sérail, entouré de captives,
» Il nous laisse vieillir sous nos tentes oisives.
» Ah! qu'il nous rende enfin notre premier appui,
» Qu'il dise un mot! nos bras et nos cœurs sont à lui. »

MAHOMET, avec une ironie amère.

Dans ses vœux inquiets ainsi donc mon armée
Plus que moi-même ici songe à ma renommée!
Oui, je dois en effet excuser ce transport,
Et rougir du sommeil où ma valeur s'endort.
Les forces du Croissant à ma voix prodiguées,
La Grèce dans mes fers, ses îles subjuguées,
Onze siècles de gloire en six mois éclipsés,
Les Sarmates vaincus, les Thraces dispersés,
Les princes d'Occident environnés d'alarmes,
Et de loin pâlissant au seul bruit de mes armes,
Tant de trésors conquis, de rois obéissans...
Tous ces faibles travaux ne m'ont pas, je le sens,
Acquis le droit heureux que donne la victoire,
Le droit de reposer quelques instans ma gloire.
Eh bien! puisqu'il le faut, illustrons mes destins;
Commençons par verser tout le sang des mutins.

SOLIMAN.

S'ils osent murmurer, jusques à les entendre
Mahomet un moment daignera-t-il descendre?
Qu'avez-vous de commun avec ces faibles rois
Que le sceptre ottoman accablait de son poids?
Esclaves couronnés des mains des janissaires,
Ils devaient s'effrayer de plaintes téméraires;
Elles ne peuvent pas arriver jusqu'à vous.

MAHOMET.

Tu veux que Mahomet retienne son courroux !...
J'y consens ; aussi-bien mon âme oppressée,
Vivre, en ce moment règne une autre pensée.
Connais enfin, connais le trouble où je me vois.
La moitié de la terre obéit à ma voix ;
Et jusque dans ces murs une simple captive
Repousse ma tendresse à un plaire attentive.
Nièce de Constantin, par mon bras détrôné,
C'est moi qu'en vil esclave elle tient enchaîné.
En vain pour la flechir ma bonté tutélaire
Aux lois de l'Orient a daigné la soustraire.
J'accorde à ses désirs toute la liberté
Que des mœurs du sérail permet l'austérité.
Prières, vœux, bienfaits, trésors, rien ne la touche ;
Rien ne peut apaiser cette rigueur farouche.
Transporté, hors de moi, je fais parler en vain
Et les droits du vainqueur et ceux du souverain.
Toi, qui de mes transports connais la violence,
Qui sais comme mon bras réprime l'insolence,
Tu t'étonnes de voir que ton maître outragé
Dans un sang qui le hait ne se soit pas plongé !...
Soliman, qu'elle est belle, et que même ses larmes,
Son trouble, sa pâleur, ajoutent à ses charmes !
Et tel est mon destin, qu'il ne m'est plus permis
De lui ravir un cœur qu'elle seule a soumis :
Loin d'elle quelquefois, indigné de ma chaîne,
Ma fureur lui promet le sort fatal d'Irène,
D'Irène qui m'aimait, et dont jadis mon bras
Répandit tout le sang aux yeux de mes soldats ;
Alors, n'écoutant plus que mon cruel délire,
Je veux.... mais je la vois, et ma vengeance expire.

Ainsi, de vains projets tour-à-tour combattu,
Je flotte et je frémis, sous le joug abattu.
Je m'en rapporte à toi; parle, que faut-il faire?

SOLIMAN.

Vous aimez Éronime, et ne pouvez lui plaire!

MAHOMET.

Elle me hait.

SOLIMAN.

Eh bien! rendez-lui ses mépris.
Puisque de votre cœur elle ignore le prix,
Vous saurez sur vous-même obtenir la victoire.
Qu'ils reviennent ces jours d'éternelle mémoire!
Ces jours où Mahomet, au-dessus des revers,
Commandait à l'amour ainsi qu'à l'univers!
Oubliez....

MAHOMET.

Quel est donc cet obstacle invincible
Qui rend à tous mes soins Éronime insensible?
Avant que des combats le destin rigoureux
L'eût mise dans mes fers, d'un rival plus heureux
Aurait-elle accueilli l'hommage téméraire?
Quel que soit le rival que son cœur me préfère,
S'il est vivant....

SOLIMAN.

Seigneur, calmez ce vain effroi;
Sans doute de l'amour elle ignore la loi.
Depuis qu'en ce palais vous l'avez fait conduire,
Quel mortel auprès d'elle eût osé s'introduire?
La foule des muets, veillant de toutes parts,
Dérobe sa présence aux profanes regards.

MAHOMET, avec réflexion.

Sa naissance en effet, un orgueil légitime,

Contre un vulgaire amour, tout défend Éronime.
De quel autre les vœux seraient-ils écoutés,
Lorsque de Mahomet les soins sont rejetés?
Si de tant de bassesse Éronime capable....
Mon sort est de l'aimer innocente ou coupable.
(Avec explosion.)
Je rougis devant toi de mon égarement,
Mais d'un cruel amour tel est l'aveuglement :
Je languis à sa vue, et je languis loin d'elle;
Je retourne à ses pieds; et toi, visir fidèle,
Ouvre un œil vigilant sur ces lâches complots
Qui soulèvent mon camp fatigué du repos;
Sois digne d'obéir à mon ordre suprême;
Et si je puis enfin redevenir moi-même,
Si d'un lien fatal je puis me dégager,
Que tout, à mon réveil, soit prêt pour me venger.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

SOLIMAN.

Aux vœux de Mahomet Éronime est rebelle....
Et c'est à moi, grands Dieux, à moi qu'il le révèle!
Belle Éronime, eh quoi! tu gardes ton serment!
Tu te souviens encor d'un malheureux amant!
O de tous mes destins souveraine maîtresse!
C'est toi que Mahomet ravit à ma tendresse.
Lui, pour qui tant de fois j'ai répandu mon sang :
Non, non, ce n'était point la splendeur de son rang,
Ni l'espoir des bienfaits de sa toute-puissance,
Qui retenaient mon cœur sous son obéissance;

J'idolâtrais sa gloire : et mes yeux enchantés,
Le suivant au milieu de ses prospérités,
Éblouis des exploits amassés sur sa tête,
Reconnaissaient en lui l'héritier du prophète.
Un seul de ses regards disposait de mon sort :
Heureux sous ses drapeaux de mériter la mort,
Tous mes vœux se bornaient à gagner son estime !...
Juste ciel ! et c'est lui qui m'enlève Éronime !
Hélas ! dois-je prétendre à la revoir jamais ?
La terreur et la mort veillent dans ce palais.
Si près d'elle, et ma voix ne peut s'en faire entendre !
Faut-il donc qu'insensible à l'amour le plus tendre,
Un devoir odieux.... insensé, que dis-tu ?
Par un dernier effort rappelle ta vertu.
Aux soins de Soliman Mahomet se confie !
Allons, à son repos que je me sacrifie !
En dépit du destin dont je suis opprimé,
Lui seul est malheureux, puisqu'il n'est point aimé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉRONIME, ZULMÉ.

ZULMÉ.

Quoi, Madame! tandis que le fier Mahomet,
Votre maître et le mien, à vos lois se soumet,
Que son amour vous aide à franchir l'intervalle
Qu'entre le trône et vous place votre rivale,
Verrai-je, hélas, vos yeux de pleurs toujours baignés?
Le sceptre vous attend, et vous le dédaignez?...

ÉRONIME.

A ces lâches conseils crois-tu que je me livre?
Avant de m'avilir je dois cesser de vivre.
Ne te souvient-il plus qu'un vainqueur odieux
Commande à cet empire où régnaient mes aïeux?
Ne te souvient-il plus qu'une trop chère image?..

ZULMÉ.

Si du fier Mahomet vous repoussez l'hommage,
Comment oubliez-vous, dans vos longues douleurs,
Que Soliman lui-même a causé vos malheurs,
Et que jadis son bras...?

ÉRONIME.

O vengeance céleste !
Cruelle, qu'as-tu dit ? Va, ce dieu que j'atteste
Connaît seul les tourmens qui déchirent mon sein.
Tu m'oses accuser ! il faut parler enfin ;
De ce profane amour apprends donc la naissance,
Et quel est le pouvoir de la reconnaissance.

Je ne veux pas ici te peindre de nouveau
Ni les derniers momens d'un empire si beau,
Ni tous nos défenseurs privés de la lumière,
Ni le vaste cercueil de ma famille entière.
Seule je survivais à son funeste sort,
Et je n'attendais plus que l'opprobre ou la mort,
Quand un jeune héros, à travers le carnage,
Auprès de moi s'élance, et me tient ce langage :
« Rassurez-vous, princesse, et souffrez aujourd'hui
» Que l'heureux Soliman vous prête son appui.
» Mettez enfin un terme à vos justes alarmes.
» Visir de Mahomet, compagnon de ses armes,
» C'est à moi d'adoucir la rigueur des combats. »
Il dit, et d'un seul mot éloigne ses soldats.
Cependant j'écoutais, et l'humanité sainte,
Que sur ce front guerrier le ciel avait empreinte,
Et ces regards si doux, et ces nobles accens,
Malgré moi ramenaient le calme dans mes sens.
Bientôt même, levant une paupière humide,
Je contemple ses traits, et déjà, moins timide,
J'ose lui demander, pour dernière faveur,
De soustraire Éronime aux regards du vainqueur.
Il m'exauce : lui-même accompagne ma fuite,
Et la fille des rois se livre à sa conduite.

Dans un asile obscur, du palais écarté,
Mes pleurs du moins, mes pleurs coulaient en liberté.
Je voyais Soliman, et chaque jour plus tendre,
Son cœur, hélas! au mien se fesait trop entendre.
Instruit que Mahomet, aveugle en son courroux,
Cherchait une victime échappée à ses coups,
Et que sa barbarie, à tous les miens funeste,
D'une triste famille avait proscrit le reste,
Soliman le premier, immolant son amour,
Me pressa de quitter ce dangereux séjour.
Un prince de mon sang régnait dans l'Albanie;
Il m'offrait un secours contre la tyrannie;
Je partis; et bientôt sa touchante bonté
Mêla quelques douceurs à mon adversité.
Cependant, de butin et de carnage avide,
Mahomet, conduisant une armée homicide,
Entra dans l'Albanie, et rangea sous sa loi
Un peuple que son nom avait glacé d'effroi.
Hélas! qui désormais aurait pu me défendre!
Aux ordres de son maître empressé de se rendre,
Soliman combattait en de lointains climats;
Le palais se remplit de farouches soldats.
L'un d'eux osa sur moi lever sa main sanglante,
Et sourd à mes douleurs me traîner expirante
Aux pieds de Mahomet, dont le front irrité
S'adoucit à l'aspect de ma faible beauté.
Depuis que dans Bysance, à sa suite amenée,
Il condamne aux affronts ma vie infortunée,
Le croirais-tu jamais? grâces aux soins d'Osman,
Une fois en secret j'ai revu Soliman.

ZULMÉ.

De trouble et de pitié que mon ame est saisie!

Craignez de Mahomet la noire jalousie.
Les regards des muets sur vos pas sont ouverts,
Madame ; et si jamais vos feux sont découverts,
Tremblez pour Soliman, et tremblez pour vous-même.

ÉRONIME.

Eh ! voilà le sujet de ma douleur extrême !
Que m'importent mes jours ? dans l'état où je suis,
La mort est le seul terme à mes profonds ennuis.
Je ne l'ignore pas, tout s'oppose à ma flamme.
Que me sert de nourrir dans le fond de mon ame
Un sacrilége amour par le ciel condamné ?
Du dieu de Constantin le temple est profané :
On blasphême son nom.... et je pourrais encore,
Infidèle à ce dieu que le chrétien adore,
Vivre d'intelligence avec ses ennemis !
Brûler pour Soliman ! malheureuse, frémis !

ZULMÉ.

Mahomet vient à nous.

SCÈNE II.

MAHOMET, ÉRONIME, ZULMÉ.

MAHOMET.

Ma fatale tendresse,
Madame, près de vous me ramène sans cesse.
Je m'étonne moi-même, et ne puis concevoir
Quel suprême ascendant me force à vous revoir.
Mais quand je viens à vous, quand ma gloire avilie
A vos pieds malgré moi se tait et s'humilie,
Ne dois je dans vos yeux rencontrer que des pleurs ?

ÉRONIME.

Avez-vous donc s'tôt oublié mes malheurs?
Dans ce même palais où je suis sans défense,
Le sage Constantin éleva mon enfance.
C'est ici qu'il périt! ô souvenir affreux!
Ces murs fument encor de son sang généreux.
Ma famille n'est plus : vos pas foulent sa cendre,
Barbare, et c'est à moi que vous osez prétendre!

MAHOMET.

Oui, j'ai causé ces maux reprochés tant de fois.
La Grèce tout entière a passé sous mes lois.
Mais enfin m'a-t-on vu, cruelle que vous êtes,
Abuser de ma gloire et du droit des conquêtes?
De funèbres honneurs n'ont-ils pas consolé
Ce fameux Constantin par le glaive immolé?
N'ai-je pas de ce peuple adouci les misères?
Vos temples sont debout, et le dieu de vos pères,
Ce dieu qu'ont protégé mes ordres tout puissans,
Sur ses autels encor reçoit le même encens.
Pour ramener les cœurs j'ai tout fait; et l'empire
D'un long déchirement, grâce à mes soins, respire.
Vous seule, quand mon sceptre au loin se fait bénir,
Du malheur des combats gardez le souvenir!
Ah! j'ai trop expié le succès de mes armes!
Ce n'est plus un vainqueur qui brûle pour vos charmes.
Mon courage incertain, et captif dans vos fers,
Lasse depuis long-tems respirer l'univers :
Je détourne mes pas du sentier de la gloire,
Et de moi-même enfin j'ai perdu la mémoire.
Je borne mes destins : à vous seule livré,
Je fais taire l'espoir dont j'étais enivré.

Maître de l'Orient par le droit de la guerre,
Je pouvais disposer du reste de la terre;
Eh bien! je le refuse aux vœux de mes soldats.
Ils osent murmurer.... leur sang ne coule pas!
Je ne sais plus enfin, dans mon désordre extrême,
Ni vaincre, ni punir.... jugez si je vous aime!

ÉRONIME.

Une simple captive a-t-elle donc, Seigneur,
Le droit de retenir votre fougueuse ardeur?
Remplissez votre attente, et votre destinée;
Allez couvrir de deuil la terre infortunée:
Mais souffrez que, durant le cours de vos exploits,
Je pleure, sans témoins, les maux que je vous dois.

MAHOMET.

Si je pars en effet, si ma fierté s'abaisse
Jusqu'à répondre aux vœux que tout le camp m'adresse,
Pensez-vous qu'en partant, prompt à vous oublier,
Mon amour au sérail ose vous confier?
Vous me suivrez, Madame.

ÉRONIME.

Éternelle justice!
Quoi! de tous vos forfaits Éronime complice,
Du sang de Constantin souillant la pureté,
Irait montrer ses fers au monde épouvanté!
Moi, vous suivre, grands dieux!

MAHOMET.

Oui, désormais je cède
Au tyrannique amour dont le charme m'obsède;
Vivre éloigné de toi n'est plus en mon pouvoir.
Tes larmes, ton orgueil, même ton désespoir,
Tout allume des feux que je voudrais éteindre.

Cet indomptable cœur est las de se contraindre.
Sais-tu bien qui je suis? Est-ce à toi d'ignorer
Les noirs emportemens où je puis me livrer?
Va, je te punirais de ma propre faiblesse.
Il en est tems encor, partage mon ivresse;
Dis un mot, et ce jour t'élève jusqu'à moi.
Je te pardonne tout; je t'engage ma foi.
S'il est une beauté captive en cette enceinte,
Qui dans ce cœur si fier puisse éveiller la crainte;
Tous ses droits à l'instant te sont sacrifiés;
Demande-moi sa tête, elle tombe à tes pieds.

ÉRONIME.

Ah! Barbare!

MAHOMET.

Réponds.

ÉRONIME.

Je doute si je veille.
Dieu, quels accens de mort ont frappé mon oreille!
Va, je m'étais contrainte, et mon inimitié
Trop long-tems devant toi n'a paru qu'à moitié.
Renonce au vain espoir qui t'égare et t'abuse.
Porte à d'autres beautés un cœur que je refuse.
Moi, recevoir ta main! qu'oses-tu proposer?
De mon sort malheureux, va, tu peux disposer,
Tu me verras toujours rebelle, inexorable:
Je te jure, tyran, une haine implacable.
Tu n'hésiteras pas pour un crime de plus;
Frappe donc, tu le dois.

MAHOMET, avec un sourire affreux.

Tes vœux sont superflus.
Tu vivras pour fléchir sous mes lois souveraines,

Pour sécher dans le deuil, pour languir dans les chaînes;
Indigne de l'honneur que tu dus recevoir,
Rampe au pied de ce trône où je daignais t'asseoir.
Sors, esclave.

ÉRONIME.

O destin!

MAHOMET.

Obéis à ton maître;
(Éronime sort.)
Soyons digne du trône où le ciel me fit naître.
L'ingrate! dans ses vœux Mahomet absolu
Ne connaît point d'obstacle alors qu'il a voulu.
L'aspect de ce palais, témoin de son enfance,
Enhardit trop long-tems cet excès d'insolence.

SCÈNE III.

MAHOMET, SOLIMAN.

MAHOMET.

A-t-on exécuté mes ordres souverains?

SOLIMAN.

Jaloux d'approfondir tous ces bruits incertains,
Je n'ai voulu, Seigneur, en croire que moi-même.
De quelques chefs obscurs l'emportement extrême
Sous mes yeux en effet n'a pas craint d'éclater:
Je viens secrètement de les faire arrêter.
Mais vous pouvez compter sur la foi de l'armée,
J'ose le croire au moins. D'un beau zèle animée,
Sans murmure elle attend que votre auguste voix

Daigne lui commander de vaincre sous vos lois.

MAHOMET.

Elle se tait... Eh bien ! j'écoute la clémence ;
Que dis-je ? Sa secrète et juste impatience
Déchire le bandeau sur mes yeux étendu,
Je sors d'un long sommeil, et le jour m'est rendu.
Je partirai.

SOLIMAN.

Qu'entends-je ? ô bonheur !

MAHOMET.

Mon courage
S'affranchit à la fin d'un honteux esclavage :
Monarque d'un sérail, dans un muet oubli,
Dois-je laisser encor mon nom enseveli ?
Je partirai : demain je ressaisis mes armes.
Dans l'appareil des camps, au milieu des alarmes,
Un prince tel que moi, digne de ses lauriers,
Mêle un instant d'amour à ses travaux guerriers ;
Mais on ne le voit point au sein de la mollesse
Consumer les beaux jours que la gloire lui laisse.
Pourtant je ne veux pas qu'à mon prochain départ
L'orgueil des révoltés se flatte d'avoir part.
Si j'excuse tous ceux dont un zèle perfide
A séduit la jeunesse et le cœur intrépide,
Je retiens dans les fers leurs chefs séditieux ;
Ils n'auront pas l'honneur de mourir sous mes yeux.

SOLIMAN.

Dans vos nobles projets que rien ne vous arrête ;
Rendez à vos soldats l'étendard du prophète.
Pardonnez si ma voix vous presse d'accomplir
Les augustes devoirs qu'il vous reste à remplir,

Et si je représente à votre ame enflammée
Ce que de vous encore attend la renommée.
L'Europe vous regarde, et déja les destins
Semblent vous préparer des triomphes certains.
Les peuples de l'Oder et ceux de l'Illyrie,
L'un contre l'autre armés, déchirent leur patrie;
A travers tant d'états aux factions vendus,
Coulent des flots de sang pour la gloire perdus.
Victime des partis qu'un fol espoir entraîne,
Tout l'Occident n'est plus qu'une homicide arène,
Où des rois d'un moment se disputent entre eux
Un sceptre imaginaire et des lauriers affreux.
Terminez, il est tems, des luttes inégales;
Éteignez le flambeau de ces haines fatales.
Scanderberg, de son joug dès long-tems fatigué,
Et tant de fois vaincu sans être subjugué,
Du fond de ses rochers se lève et vous menace;
Sa révolte s'étend jusqu'aux monts de la Thrace.
Du bord adriatique insultant vos vaisseaux,
Venise se confie aux remparts de ses eaux.
Rhode est debout encore après tant de batailles;
La gloire vous appelle au pied de ses murailles:
Les fameux chevaliers qui soutiennent ses droits
S'apprêtent à combattre une seconde fois:
Allez, et foudroyez, malgré leur résistance,
De l'empire chrétien la dernière espérance.

MAHOMET.

D'un succès plus prochain Mahomet est jaloux;
L'empire d'Orient est tombé sous mes coups!
Mais il faut plus encor: cet orgueilleux Comnène,
Tranquille en ses états, m'importune et me gêne.
Au dernier Constantin par le sang allié,

Son repos confiant m'a trop humilié.
J'irai, n'en doute pas, lui ravir Trébizonde,
Et de ce même bras que la guerre seconde,
Aux regards de l'Asie et du monde étonné,
Renverser du Persan le trône efféminé.
Puis, traînant sur mes pas des peuples tributaires,
Je reviens châtier ces princes téméraires
Que liguent contre moi les pontifes romains,
Et qu'avaient trop long-tems épargnés mes dédains.
Rempli de ces projets, penses-tu qu'une femme
Des soins de ma grandeur ait détourné mon ame?
J'assemble le divan : je déroule à ses yeux
De mes travaux futurs le tissu glorieux,
Et suivi d'Éronime, au retour de l'aurore,
Je quitte ce palais, où je me déshonore.

SCÈNE IV.

SOLIMAN.

Oh! de quel trait affreux il déchire mon cœur!
Quoi! lorsque mes conseils excitent sa valeur,
Que moi-même, échauffant le transport qui l'anime,
J'aspire à l'éloigner des regards d'Éronime,
Avec elle, grand Dieu, le cruel veut partir!
Et du sort qui l'attend je ne puis l'avertir!
Un obstacle éternel loin de ses yeux m'enchaîne t
C'en est fait... plus d'espoir... Ciel! la Sultane reine!
Évitons ses regards.

SCÈNE V.

ZULIMA, SOLIMAN.

ZULIMA.

Soliman, demeurez.

SOLIMAN.

Qu'attendez-vous de moi!

ZULIMA.

Bientôt vous le saurez.
Mahomet m'abandonne, il m'outrage.

SOLIMAN.

Madame.

ZULIMA.

Ne m'interrompez pas. D'une honteuse flamme
Il est tems d'arrêter le cours injurieux;
Visir, et c'est sur vous que j'ai jeté les yeux.

SOLIMAN.

O ciel!

ZULIMA.

A me servir quand ma voix vous excite,
J'ai le droit d'ordonner ce que je sollicite.

SOLIMAN.

Je ne sais...

ZULIMA.

Vengez-moi.

SOLIMAN.

Vous venger! et comment?

ZULIMA.

Votre intérêt s'unit à mon ressentiment;
Vous aimez Éronime.

SOLIMAN.

Hélas ! qu'osez-vous dire ?
Qui ? moi ! je l'aime ?

ZULIMA.

Vous.

SOLIMAN, à part.

A peine je respire.

ZULIMA.

Cet unique entretien que vous eûtes tous deux,
A qui le devez-vous ? à moi seule.

SOLIMAN.

Grands Dieux ?

ZULIMA.

Osman feignit par vous de se laisser séduire ;
Mais, craignant Mahomet, c'est moi qu'il vint instruire.
Je sus gagner Osman : par ses soins, une nuit,
Aux jardins du sérail vous fûtes introduit ;
Je me rendis moi-même en ce lieu solitaire,
Et de vos noirs chagrins j'appris tout le mystère.
Livrez-vous à l'espoir ; enfin, c'est aujourd'hui
Que ma pitié vous prête un favorable appui.
Éronime est à vous : sans obstacle, sans crainte,
Pénétrez du sérail la redoutable enceinte.
J'ai tout prévu, bientôt par des chemins obscurs
De ce vaste palais vous gagnerez les murs :
Des esclaves soumis à mes ordres suprêmes
A travers ces détours vous guideront eux-mêmes :
Un rapide vaisseau, déjà tout préparé,
Doit vous offrir alors un réfuge assuré.
Fuyez un prince ingrat dont l'ardeur vous outrage,
Et voguez sans péril vers un lointain rivage.

SOLIMAN.

Moi! fuir! ciel!

ZULIMA.

Écoutez, je fais votre bonheur,
Mais remplissez mes vœux au gré de ma fureur,
Ou tremblez : votre sort entre mes mains repose;
Du secret de vos feux ma vengeance dispose;
C'est vous en dire assez; encore un seul remord,
J'éclaire le sultan, et vous livre à la mort.
Je vous connais. Je sais qu'un guerrier invincible
Peut à de tels périls se montrer insensible.
Vous méprisez le jour, mais vous ne voulez pas
Vous-même d'Éronime ordonner le trépas.
Vous savez à quel point Mahomet est barbare.

SOLIMAN.

Éronime!

ZULIMA.

Elle meurt.

SOLIMAN.

Je frémis et m'égare;

ZULIMA.

Elle meurt.

SOLIMAN.

Je l'adore.

ZULIMA.

Hé bien, que tardez-vous?

SOLIMAN.

Ah! pour favoriser votre dépit jaloux,
Dois-je faire à mon maître une mortelle injure,
Profaner le sérail, me souiller d'un parjure,
Et par mon lâche cœur, plus que par vous séduit,

De ma fidélité perdre en un jour le fruit?
Laissez-moi triompher de mon incertitude,
Ou préparer mon ame à tant d'ingratitude.

ZULIMA.

Déjà la nuit sur nous étend son voile épais,
Suivez-moi.

SOLIMAN.

Je ne puis.

ZULIMA.

Il le faut.

SOLIMAN.

Non, jamais.

ZULIMA.

Pour la dernière fois, obéissez.

SOLIMAN.

Cruelle!

ZULIMA.

Ce n'est point à mes vœux qu'on se montre rebelle;
Cédez, ou de ce pas votre amour déclaré...

SOLIMAN.

Un moment.

ZULIMA.

Non.

SOLIMAN.

Eh bien! je vous obéirai.
Je n'examine pas, en mon désordre extrême,
Si c'est vous que je sers encor plus que moi-même.
Je dérobe Éronime au destin qui l'attend;
Éronime vivra; déterminez l'instant
Où je dois l'arracher de ce palais funeste;

Mais que tombe sur moi la colère céleste,
Si, me souillant d'un crime encor plus odieux,
Au mépris de ma foi, j'abandonne ces lieux!

ZULIMA.

Quoi! mes soins du sérail vous ménagent l'entrée,
Je remets en vos bras une amante adorée,
Et, lorsque tous vos vœux enfin sont exaucés,
Un lâche et vain effroi...

SOLIMAN.

N'est-ce donc pas assez
Que par un attentat ma vertu se flétrisse?
Qu'à vos ressentimens malgré moi je m'unisse?
Je me rends criminel... mais trahir lâchement
Un maître généreux qui daigne en ce moment
Se reposer sur moi des soins de son empire!
Le quitter à l'instant où la haine conspire;
Où peut-être en secret ses jours sont menacés!...
Ah! de tant de respects, tant de vœux empressés,
Mon cœur n'a pas sitôt étouffé la mémoire.
Disposez de ma vie, et non pas de ma gloire.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

ZULIMA.

Il se refuse en vain à remplir mon espoir;
Puisqu'il aime Éronime, il voudra la revoir.
Il ne soupçonne pas l'abîme où je l'entraîne:
Suivons ses pas, qu'il cède, et sa perte est certaine.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉRONIME, ZULMÉ.

ZULMÉ.

Tout dort dans le sérail, et vous seule effrayée,
La pâleur sur le front, et de larmes noyée,
Aux douceurs du sommeil vous refusez vos sens!
Au nom de la pitié que pour vous je ressens,
Parlez... quel désespoir de votre ame s'empare?

ÉRONIME.

As-tu donc oublié le sort qu'on me prépare?
Je crois le voir partout ce tyran abhorré.
Je veille, et cependant mon esprit égaré
Aperçoit à travers un funèbre nuage
De mille objets de deuil le confus assemblage;
Mais quel spectacle horrible à mes yeux s'est offert?
Soliman!... Je le vois... pâle, de sang couvert,
Prêt à fermer au jour sa mourante paupière....
Que cette nuit est lente à finir sa carrière!

ZULMÉ.

Un silence profond environne ces lieux;
Les muets sont debout, et jamais à vos yeux,

Mahomet, dont l'aspect toujours vous épouvante,
A cette heure de calme ici ne se présente;
Que craignez-vous encor?

ÉRONIME.

Je ne sais; et pourtant
L'effroi qui me saisit redoublé à chaque instant.
Vous, qui ne voyez pas les maux où je succombe,
Qui dormez maintenant du sommeil de la tombe,
Que la mort a sauvés de l'opprobre et des fers,
O mes aïeux! pour vous il n'est plus de revers,
Plus d'affronts à subir, de larmes à répandre:
Une éternelle paix entoure votre cendre;
Et votre fille, hélas! captive, sans secours,
De ses tourmens affreux voit prolonger le cours.
Ne pouvez-vous, touchés du destin qui m'accable,
M'ouvrir de vos tombeaux l'asile inviolable?...
Je ne crains pas du moins, en mon sort rigoureux,
Qu'un tyran m'asservisse à ses horribles vœux;
Il me reste un moyen de tromper sa tendresse....
(A Zulmé, avec terreur.)
N'entends-tu pas du bruit?

ZULMÉ.

Rassurez-vous, princesse;
Des gardes du sérail vous entendez les pas.

ÉRONIME.

Écoute.

ZULMÉ.

Quel effroi!

ÉRONIME.

Je ne m'abuse pas.

ZULMÉ.

Il est vrai.

SOLIMAN.

Tout est prêt, et tu quittes ces lieux.

ÉROSIME.

Quoi! je m'affranchirais d'un honteux esclavage?

SOLIMAN.

Oui, le calme t'attend sur un autre rivage.

ÉROSIME.

Le cruel Mahomet....

SOLIMAN.

Désormais ne peut rien.
Un autre nous protège, et nous sert de soutien.

ÉROSIME.

Bonheur mensonger!

SOLIMAN.

La cour de Germanie,
A celle de Byzance autrefois tant unie,
Offre contre l'orage un abri protecteur.
Une seconde fois sauve ton libérateur!
O toi! l'unique objet de ma flamme constante,
Troublée qu'un vain retard ne trompe mon attente.

ÉROSIME.

Et tu fuis à ton tour ce tyran odieux!

SOLIMAN.

Érosime, reçois mes éternels adieux.

ÉROSIME.

Je ne te verrai plus!

SOLIMAN.

Juge de mon supplice.
Non, tu ne connais pas ce cruel sacrifice,
Imposé par l'honneur, par la foi des serments.

Tu dois haïr mon maître, il causa tes tourmens;
Je t'enlève à sa flamme, et te rends à toi-même;
C'est tout ce que je puis dans mon désordre extrême :
Je termine tes maux.

ÉRONIME.

Tu viens les redoubler.
Ah! de quel poids affreux je me sens accabler!
Pourquoi réveilles-tu dans mon ame égarée
Les sacriléges feux dont elle est dévorée?
Qui t'amène vers moi? Ne sais-tu pas, cruel,
Que j'arme en t'écoutant les vengeances du ciel;
Que je brave ses lois, et que de sa colère
Il élève entre nous l'invincible barrière?
Si je fuis avec toi, je trahis mon devoir;
Si je reste en ces lieux, la mort est mon espoir....
Je ne partirai pas.

SOLIMAN.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Éronime, sais-tu ce que j'ose entreprendre?
Que j'outrage à la fois et mon maître et les cieux?
Garde-toi d'abuser de l'excès de mes feux!

(On entend du bruit.)

Oh! ne m'enlève pas un reste de constance,
Au nom de notre amour, abandonne Byzance!
Pars, je ne puis te suivre; et mon cœur combattu...
Ne peut...

(Le bruit redouble.)

Tu dois haïr mon maître, il causa tes tourmens;
Je t'enlève à sa flamme, et te rends à toi-même;
C'est tout ce que je puis dans mon désordre extrême :
Je termine tes maux.

ÉRONIME.

Tu viens les redoubler.
Ah! de quel poids affreux je me sens accabler!
Pourquoi réveilles-tu dans mon ame égarée
Les sacriléges feux dont elle est dévorée?
Qui t'amène vers moi? Ne sais-tu pas, cruel,
Que j'arme en t'écoutant les vengeances du ciel;
Que je brave ses lois, et que de sa colère
Il élève entre nous l'invincible barrière?
Si je fuis avec toi, je trahis mon devoir;
Si je reste en ces lieux, la mort est mon espoir....
Je ne partirai pas.

SOLIMAN.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Éronime, sais-tu ce que j'ose entreprendre?
Que j'outrage à la fois et mon maître et les cieux?
Garde-toi d'abuser de l'excès de mes feux!

(On entend du bruit.)

Oh! ne m'enlève pas un reste de constance,
Au nom de notre amour, abandonne Byzance!
Pars, je ne puis te suivre; et mon cœur combattu...
Ne peut...

(Le bruit redouble.)

SCÈNE III.

MAHOMET, ÉRONIME, SOLIMAN, ZULMÉ, MORAD, MUETS portant des flambeaux, GARDES.

SOLIMAN.

Ciel! Mahomet!

ÉRONIME.

Dieu!

MAHOMET, à Soliman.

Me reconnais-tu?
Te flattais-tu de voir tant d'audace impunie?

SOLIMAN, éperdu.

Éronime!

MAHOMET.

A ton sort elle doit être unie.
Et ma juste fureur jusque dans les tourmens
Ne veut pas séparer de si tendres amans.

SOLIMAN.

Mes remords ont déjà commencé mon supplice;
Je connais mon forfait : que mon sort s'accomplisse.
Mais Éronime, hélas!...

MAHOMET.

Tu l'aimes, c'est assez.
Ne te souvient-il plus, quand mes vœux repoussés
D'un rival inconnu soupçonnaient l'existence,
Quel prix à son amour je réservais d'avance?
Ne te souvient-il plus que, dans son cœur fumant,
Je te jurai...

ÉRONIME.

Seigneur...

MAHOMET.

J'acquitte mon serment.

ÉRONIME, saisissant le bras de Mahomet, qui veut tirer son poignard.

Arrête, Mahomet; que ta jalouse rage
Punisse seulement l'ingrate qui t'outrage.

MAHOMET.

Ciel! par quel charme affreux suis-je donc retenu?
Quel est ce vil effroi qui m'était inconnu?
Le crime est sous mes yeux, et ma main délibère...
Ainsi donc vainement la sultane m'éclaire,
M'apprend...

SOLIMAN.

Quoi! Zulima... la perfide! Seigneur,
Sachez...

MAHOMET.

Qu'on les entraîne : il faut à ma fureur
Le tems de prononcer sur le juste supplice
Que méritent l'audace ensemble et l'artifice.

SCÈNE IV.

MAHOMET, MORAD.

MAHOMET.

Et mon bras dans leur sein n'a donc pu se plonger!
Pour la premiere fois je tarde à me venger!
Je ne le cache pas : l'excès même du crime
A suspendu l'effet du courroux qui m'anime.

Combien ils frémiront de m'avoir un moment
Réduit à différer leur juste châtiment!
Quelle mort assez lente à leur forfait est due?
Je suis impatient d'en repaître ma vue.
L'infâme! tout son sang, goutte à goutte versé,
Pourra-t-il satisfaire à mon cœur offensé?
Quoi! je me plains à lui des rigueurs de l'ingrate;
Sans contrainte à ses yeux mon désespoir éclate;
Je lui conte mes maux, mon amour dédaigné,
Les mouvemens confus de mon cœur indigné;
Et lui, certain de plaire à celle qui me brave,
Il m'insulte en secret, lui, misérable esclave!....
Mais, dis-moi, cher Morad, n'as-tu pas entendu
Soliman, tout-à-l'heure, incertain, éperdu,
Appeler mes soupçons sur un autre coupable?
Qui dois-je envelopper dans ma rage implacable?
Tu connais Zulima.... Je ne sais.... mais enfin
Un doute affreux commence à naître dans mon sein:
Il le faut éclaircir.... Revoyons la sultane:
Malheur à tout mortel que mon soupçon condamne.
Allons, et dans ces murs où va régner l'effroi,
Que tout ce qui m'offense expire autour de moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZULIMA, FATIME.

ZULIMA, en désordre.

Ciel! devais-je m'attendre à ce dernier malheur?

FATIME.

Calmez-vous.

ZULIMA.

Où porter mon trouble et ma douleur?
Quoi! je rends Mahomet témoin de son outrage;
Il ne peut en douter, et commande à sa rage!
C'est à moi de frémir.

FATIME.

Ces perfides amans
Vont expirer bientôt dans l'horreur des tourmens.
Mahomet les dévoue à toute sa colère.

ZULIMA.

Fatime, que dis-tu? Mahomet délibère,
Il ne m'abuse pas; un reste d'amitié
Pour Soliman tout bas éveille sa pitié.
Il se souvient toujours que son bras tutélaire
Lui conserva le trône et ce jour qui l'éclaire;
Il peut l'interroger; et sur moi seule alors

De son ressentiment éclatent les transports :
Car tu ne peux douter que le visir lui-même
Ne dévoile au sultan mon fatal stratagême.

FATIME.

Et qu'opposerez-vous à ces dangers pressans,
Madame ?

ZULIMA.

Quand j'ai vu Mahomet en suspens,
Des périls que je cours un message fidèle
A l'intrépide Omar a porté la nouvelle.
Il m'écrit à l'instant qu'il arme les soldats ;
Que, jusqu'en ce palais précipitant leurs pas,
Nous les verrons bientôt, d'une voix unanime,
Demander au sultan la tête d'Éronime
Et celle d'un sujet dont la témérité
Profana du sérail l'asile redouté.
Mais aura-t-il le tems de m'être favorable ?
Ce n'était point assez d'un doute qui m'accable.
Sais-tu que Mahomet va paraître à mes yeux ?
Qu'il me fait ordonner de l'attendre en ces lieux ?
Il prétend me parler.... et que va t-il me dire ?
S'il soupçonne un moment le piége où je l'attire,
Rien ne peut me sauver de son juste courroux,
Et ce n'est pas pour moi qu'il retiendra ses coups.
O toi, dont la fortune à mes vœux est si chère,
Mon fils, si tu perdais ta malheureuse mère,
Hélas ! qui désormais veillerait sur tes jours,
Et contre un père ingrat t'offrirait son secours ?
Juste ciel ! le voici.

SCÈNE II.

MAHOMET, ZULIMA, FATIME.

MAHOMET.

D'une importune idée,
D'un étrange soupçon mon ame est obsédée :
Vous savez quel complot je cherche à pénétrer,
Madame, et vous pouvez peut-être m'éclairer.

ZULIMA.

Moi ! Seigneur.

MAHOMET.

Répondez : de ce fatal mystère
Vous n'étiez pas ici seule dépositaire ;
Par quel heureux secours dévoilant ce forfait
Avez-vous du Visir....

ZULIMA.

Le hasard a tout fait.
Aux jardins du sérail deux esclaves fidèles
Ont vu se préparer ces trames criminelles.
Ils m'ont appris, Seigneur, qu'en ce lieu retiré,
Dans la nuit, le Visir souvent s'était montré.
Mes ordres à tous deux ont prescrit le silence ;
Et mon or prodigué payant leur vigilance,
Des pas de Soliman invisibles témoins,
A dévoiler son crime ils ont mis tous leurs soins,
Et cette nuit enfin ils sont venus m'instruire
Que le traître au sérail cherchait à s'introduire....
Seigneur, vous savez tout.

MAHOMET.

Pourquoi donc si long-tems
Avez-vous différé ces aveux importans?

ZULIMA.

Seigneur, pour le Visir on connaît votre estime;
Vous ne l'auriez jamais soupçonné d'un tel crime;
Et d'ailleurs Mahomet, prévenu contre moi,
A mon rapport sincère eût-il ajouté foi?
Je n'avais point de preuve; il me fallait attendre
Que l'ingrat Soliman osât tout entreprendre;
Et ce n'est qu'au moment où, séduit par l'amour,
Il osait pénétrer jusque dans ce séjour...

MAHOMET.

Vous avez attendu que sa flamme enhardie
A ce dernier excès poussât la perfidie!
Vous avez pu me voir jusques à ce moment
Dans ma sécurité m'endormir follement!
N'avez-vous pas tous deux mérité ma vengeance,
Lui par son attentat, vous par ce long silence?
Du poids d'un tel secret vous n'avez pas tremblé!
Sans doute votre cœur lâche et dissimulé
S'applaudissait tout bas de ma tendresse vaine!
Mon avilissement plaisait à votre haine!
Que dis-je? Soliman à cette indignité
De lui-même jamais ne se serait porté!
Et, sans quelque motif que je ne puis comprendre,
D'un infâme complot il eût su se défendre;
Enfin, est-il le seul que je doive punir?
Nul autre à son forfait n'a-t-il osé s'unir?
Surpris dans le sérail, et tremblant à ma vue,
Tout ses sens ont frémi d'une horreur imprévue,

Lorsque j'ai devant lui prononcé votre nom.

ZULIMA.

Un excès de terreur aveuglait sa raison.
Me faut-il repousser encor votre injustice?
De mon propre bonheur je fais le sacrifice;
Je conserve Éronime à votre ardent amour,
Et vous me soupçonnez d'un coupable détour!
S'il était vrai, Seigneur, si mon ame offensée,
Et de votre abandon profondément blessée,
Eût conçu le projet d'éloigner de ces lieux
L'orgueilleuse beauté qui plaît tant à vos yeux;
Peut-être j'aurais su, d'un tel secret instruite,
De ces lâches amans favoriser la fuite.
Mais non; auprès de vous mon zèle me conduit;
Je vous les fais surprendre au milieu de la nuit;
Je les offre à vos coups; et quand votre colère
Pour la première fois craint de se satisfaire,
Que vous n'osez encor prononcer leur trépas,
C'est moi que vos soupçons.... vous ne le croyez pas.

MAHOMET.

Il se peut : mais avant que le traître périsse,
Madame, je prétends démêler l'artifice.
Il faut que devant vous je l'interroge ici.
Vous vous troublez?

ZULIMA.

Eh quoi! vous m'outragez ainsi,
Et d'une juste horreur je pourrais me défendre!...

SCÈNE III.

MAHOMET, ZULIMA, FATIME, MORAD.

MORAD.

Seigneur, en ce palais, on songe à vous surprendre ;
Votre camp se soulève. On voit de toutes parts
De la rebellion flotter les étendards.
De vils séditieux répandus dans Byzance,
Eux-mêmes se chargeant du soin de votre offense,
Du Visir, d'Éronime, exigent le trépas ;
A demander leur tête ils ne se bornent pas,
Ils réclament ces chefs que Soliman lui-même
Tantôt a fait saisir par votre ordre suprême.

MAHOMET.

Il suffit : à ces chefs que l'on donne la mort.

ZULIMA.

Ah ! Seigneur, retenez ce funeste transport ;
Et puisque vos soldats, par un excès de zèle,
N'aspirent qu'à venger votre injure cruelle,
Livrez ce couple ingrat, et par un peu de sang
Épargnez des affronts à votre auguste rang.

MAHOMET.

Seul, je dois repousser un orgueil qui me brave ;
Seul, je dois disposer du sort de mon esclave ;
Son supplice était prêt : on menace ses jours !
Ma volonté suprême en prolonge le cours.

ZULIMA.

Eh quoi donc ! exposant votre tête et l'empire,
Seigneur...

MAHOMET.

Elle vivra, ce mot doit te suffire.
Ne suis-je environné que de séditieux?
Tous ne sont pas absens, il en est sous mes yeux.

MORAD.

Oui, Seigneur, connaissez leurs desseins téméraires,
On entend, dans les rangs des fougueux janissaires,
Le nom de la sultane à grand bruit répété.

MAHOMET, à Zulima.

On s'arme en ta faveur! tant de témérité....

MORAD.

On vient!

ZULIMA, à part.

Serait-ce Omar, dont l'appui secourable?...

SCÈNE IV.

MAHOMET, ZULIMA, SOLIMAN, FATIME.

GARDES.

ZULIMA.

Que vois-je? Soliman!... ô rage!

MAHOMET.

Misérable!
Viens-tu lever sur moi ta sacrilége main?

SOLIMAN.

Vous ne me croyez pas cet horrible dessein.
Je viens vous éclairer sur des trames perfides;
On égare, Seigneur, vos guerriers intrépides;

Jusque dans ma prison leurs cris sont parvenus.
Vos plus grands ennemis ne vous sont pas connus :
Le plus lâche de tous en ce palais respire ;
Contre vous, en secret, dès long-tems il conspire.
J'ai vu de quels périls vous étiez menacé ;
J'ai senti mon devoir, et n'ai point balancé.
Prêt à subir la mort, je tremblais pour mon maître ;
A ma crainte, à mes vœux, trop sensibles peut-être
Ces généreux soldats, que je vis tant de fois
Des palmes de l'honneur se couvrir à ma voix,
Par mes pleurs attendris, ont fait tomber ma chaîne
Ils sont dignes de vous, et je vous les amène.
Mais sur les pas d'Omar de vils séditieux
Oseront s'approcher peut-être de ces lieux :
Souffrez alors, souffrez que mon bras les arrête ;
Et puis à vos genoux je rapporte ma tête.

MAHOMET.

Quoi ! le glaive à la main ?

SOLIMAN.

Ah ! loin d'en abuser,
A vos pieds en tremblant je viens le déposer ;
Et, si vous me jugez digne de vous défendre,
Ce n'est que de vous seul que je puis le reprendre.

MAHOMET.

Tu m'oses implorer, et tu n'en frémis pas !
Cette mort que l'on trouve au milieu des combats
Est le prix du guerrier à son maître fidèle ;
Tu ne mérites plus une mort aussi belle.
Sors, et dans ce palais, qu'on ose menacer,
Attends que sur tes jours je daigne prononcer.

SOLIMAN.

Plutôt que d'avilir la fin de ma carrière,
Ordonnez qu'à l'instant je perde la lumière.
J'ai trahi mes sermens sans doute; mais enfin,
Pour prix de ces remords qui déchirent mon sein,
Oh! laissez-moi du trône embrasser la défense.
Tout mon sang...

MAHOMET.

Il suffit de ma seule présence.
Sors...

SOLIMAN.

Témoin des dangers que vous allez courir,
Je vous obéirai;... c'est bien plus que mourir.
(Il sort.)

SCÈNE V.

MAHOMET, ZULIMA, GARDES.

MAHOMET, à Zulima.

Le ciel a donc trompé ta sacrilége audace!
Après tant de forfaits espères-tu ta grâce?

ZULIMA.

Ah! je prévois mon sort : mais connais mes fureurs.
J'ai voulu t'abreuver de honte et de malheurs:
J'abhorrais Soliman à l'égal d'Éronime;
Il protége Amurat, c'est t'apprendre son crime.
Enfin, n'en doute plus, c'est moi dont les efforts
Ont su de ton visir subjuguer les remords.
J'ai tout fait pour un fils proscrit dès sa naissance.
Si le ciel a trompé ma plus chère espérance,

Il me laisse du moins, en cet instant d'horreur,
Jouir du trouble affreux qui déchire ton cœur.
Éronime, insensible au feu qui te dévore,
Brûle pour un esclave; et c'est toi qu'elle abhorre.
Elle seule me venge; et je cours sans effroi
Au devant d'une mort qui m'affranchit de toi.

(Elle va pour sortir.)

MAHOMET.

Arrête; et puisqu'enfin ta secrète puissance
A rangé mes guerriers sous ton obéissance;
Puisqu'au gré de tes vœux tu sais en disposer,
C'est toi seule aujourd'hui qui dois les apaiser;
Et, pour les ramener à mon pouvoir suprême,
Je vais aux factieux te présenter moi-même.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SOLIMAN.

Malheureux que je suis! où porter mon effroi?
Dans le commun désordre on m'abandonne à moi.
Contre les révoltés dont l'orgueil le menace,
Mahomet pour appui n'a que sa seule audace.
Ah! si les factieux, par le sort protégés,
Pénètrent dans ces murs qu'ils tiennent assiégés,
Comment à leurs fureurs arracher Éronime?
Sachons leur disputer cette noble victime.
Courons au-devant d'eux prévenir leurs forfaits;
Peut-être de mon sang ils seront satisfaits.

SCÈNE II.

SOLIMAN, MORAD.

SOLIMAN.

C'est toi, Morad? Eh bien! hâte-toi de m'instruire.
Mahomet...?

MORAD.

Il triomphe, et la révolte expire.

Le Sultan, à nos yeux déguisant sa fureur,
Entraîne Zulima que glace la terreur ;
Et, soudain du palais fesant ouvrir les portes,
Il s'adresse en ces mots aux farouches cohortes :
« La voilà, la voilà, celle dont les avis
» Par de vils factieux sont lâchement suivis. »
Il dit; et, la frappant d'une main irritée,
Il jette dans les rangs sa tête ensanglantée.
Mais, voyant de terreur les soldats pénétrés,
Il poursuit. « De mon sang êtes-vous altérés?
» Je ne m'abaisse pas jusques à le défendre.
» Qui de vous le premier osera le répandre?
» Approchez... Mais plutôt, redoutez mon courroux,
» Et devant Mahomet, traîtres, prosternez-vous. »
A ces mots, tout-à-coup la révolte s'arrête ;
O surprise! on croirait que notre saint prophète
Du sultan outragé vient soutenir les droits,
Le couvre de lumière, et tonne par sa voix.
Ces féroces guerriers, pâles, saisis d'alarmes,
De leurs tremblantes mains laissent tomber les armes;
Leurs chefs au même instant à la mort sont livrés,
Et du sultan vainqueur les droits sont assurés.

SOLIMAN.

Je vole à ses genoux.

MORAD.

Seigneur, qu'osez-vous dire?
Tremblez de l'approcher, il frémit, il soupire;
Et, si l'on s'en rapporte à son égarement,
Quelque fatal projet l'occupe en ce moment.
Avant que de braver la fureur qui le presse,
Souffrez qu'un peu de calme en ses esprits renaisse :

De vos jours maintenant je ne répondrais pas;
Pour vous en prévenir j'ai marché sur vos pas.

SOLIMAN.

Que puis-je craindre encor? j'ai mérité sa haine,
Morad, et mon serment à ses pieds me ramène.

MORAD.

Je l'entends qui s'avance, ah! craignez ses fureurs!
Eloignez-vous.

SOLIMAN.

Grands Dieux, est-ce assez de malheurs?
Condamné sans retour par le courroux suprême,
En horreur à mon maître, en horreur à moi-même;
Et dans ce jour sanglant, au désespoir réduit,
Seul, ne puis-je obtenir une mort qui me fuit?

(Il sort en désordre.)

SCÈNE III.

MAHOMET, MORAD.

MAHOMET.

Tout est soumis; mes mains ont ressaisi l'empire;
Omar, le traître Omar, dans les tourmens expire:
Zulima sous mon glaive a terminé son sort:
Le sérail s'est voilé des ombres de la mort.
Je triomphe, et pourtant je ne sais quel orage
Gronde au fond de mon cœur fatigué de carnage.
Morad, lis dans ce cœur qu'agitent tour-à-tour,
Que déchirent ensemble et la rage et l'amour.

MORAD.

Eh! quel nouveau chagrin peut vous troubler encore?
A l'aspect du héros que l'univers implore,
L'orgueil de ces mutins s'arrête confondu,
Et ce n'est qu'à vous seul que ce triomphe est dû.

MAHOMET.

Va, ce n'est point assez : il est d'autres coupables
Que n'épargneront pas mes fureurs implacables.
Soliman! un guerrier si long-tems généreux,
Si fidèle, a-t-il pu trahir? le malheureux!....
Que je le puniraj de sa lâche entreprise!
Ne crois pas cependant que mon ame indécise
Regrette encor l'objet qui m'avait trop charmé,
Non, non, je n'aime plus.... je n'ai jamais aimé....
Pour mon orgueil du moins il m'est doux de le croire.
Qui? moi! je cèderais une indigne victoire?...
Qu'ils viennent!

SCÈNE IV.

MAHOMET.

Juste ciel! quel est donc mon dessein?
Quels horribles combats s'élèvent dans mon sein?
J'ai fait pâlir la haine à ma perte animée;
Un seul de mes regards a vaincu mon armée;
Et, quand de mes succès je dois goûter le prix,
Une femme, un esclave, obsèdent mes esprits.
De quelle honte, ô ciel! mon ame est oppressée!
Ma grandeur à ce point s'était donc abaissée.
Quoi! de tous mes travaux perdant le souvenir,

Je sacrifiais tout, jusqu'à mon avenir !
Et je ne saurais pas, en ce moment funeste,
Briser des nœuds cruels que ma gloire déteste !
Et je ne saurais pas, plus digne enfin de moi,
Quand tout se tait, fléchit, ou tremble sous ma loi,
A l'horreur du forfait égaler le salaire !
Décidons de leur sort.

SCÈNE V.

MAHOMET, SOLIMAN, GARDES.

MAHOMET.

Te voilà, téméraire !
Ainsi donc, oubliant tes services passés,
Ton dessein criminel les a tous effacés !
D'un traître dont l'audace, outrageant ma puissance,
Foule à ses pieds l'honneur et la reconnaissance,
D'un esclave insolent quel doit être le sort ?
Je t'en laisse l'arbitre.

SOLIMAN.

Il mérite la mort.
Votre courroux, Seigneur, n'est que trop légitime ;
Je ne me défends pas, prenez votre victime :
Je ne tenterai point d'affaiblir à vos yeux
L'énormité d'un crime à moi-même odieux.
Employant tour-à-tour la menace et l'adresse,
La perfide sultane a séduit ma faiblesse :
J'aurais dû, je le sens, vous conserver ma foi...
Un invincible amour a triomphé de moi ;
Frappez donc.

MAHOMET.

Malheureux!

SOLIMAN.

Qui vous arrête encore
La mort est le seul bien que ma douleur implore.
Prévenez mon délire et mes nouveaux forfaits :
J'idolâtre Éronime, hélas! plus que jamais;
A vos lois, à vos feux, j'ai voulu la soustraire;
Je n'abjurerais pas ce dessein téméraire...
Mais que vois-je, grands dieux?

SCÈNE VI.

MAHOMET, ÉRONIME, SOLIMAN, ZUI MORAD, GARDES.

ÉRONIME.

Ou conduit-on me

MORAD.

Auprès de Mahomet.

ÉRONIME.

Qu'espère-t-il, hélas?

SOLIMAN.

Au nom de vos fureurs, qu'en ce moment j'atteste,
Seigneur, arrachez-moi ce jour que je déteste;
Hâtez-vous de remplir mon sort infortuné.
Et toi, dans ce palais que j'avais profané,
Digne du rang auguste où le ciel te vit naître,

Fais le bonheur du monde et celui de mon maître.

MAHOMET.

A quel excès d'opprobre, ô ciel! tu me réduis!
Il ne me restait plus, dans le trouble où je suis,
Qu'à voir un vil esclave, à l'instant du supplice,
M'offrir de son amour l'insolent sacrifice.
Couple ingrat et parjure!... Ah! mon juste courroux
Trop long-tems incertain, a suspendu ses coups!
Dans votre infâme sang ma fureur assouvie...

(Il lève le poignard sur eux.)

C'en est fait... malheureux!... je vous laisse la vie.
Mais partez à l'instant. Si, prêt à vous punir,
Une seconde fois j'ai pu me contenir,
Tremblez encor, partez, c'est moi qui vous en presse;
Je ne répondrais pas d'un reste de faiblesse,
Ni que de tant d'attraits le pouvoir dangereux
Ne me fit repentir d'un effort généreux.

SOLIMAN, égaré par la joie.

O mon maître, Seigneur, voyez couler mes larmes!
N'est-ce point une erreur? ô moment plein de charmes!

ÉRONIME.

Hélas!

SOLIMAN.

Quand tous nos vœux à la fin sont comblés,
De quel nuage encor tes yeux sont-ils voilés?
A tes sombres douleurs peux-tu rester en proie,
Lorsque le ciel?...

ÉRONIME.

Arrête, et frémis de ta joie;
Le ciel nous séparait.

MAHOMET.

Expliquez-vous enfin.

SOLIMAN.

Éronime, réponds.

ÉRONIME

La mort est dans mon sein.

SOLIMAN.

La mort!

MAHOMET.

Ciel!

SOLIMAN.

O douleur!

ÉRONIME, à Mahomet.

Tantôt, en ma présence,
Vous aviez du visir prononcé la sentence;
Et, dans le désespoir qui troublait ma raison,
J'ai versé dans mon sein un funeste poison :
Je le sens qui déjà me glace et me dévore;
Mais mon coupable amour dans mon sein brûle encore;
Et, quand le ciel vengeur va s'armer contre moi,
J'emporte le regret de n'être pas à toi.

SOLIMAN.

Et je ne puis me joindre à ton destin funeste!
Et, lorsque je te perds...

MAHOMET.

Mon amitié te reste.
Pour cet ingrat objet tu m'avais outragé;
Il n'est plus, et sa mort ne m'a que trop vengé.
Dans ce jour effroyable es-tu le seul à plaindre?

Regarde Mahomet, et sache te contraindre :
Une longue douleur sied mal à des guerriers...
La victoire à nos vœux offre encor des lauriers :
Viens ; et, cédant enfin aux désirs de l'armée,
Ne vivons désormais que pour la renommée.

FIN DE MAHOMET II.

NINUS II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. BRIFAUT,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 19 avril 1813.

NOTICE

SUR M. BRIFAUT.

Charles Brifaut, né à Dijon en 1781, manifesta de bonne heure son talent pour la poésie par des pièces fugitives pleines d'élégance et de grâce. Peu de tems après être venu fixer sa résidence à Paris, il fit recevoir, au théâtre-Français, *Jeanne Gray*, qui fut défendue, on ne sait pourquoi, par le gouvernement de Buonaparte, qui ne fut jouée qu'en 1815, et ne fut pas bien accueillie; mais deux ans auparavant, M. Brifaut avait fait jouer *Ninus II*, son premier titre littéraire, et qui lui a valu une réputation solide et méritée. C'est sans contredit l'une des meilleures de notre tems.

Il a donné, il y a peu de tems, au second Théâtre-Français, une troisième tragédie intitulée *Charles de Navarre*, qui eut plus de succès que *Jeanne Gray*, mais beaucoup

moins que *Ninus II*. Toutefois on ne peut guère fixer le mérite littéraire d'une pièce d'après le plus ou moins de succès qu'elle a obtenu à ce théâtre, où l'on s'obstine à en jouer si souvent qui ne valent rien, et où tant d'autres passables ont été négligées.

M. Brifaut a publié un poëme en trois chants, qui a pour titre *Rosemonde*, et un autre intitulé *la Journée de l'Hymen*; ensuite il a fait de jolies stances sur le retour de Louis XVIII.

Il a fait, en société avec M. Dieu-la-Foy, l'opéra d'*Olympie*, calqué en grande partie sur la tragédie de Voltaire, et joué en 1820, mais sans succès, à cause de la musique, qui était d'un mauvais genre, quoique de la composition d'un grand maître.

Il a été long-tems l'un des rédacteurs de la Gazette de France, où il a inséré de très-bons articles politiques et littéraires : il est aujourd'hui membre de la Société des Bonnes-Lettres, association où il y a des hommes d'un talent distingué, mais dont l'existence a cela de déplorable, qu'elle prouve la division de partis qui s'est opérée parmi nos littérateurs contemporains, par suite des divi-

sions d'opinions qui affligent la France elle-même.

L'excellent esprit qui règne dans toutes les productions de M. Brifaut, la modération de son caractère et de ses principes lui ont acquis l'estime générale dont il jouit dans le monde.

AVIS PRÉLIMINAIRE

DE L'AUTEUR.

Le sujet de cette tragédie est tiré de l'histoire moderne. La scène se passait d'abord en Espagne, sous le règne de Don Sanche, roi de Léon et de Castille. Les principaux évènemens ne sont point d'invention : l'auteur s'était contenté de les lier à une fable aussi intéressante qu'il avait pu l'imaginer. Bientôt nos troupes en armes franchirent les Pyrénées. La moitié de la pièce était faite; il fallut y renoncer : il fallut quitter un terrain devenu trop glissant, et abandonner, en le quittant, tous les avantages que présentaient au sujet les mœurs nationales sur lesquelles il était en grande partie fondé. L'auteur se réfugia en Assyrie avec ses héros. L'antiquité des tems, l'obscurité des souvenirs, lui permettaient jusqu'à un certain point de créer des caractères, et de supposer des coutumes dans le silence de l'histoire. Ces époques reculées semblent être le patrimoine du poëte tragique. Il a le droit avéré de disposer du génie de la nation éloignée et mal connue, à la-

quelle il emprunte ou attache son action et ses personnages. Ainsi, dans cet essai dramatique, on a prêté au tribunal des mages l'autorité suprême dont l'assemblée des cortès fut toujours revêtue en Espagne, appuyé d'ailleurs sur le témoignage de Rollin, qui attribue cette autorité au conseil alors existant chez les Perses; et chacun sait que les Perses étaient régis par les mêmes lois et assujétis aux mêmes usages que les Assyriens. Ainsi l'on a donné à Ninus ce sentiment de l'honneur, né de nos institutions chevaleresques, et étranger dans l'antique Orient : mais qui osera soutenir que ce caractère, tel qu'il est peint, n'ait pu exister en ces tems primitifs, surtout lorsque les anciens historiens se plaisent à nous représenter Cyrus avec les vertus des Bayard, des Gaston de Foix et des Duguesclin?

L'auteur n'en regrette pas moins que les circonstances politiques, en le forçant à changer la forme de son ouvrage, lui aient fait perdre des couleurs locales toujours précieuses.

—

PERSONNAGES.

NINUS II, roi d'Assyrie.
ZORAME, enfant d'Elzire.
OSTRAS, chef des mages et de la justice.
ZORBAS, satrape de la Médie.
TAXIDE, son fils.
RHAMNISSE, confident de Ninus.
ARIBASE, suivant de Ninus.
TUSBAL, confident de Zorbas.
ELZIRE, veuve de Thamire, frère de Ninus.
GRANDS, MAGES, SUITE, SOLDATS, PEUPLE.

La scène se passe à Ecbatane, capitale de la Médie.

NINUS II,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

OSTRAS, ZORBAS.

OSTRAS.

Dispensateur sacré des ordres de nos rois,
Dans ce vaste pays qu'ont soumis leurs exploits;
Vous, par qui la Médie adore la puissance
Du maître que je sers et que Ninive encense,
Satrape révéré, sage et vaillant Zorbas,
Je me rends à vos vœux : qu'attendez-vous d'Ostras?
Ninus, qui dans ces lieux m'a commandé lui-même
D'annoncer à vos chefs sa présence suprême,
Par l'amour de ce peuple est en vain demandé.
Sur quels nouveaux avis vos soins m'ont-ils mandé?
Le Parthe impétueux a-t-il repris les armes?
Vient-il aux pieds des murs d'Ecbatane en alarmes
Reporter le ravage, insulter vos lauriers?
Parlez : faut-il me joindre à vos braves guerriers,

Et, déposant des lois le fer saint et terrible,
Du glaive des combats armer ma main paisible?
Je suis prêt.

ZORBAS.

Non, Seigneur. Sur d'autres intérêts
Je viens interroger vos sentimens secrets.

OSTRAS.

Seigneur, vous frémissez : quelles sinistres marques!

ZORBAS.

Vous chérissez l'Etat; vous aimez vos monarques :
Zorbas peut sans danger s'ouvrir à votre foi.

OSTRAS.

Il le doit.

ZORBAS.

De Ninus, ministre ainsi que moi,
Vous attendez ce prince en cette auguste enceinte
Où les grands, avertis de sa volonté sainte,
A votre voix, Seigneur, viennent de s'assembler
Pour un dessein secret qu'il doit leur révéler.

OSTRAS.

Il est vrai.

ZORBAS.

Par son ordre une puissante armée
Sous les murs d'Ecbatane à nos yeux s'est formée.

OSTRAS.

Eh bien?

ZORBAS.

Dans ces remparts vous ne le verrez pas.

OSTRAS.

Pourquoi! Seigneur?

ZORBAS.

Ninus a subi le trépas.

OSTRAS.

Lui!

ZORBAS.

Du sein de la cour où son devoir l'enchaîne,
Mon fils m'en a transmis la nouvelle soudaine.
Tandis que parmi nous vous apportiez ces lois
Sous qui tremble la terre et fléchissent les rois;
Tandis qu'abandonnant les pompes de Ninive,
Vous cherchiez Ecbatane à son ordre attentive;
Ninus avait paru sur les bords syriens,
Vous le savez, Seigneur; suivi de peu des siens
Il venait de sa cour retrouver les hommages;
Quand le Tigre en fureur désolant ses rivages,
Au passage du prince oppose tous ses flots.
En vain un frêle esquif protége le héros;
L'onde s'ouvre, l'enferme, et dans son vaste abîme
Dévore, en mugissant, cette grande victime.
Deux témoins, échappés à ce funeste sort,
Attestent à-la-fois son désastre et sa mort.
Le bruit de ce malheur dont Ninive soupire
Bientôt d'un juste effroi va frapper tout l'empire.
Dans son camp jusqu'ici vainement attendu,
Ninus à ses guerriers ne sera point rendu.
Plus d'espoir.

OSTRAS.

O revers! jours de deuil et d'alarmes!
O mon roi!

ZORBAS.

Mes regrets s'unissent à vos larmes.

J'admirai ses exploits et ses talens divers.
Oui, le ciel plus long-tems le dut à l'univers.
Mais, Seigneur, il n'est plus : qui doit prendre sa place?

OSTRAS.

Qui? le seul rejeton de son auguste race;
Cet enfant, ce Zorame élevé, sous nos yeux,
Sur les degrés du trône où siégeaient ses aïeux;
Ce fils du dernier roi que pleure encor l'empire,
Du frère de Ninus, du malheureux Thamire?

ZORBAS.

O sort! Ninus périt par les flots entraîné;
Thamire en son palais expire empoisonné!

OSTRAS.

Infortuné Thamire! une épouse perfide
Te présenta la mort dans la coupe homicide.

ZORBAS.

On l'a dit. En ce jour de douleur et d'effroi
Nous jurâmes vengeance aux mânes de ce roi.

OSTRAS.

Nos mains la préparaient. Un prodige incroyable
Enleva tout-à-coup cette femme exécrable.

ZORBAS.

Avant ce gage affreux de sa férocité,
On vantait cependant sa douceur, sa bonté.

OSTRAS.

Songez qu'un noir dépit arma sa main cruelle.
O frénésie aveugle! ô rage criminelle!
Trop sûre que Thamire, infidèle à ses vœux,
Au mépris de sa foi volait à d'autres nœuds,
Et d'un bannissement lui préparait l'offense,

Elle exerça sur lui cette lâche vengeance!

ZORBAS.

Eh bien! si cette femme, objet de tant d'horreur,
N'eût point d'un tel forfait enfanté la fureur,
Si l'on calomniait sa mémoire innocente,
Que feriez-vous?

OSTRAS.

Comment? Quel soupçon m'épouvante!

ZORBAS.

Si ce même héros brillant de tant d'éclat,
Ninus seul eût commis cet infâme attentat,
Que feriez-vous?

OSTRAS.

Ninus, l'assassin de son frère!

ZORBAS.

Si la reine accusant cet odieux mystère,
Pour se justifier paraissait à vos yeux....

OSTRAS.

Elle!

ZORBAS.

Que feriez-vous?

OSTRAS.

Elle vivrait, grands Dieux!

ZORBAS.

Oui, les Dieux ont pris soin de son sort déplorable;
Elzire est innocente, et Ninus est coupable.
Connaissez de Ninus toute la trahison:
Son vil flatteur, Rhamnisse a versé le poison;
Le roi, le roi lui-même, à son heure dernière,
Dénonça devant moi leur rage meurtrière.

OSTRAS.

Elle vit! Eh! quel bras cachant ses pas errans.....

ZORBAS.

Le mien. Dans le palais où les feux dévorans
Protégeaient les complots de cette nuit perfide,
Tandis qu'épouvanté de ce grand homicide,
Tout fuyait à travers la flamme et les débris,
Du monarque expirant j'entends les derniers cris.
J'accours; et jusqu'à lui dans l'ombre étincelante,
M'ouvrant avec horreur une route brûlante,
J'arrive. Sur son lit de feux environné,
Le maître de cent rois mourait abandonné.
Je le vois, je l'appelle: il rouvre la paupière:
« Sauve Elzire et mon fils: je meurs des mains d'un frère...
» Un noir poison... Rhamnisse... » Il expire à ces mots.
Et moi, prompt à remplir les ordres du héros,
Je vole vers l'enceinte où la reine éplorée
Allait périr.... La flamme en éclairait l'entrée.
Je m'élance; et soudain l'enlevant dans mes bras,
Je traverse les feux, je l'arrache au trépas,
Je l'éloigne du sein de ce palais impie.
Hélas! j'y retournais, assuré de sa vie,
Chercher son jeune fils par ses pleurs imploré.
Rhamnisse au fier Ninus l'avait déjà livré.
Seul, il faut reparaître aux regards d'une mère.
Je dis son fils sauvé par un bras tutélaire:
Je trompe son amour; je lui donne l'espoir
Que dans un sûr asile elle doit le revoir:
Je l'entraîne, et tandis qu'en ce vaste incendie
Chacun sous les débris la croit ensevelie,
Que partout se répand le bruit de son trépas,

Loin de Ninive en deuil je dirige ses pas
Jusque vers ces remparts dont la juste défense
Semble, en ce grand désastre, exiger ma présence;
Et la nuit, où Ninus voulut cacher ses coups,
D'une victime au moins a frustré son courroux.

OSTRAS.

Mais qui lui commandait le trépas de Thamire?

ZORBAS.

L'amour, la jalousie, et la soif de l'empire.
Vous avez vu le reste. Au mépris de nos lois,
De son neveu Zorame il usurpa les droits;
Et, laissant du forfait accuser l'innocence,
La vérité se tut au bruit de sa puissance.

OSTRAS.

Épouvantable abîme!

ZORBAS.

Et Ninus a régné!
Et le nom de la reine est encor soupçonné!

OSTRAS.

Mais Ninus qui l'aimait, Ninus qui vit son frère
Enlever à ses vœux une amante si chère;
Ninus dont la douleur éclata malgré lui,
Eût-il vengé sur elle un long espoir trahi?
L'eût-il sacrifiée à sa fureur jalouse?

ZORBAS.

L'assassin de son frère en épargner l'épouse!
Je vous rends grâce, ô Dieux, dont les desseins secrets
Semblaient près d'elle alors m'avoir conduit exprès,
Défenseur appelé du fond de la Médie,
Pour garder la vertu contre la perfidie.

OSTRAS.

Eh! quel fut son asile?

ZORBAS.

Un séjour révéré,
Inaccessible au monde, à nos dieux consacré,
Non loin de ces remparts recueillit sa misère.
Là, dix ans, aux mortels comme au jour étrangère,
A la seule amitié livrant son triste sort,
Tranquille, à la faveur du faux bruit de sa mort,
De l'image d'un fils en secret soutenue,
Elle confie aux cieux sa douleur inconnue.
Tant qu'à vécu Ninus, je me suis tu, Seigneur :
J'ai respecté du trône et les droits et l'honneur :
Ninus devint mon roi; je ne vis plus son crime,
Je vis mon seul devoir; et, devant sa victime,
Sans accuser ce roi, pleurant ses attentats,
Je sauvai l'innocence et ne le trahis pas.
Il meurt : je parlerai.

OSTRAS.

Qu'allez-vous entreprendre?

ZORBAS.

En présence des grands appelés pour m'entendre,
Dire la vérité, détromper les esprits;
Rendre une reine au trône, une mère à son fils.

OSTRAS.

Quels seront vos témoins?

ZORBAS.

Moi, Seigneur, et la reine.

OSTRAS.

Vos preuves?

ZORBAS.

Mes sermens, ceux de ma souveraine.

OSTRAS.

Nul autre gage?

ZORBAS.

Aucun. Par un sort inouï
Tout dépose contre elle, et tout parle pour lui;
Tant Ninus avec art a su cacher son crime!
Tant l'œil s'égare au sein de ce profond abîme!

OSTRAS.

Et comment concevoir que Ninus, un héros
Qui paya de son sang dix ans d'heureux travaux,
Par un noir parricide ait souillé son génie,
Et mêlé tant de gloire et tant d'ignominie?

ZORBAS.

Vous balancez, Seigneur : vous ne douterez plus
A l'aspect du malheur, à la voix des vertus.
La reine est près de nous. Du fond de sa retraite
Conduite en ce palais par une main secrète,
Elle-même est présente à tout notre entretien;
Et va joindre à l'instant son témoignagne au mien.
Madame, paraissez.

OSTRAS.

Qu'entends-je?... O destinée!
Quel objet offrez-vous à mon ame étonnée?
Est-ce une erreur? où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

ZORBAS.

Votre reine.

SCÈNE II.

ELZIRE, ZORBAS, OSTRAS.

ELZIRE.

Oui, ce nom fut le mien autrefois.

OSTRAS.

Ciel ?

ELZIRE.

Reconnaissez-vous l'épouse de Thamire,
La fille de vos rois, la malheureuse Elzire ?

OSTRAS.

O pur sang de mes dieux et de mes souverains !
O Reine ! (Il se jette à ses pieds.)

ELZIRE.

Levez-vous, dans mes tristes destins
Est-ce à moi de souffrir ce glorieux hommage ?
Hélas ! dans l'univers qui m'oublie ou m'outrage,
Je n'ai plus de sujets. Un seul bien m'est resté
Qu'on garde rarement en son adversité,
Un ami. Le voilà, mon protecteur, mon guide !
Lui seul a soutenu mon courage timide ;
Lui seul a de mes jours pris un généreux soin ;
Seul il m'a consolée, et j'en avais besoin.

OSTRAS.

D'horreur et de pitié que mon ame est saisie !
Est-ce là cette reine, idole de l'Asie ?
Quoi ! souffrir si long-tems des cris calomnieux ?
Quoi ! dix ans, sans vous plaindre et de nous et des Dieux,

Cacher près des autels une tête innocente !

ZORBAS.

Et comment faire entendre une voix impuissante ?
Avez-vous oublié ce sanglant tribunal
Qui soumet nos rois même à son pouvoir fatal ?

OSTRAS.

Avez-vous oublié qu'Ostras qui le préside
Contre l'iniquité vous eût servi d'égide ?

ZORBAS.

Quand Ninus sur le trône eut droit de tout oser !

OSTRAS.

Avant qu'il y montât il fallait l'accuser.

ZORBAS.

Sans preuves ? sans témoins ? L'imposture et la rage
Avaient trop bien ourdi leur ténébreux ouvrage.
Reine ! tout va changer. Rassemblés à ma voix,
Les ministres des cieux, les défenseurs des lois,
Nos mages, nos guerriers, vont enfin vous connaître.
Pour les désabuser vous n'aurez qu'à paraître.
Que la touchante voix de vos douces vertus
Va bientôt regagner les esprits combattus !
Moi, devant ces guerriers témoins de mes services,
Découvrant de mon sein les nobles cicatrices,
Par ces gardes muets de la foi d'un soldat,
Par la voix de mon sang répandu pour l'État,
Sans chercher d'autre preuve, et sans autre éloquence,
J'ose, au tombeau du roi, jurer votre innocence.
Ils nous croiront, Madame, et vous les verrez tous
A l'exemple d'Ostras tomber à vos genoux.
Vous recouvrez un fils : le trône vous appelle.
Mais ce n'est point assez, Seigneur, si votre zèle

Avec activité ne seconde le mien.
Aux mânes de Ninus vous ne devez plus rien,
Rien que la vérité. Je veux dans Ecbatane
Faire entendre aujourd'hui son inflexible organe.
Vous, aux murs de Ninive, où le glaive des lois
Surveille à vos côtés les peuples et les rois,
Allez; et, remplissant un juste ministère,
Du crime et du supplice épouvantez la terre.
Que Rhamnisse accusé paraisse au tribunal.
J'y serai.

ELZIRE.

De mes maux enchaînement fatal!
Par combien de tourmens ma vie est éprouvée!
(A Ostras.) (A Zorbas.)
Vous qui la condamniez, vous qui l'avez sauvée;
Écoutez, frémissez à mes tristes aveux;
Connaissez-moi. Thamire osa forcer mes vœux;
Il me fit de Ninus abjurer l'alliance:
Mon malheur fut le prix de mon obéissance;
Et le bandeau royal, payé de mes douleurs,
A, sans les essuyer, vu couler bien des pleurs.
Sur une trône insultant je rampais dédaignée,
A mon cruel devoir victime résignée.
Je l'avoûrai pourtant: de trop justes regrets
Reportèrent mon cœur vers ses premiers souhaits;
Je me peignis Ninus, et ses feux, et sa gloire,
Et d'un bonheur perdu l'affligeante mémoire:
Je le pouvais alors, il était un héros!
Ses forfaits m'ont prescrit des sentimens nouveaux.
Mais, Seigneur, il n'est plus, pardonnons à sa cendre.
A me justifier je ne veux point descendre.
De cet indigne soin irais-je m'occuper?

Ce n'est que toi, mon fils, que je veux détromper!
Ta seule opinion fait ma honte ou ma gloire.
Toi seul n'as pu percer une trame si noire :
Toi seul n'as pu connaître, encor trop jeune, hélas!
Ce cœur sensible et pur qu'outragent les ingrats.
Je les aimais. Quel prix de l'amour le plus tendre!
Mes bienfaits dans leur ame ont-ils su me défendre?
Parmi tant de sujets dont j'ai fait le bonheur,
Qui bénissaient mon nom aux jours de ma splendeur,
Un seul a-t-il paru plaindre ma destinée?
Un seul a-t-il parlé pour une infortunée?
Ah! ce lâche abandon qui ne m'était pas dû,
Me détache de tout, lorsque tout m'est rendu.
J'ai cessé de haïr à force de supplices;
Mais j'ai cessé d'aimer à force d'injustices.
Indifférente aux traits dont mes jours sont noircis,
L'univers ne m'est rien : mon seul juge est mon fils.
Qu'il vive, qu'il commande à la terre charmée!
Dans l'ombre du palais, près de lui renfermée,
J'y chercherai la fin de ces jours pleins d'ennui,
Que je n'ai si long-tems conservés que pour lui.
Tels sont les sentimens que le malheur m'inspire.

(A Ostras.)

Telle est ma volonté dont je viens vous instruire.
A Ninive, Seigneur, où règne votre voix,
Retournez couronner l'héritier de vos rois;
Dites-lui seulement que sa mère respire :
Cachez ma destinée au reste de l'Empire;
Et que mes jours, sauvés pour un destin plus doux,
Soient un secret, Seigneur, entre mon fils et vous.

ZORBAS.

Seigneur, votre devoir est de punir le crime.

Aux lois que vous servez il faut une victime:
Ninus dans le cercueil échappe à leur courroux;
Mais Rhamnisse est vivant; qu'il tombe sous leurs coups!

OSTRAS.

Je veux me conformer aux désirs de la reine.
Si Ninus a péri, si sa chute est certaine,
Je cours, Seigneur, aux pieds de mon maître nouveau
De son prédécesseur déposer le bandeau:
C'est mon premier devoir. Quand, pour venger son père,
Zorame invoquera mon sacré ministère,
J'obéirai, Seigneur. Jusque-là je ne doi,
Ni juger, ni flétrir celui qui fut mon roi.
Du respect d'un sujet souffrez ce témoignage;
Madame, de mon zèle, il est pour vous un gage;
Et je saurai...

SCÈNE III.

ELZIRE, ZORBAS, OSTRAS, TUSBAL.

TUSBAL, à Zorbas.

Seigneur, aux portes du palais
Votre fils arrivé, chargé d'ordres secrets,
Demande à vous parler; et, malgré vos défenses,
Je n'ai pu résister à ses justes instances.
Il suit mes pas.

ZORBAS.

Qu'il entre.

(Tusbal sort.)

(A Elzire.)

Instruit de vos destins,

Il connaît notre espoir, il aide à mes desseins.
Ses soins.... Mais le voici.

SCÈNE IV.

ELZIRE, ZORBAS, OSTRAS, TAXIDE.

ZORBAS.

Mon fils, sur ton visage
D'un malheur tout nouveau je lis le noir présage.
Du séjour de nos rois qui t'amène en ces lieux?
Ostras sait nos secrets : ta reine est sous tes yeux.
Parle.

TAXIDE.

Tout est perdu. Ninus est encor maître.
Il respire, il triomphe, il vient, il va paraître.

ELZIRE.

Ninus!

TAXIDE.

D'étonnement je vois vos sens frappés.
Je fus trompé moi-même, et je vous ai trompés.
Qui l'aurait cru? Ce prince, échappant au naufrage,
A vu la main des Dieux le porter au rivage.
Les flots obéissans ont respecté son sort.
Tandis que mon écrit vous annonçait sa mort,
Tranquille, il revenait se joindre à son armée.
Il se montre en passant à Ninive alarmée;
Et de là, plus actif, volant vers ces remparts,
De ses soldats surpris il charme les regards.
Il arrive au milieu de son camp qui l'adore.
Vous l'allez voir.

ELZIRE.

Grands Dieux!

ZORBAS.

Son dessein?

TAXIDE.

Je l'ignore.

A [illegible] appelé par un ordre soudain,
[illegible] des projets conçus dans votre sein;
[illegible] la fatale imprudence,
[illegible] d'annoncer sa présence.

ZORBAS.

[illegible]

OSTRAS.

[illegible]

ELZIRE.

Dieux, qui m'abandonnez!

TAXIDE.

Malheureuse princesse!

ZORBAS.

O Reine, pardonnez!...
Je me flattais trop tôt de finir nos misères.
Je vous ai fait quitter vos abris tutélaires;
Il faut y retourner : le ciel le veut ainsi.
(A Ostras.)
Ninus est tout-puissant, Ninus arrive ici.
Je ne vous dis plus rien, Seigneur, mais j'aime à croire
Qu'ainsi que votre roi chérissant votre gloire,
Vous ne trahirez point nos secrets dangereux,
Et qu'un sujet fidèle est ami généreux.

OSTRAS.

Seigneur, je ne serai ni rebelle, ni traître.

Je garde vos secrets sans exposer mon maître ;
Et le ciel qui m'entend est garant de ma foi....
Je cours me préparer à recevoir mon roi.
Vous, croyez-moi, Madame, il approche ; et peut-être
Si vous tardez, ici vous le verrez paraître.
A l'ombre des autels, asile de vos pleurs,
Dérobez votre tête à de nouveaux malheurs.
Adieu, Madame.

SCÈNE V.

ELZIRE, ZORBAS, TAXIDE

ELZIRE.

Il sort.

ZORBAS.

Comptez sur sa promesse,
Mais suivez ses conseils. Le tems, le péril presse.

ELZIRE.

Ah! Seigneur, c'en est fait. Nous sommes découverts.
Sur nos tristes secrets tous les yeux sont ouverts.
Ninus vient pour me perdre.

ZORBAS.

Un autre soin l'agite.
Nul ne connaît encor le projet qu'il médite.
(A Taxide.)
Mais toi, dans ses regards n'as-tu rien démêlé ?
Son front paraissait-il ou tranquille ou troublé ?
Qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit ? Dans une ame oppressée
Un seul mot peut trahir une grande pensée.
Éclaire-nous.

TAXIDE.

Seigneur, vous le savez assez :
Ninus de ses sujets fuit les vœux empressés.
Au milieu de sa gloire, à sa gloire insensible,
Triste, morne, affligé d'un chagrin invisible,
Il souffre ; et, retiré dans son sauvage ennui,
Met la terreur du trône entre sa cour et lui.
Insolent favori de ce superbe maître,
Seul, Rhamnisse à ses pieds ose en secret paraître.
Ninus le voit, l'entend, le consulte toujours.
Toutefois si du camp j'écoute les discours,
Rien n'est pour nous à craindre. Un seul sujet m'étonne,
Seigneur ; ce jeune prince, espoir de la couronne,
Zorame suit ses pas.

ELZIRE.

Mon fils, qu'ai-je entendu ?

TAXIDE.

Lui-même.

ELZIRE.

Il se pourrait ! Tu me serais rendu,
Mon fils !... Ne trompez point une mère tremblante.

ZORBAS.

Gardez-vous d'écouter une joie imprudente.
C'est un motif de plus pour vous, pour votre amour,
De fuir sans balancer ce dangereux séjour.
Vos transports le perdraient.

ELZIRE.

Zorbas, vous êtes père.
Par un fils adoré, par l'ombre de sa mère,
Par celle dont les flancs jadis vous ont porté,
Au nom de la nature et de l'humanité,

Ne me repoussez pas à vos pieds prosternée :
Rendez, rendez un fils à cette infortunée.

ZORBAS.

Que me demandez-vous?

TAXIDE.

Ciel!

ELZIRE.

Une heure, un moment.
Que je puisse de loin l'entrevoir seulement!
Après, je partirai, je partirai contente.
Oui, vous allez remplir une si juste attente.
Vous me le promettez.

ZORBAS.

Qui? moi, moi, vous trahir?

ELZIRE.

Ne craignez rien. Mes pleurs sauront vous obéir;
Je lui tairai mon nom, j'en aurai le courage :
Il ne connaîtra pas celle qu'il envisage.
Croyez-vous qu'une mère aille exposer ses jours?
Ah! mon cœur vous répond de mes moindres discours.
Vous serez près de moi : votre prudence extrême
Dictera mes regards, ma voix, mes gestes même.
De dix ans de revers, un seul mot de mon fils,
Que dis-je? un seul coup d'œil va me payer le prix.
O mon fils! O moment plein d'espoir et de charmes!
(à Taxide.)
Zorbas, ayez pitié.... Vous, secondez mes larmes.
Que demandé-je? Un sceptre, un diadême? Hélas!
Un regard de mon fils; ne l'obtiendrai-je pas?

ZORBAS.

Hé! puis-je y consentir? En ce moment funeste

Ne songez qu'à la fuite; oubliez tout le reste.
Qui sait même, qui sait si les Dieux en courroux....

SCÈNE VI.

ELZIRE, ZORBAS, TAXIDE, TUSBAL.

TUSBAL.

Seigneur, Rhamnisse arrive.

TAXIDE.

O sort!

ZORBAS.

O nouveaux coups!

TUSBAL.

Déjà vers ce palais qu'assiége un peuple immense
Il marche; et sur ses pas la foule qui s'élance,
A travers mille cris, porte jusques aux cieux
De Ninus qui le suit le nom victorieux.
Le reste hors des murs vole et se précipite.

ELZIRE.

Vous voyez : le ciel parle et s'oppose à ma fuite :
Elle est trop périlleuse. Investis désormais,
Pouvons-nous sans danger sortir de ce palais?

ZORBAS.

Où nous réduisez-vous par votre résistance?
Et nos périls encor comblent votre espérance!
Non, sans ce triste obstacle impossible à franchir
Vos prières en vain prétendaient me fléchir :
Vous partiez : j'oubliais les droits du rang suprême,
Et pour vous mon devoir s'armait contre vous-même.

Demeurez, il le faut; mais, si quelque malheur
Vient vous envelopper, si telle est ma douleur,
Si vous me condamnez au remords légitime
D'avoir aux oppresseurs amené la victime,
Et dirigé les coups de leurs bras assassins,
N'en accusez que vous qui trompez mes desseins,
Vous qui de votre gloire abjurez la défense,
Vous qui cherchez la mort et perdez la vengeance.

ELZIRE.

Je suis prête. O mon fils! je bénis mon trépas
Si je puis te revoir et mourir dans tes bras.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I

NINUS, OSTRAS, ZORBAS, TAXIDE, RHAMNISSE, SUITE.

NINUS.

Oui les Dieux m'ont sauvé : le jour que je respire
Est un nouveau bienfait que leur doit cet empire.
Mes dangers ne sont plus, et l'aspect de son roi
De Ninive éplorée a dissipé l'effroi.
D'autres périls vers vous appellent ma vaillance.
Le Parthe se prépare ; il menace, il s'avance,
Il me verra. Déjà de mes braves guerriers
La moitié sous ces murs protége vos foyers :
Le reste n'est pas loin. Les chefs de la Médie
Vont joindre à mes soldats leur élite hardie.
Je leur ai fait par vous pressentir mes desseins,
Ostras : ils ont reçu mes ordres souverains.
Sont-ils prêts?

OSTRAS.

Commandez : aux regards de leur maître
Avec empressement, Seigneur, ils vont paraître.

NINUS.

Qu'ils attendent l'instant. Je dois mes premiers soins

À ces murs menacés, au peuple, à ses besoins.
Partout je veux porter l'œil de la vigilance.
Vous, à qui de ces lieux j'ai commis la défense,
Allez tout préparer pour ce pressant objet,
Zorbas, et signalez le zèle d'un sujet.

SCÈNE II.

NINUS, RHAMNISSE.

RHAMNISSE.

Seigneur, puis-je à vos yeux exposer ma surprise?
Quand le soin d'accomplir une haute entreprise
Rassemble autour de vous les chefs de tant d'états,
Quel dessein peut guider Zorame sur vos pas?

NINUS.

Avide de lauriers, élevé pour l'empire,
Il vient....

RHAMNISSE.

L'empire! lui! quoi, le fils de Thamire!

NINUS.

Et quel autre a des droits à cet auguste rang?

RHAMNISSE.

Le sang qui l'a fait naître....

NINUS.

Oubliez-vous ce sang?

RHAMNISSE.

C'est celui d'un rival, d'un ingrat, d'un parjure.
Vous avez trop, Seigneur, écouté la nature.
Si l'on m'en avait cru, Zorame entre les morts.

Eût au tombeau d'un père emporté vos remords.
Toujours plein d'une image à votre amour trop chère,
Vous avez fui les nœuds d'un hymen nécessaire.
Dans vos destins brillans, aux ennuis condamnés
Vos jours sont glorieux, et non pas fortunés.
Zorame a tous vos soins : Ninus lui sacrifie
L'intérêt de son nom, le bonheur de sa vie ;
Et, rêvant aujourd'hui je ne sais quel devoir,
Au trône imprudemment vous parlez de l'asseoir !

NINUS.

Ainsi tu me poursuis de tes lâches maximes !
Souffre au moins mes vertus ; j'ai bien souffert tes crimes !
Est-ce à toi de prétendre à régler mes bienfaits ?
Je te consulterai, s'il me faut des forfaits.
Tu régneras, Zorame ! Oui, mon amour le jure ;
Et puisse seulement ton ame chaste et pure,
Fuyant des corrupteurs les conseils désastreux,
Conserver un repos que j'ai perdu par eux !

RHAMNISSE.

Est-ce vous que j'entends ? En condamnant Thamire,
Vous sauvâtes, Seigneur, et vous-même et l'empire.
Songez à tous les maux que vous fit un cruel :
Elzire vous est chère, il la traîne à l'autel ;
Ni ses cris, ni ses pleurs, ni vos droits sur son ame,
N'arrêtent du tyran l'injurieuse flamme ;
Envieux ennemi de vos travaux guerriers,
De quel salaire encor paya-t-il vos lauriers ?
Les dédains, les affronts, l'exil, la mort peut-être,
Si mes soins plus tardifs l'en avaient laissé maître ?
Que veut après dix ans votre aveugle pitié ?
Oubliez ce trépas comme il est oublié.

La reine dont les yeux pouvaient éclairer l'ombre
Qui sur ce grand secret étend son voile sombre,
La reine, en périssant d'un coup mystérieux,
A pris soin d'assurer une erreur....

NINUS.

Justes cieux!
Et vous avez souffert que leur lâche imposture
Infectât de son souffle une vertu si pure!
Pardonne, ombre sacrée; au moins dans mes fureurs,
Je n'ai point avoué ces récits imposteurs.
Ils ont frappé trop tard mon oreille irritée,
Et je n'ai pu venger ta mémoire insultée!
Que dis-je! ah, c'est par toi que je fus criminel.
Tu m'ôtas mes vertus en cédant au cruel;
En jurant malgré toi, par la crainte enchaînée,
Ton malheur et le mien aux autels d'hyménée.
Vœux impurs! nœud fatal! Que fesais-je? Et quels bords
Loin d'une indigne cour me retenaient alors?

RHAMNISSE.

Qu'eût fait votre présence? A son tyran soumise,
Elle abjurait la foi qui vous était promise.

NINUS.

Et l'ingrate m'aimait! car j'en crois mon amour.
Mais qu'elle a payé cher son indigne retour!
Que ses pleurs ont bientôt vengé ma foi trahie!
Dédaignée, oubliée, et même enfin haïe,
L'exil et la misère allaient flétrir ses jours.
Elle évitait mes yeux et fuyait mes secours.
Je l'adorais encore après l'avoir perdue:
Ma fierté se plaisait à la voir confondue;
Je voulais la punir, je voulais la venger;

Et le sort de ma race était de l'outrager.
Je parle; et, trop fidèle aux vœux de ma colère,
Tu cours verser la mort dans le sein de mon frère.
J'ai perdu tout le fruit d'un attentat si noir:
Le ciel même a trompé mon sacrilége espoir:
Dans cet embrâsement qui dut cacher mon crime,
Elzire de ta rage a péri la victime.
Zorame seul me reste: il me rend tous ses traits.
Ce n'est qu'auprès de lui que je trouve la paix.
Lassé de tout, en proie à ma douleur profonde,
Plus malheureux cent fois sur le trône du monde,
Que ces obscurs mortels qui rampent à mes pieds,
Trainant leurs vils destins de moi seul enviés;
Faut-il, pour cet enfant, que je conserve encore
Un sceptre qui me pèse, et des jours que j'abhorre?

RHAMNISSE.

Eh bien! à cet enfant dévoilez tout, Seigneur:
Dénoncez votre crime et votre déshonneur,
Puisque ainsi vous nommez un coup utile et juste.
Le peuple à vos genoux bénit ce règne auguste;
Allez le détromper, et sur nos attentats....

NINUS.

Non, devant l'univers je ne rougirai pas;
Ce supplice est trop grand pour que mon cœur l'affronte.
Je ne puis ni souffrir ni déclarer ma honte.
Puisqu'une nuit impie a voilé mes forfaits,
Que l'avenir trompé les ignore à jamais.
Sans doute il est affreux d'usurper son estime,
Vil à nos propres yeux, d'être cru magnanime,
D'obtenir un encens qu'on ne mérite pas;
C'est de la lâcheté le degré le plus bas:

J'y descends, je le dois; et le ciel me condamne
Au tourment presque égal de ton aspect profane.
Va, ne crains rien de moi, je ne puis te trahir:
Je perds, en m'épargnant, le droit de te punir;
Mais, puisque enfin le crime assemble deux complices,
Je veux que mes remords deviennent tes supplices,
Et t'enlever sur moi le privilége affreux
D'être le plus coupable et le moins malheureux.
Ainsi que mes grandeurs partage mes souffrances.

SCÈNE III.

NINUS, RHAMNISSE, ARIBASE.

ARIBASE.

Seigneur, le prince arrive. Enivré d'espérances,
Le peuple pour le voir accourt de toutes parts;
Mais Zorame s'empresse à chercher vos regards.

NINUS.

Il suffit: qu'on nous laisse.

ARIBASE.

Il paraît.

NINUS, à part.

A sa vue,
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue.

SCÈNE IV.

NINUS, ZORAME.

ZORAME.

Ah ! Seigneur, dans vos bras daignez me recevoir.

NINUS.

Prince !

ZORAME.

Enfin je respire et je puis vous revoir.
Quel moment !... Pardonnez ma tendresse inquiète.
Loin de vos yeux ma joie est toujours imparfaite.
J'ai besoin de sentir mon bonheur près de vous :
Si je ne vous en parle, il me semble moins doux :
Il vous appartient seul. Zorame est votre ouvrage.
Que j'en suis fier !

NINUS.

Aux Dieux qui, sur votre jeune âge,
Versèrent de leurs mains les plus riches présens,
Réservez, croyez-moi, ces vœux reconnaissans.
Je n'en mérite point.

ZORAME.

Ah ! ma tendresse extrême
En vous les adressant croit les rendre aux Dieux même.
Que n'avez-vous point fait ? Que serais-je sans vous ?
Un malheureux enfant, jouet du sort jaloux,
Flétri dès le berceau du crime d'une mère.

NINUS.

O souvenir !

ZORAME.

Seigneur, je n'avais plus de père.
Vous me l'avez rendu.

NINUS.

Que ne puis-je en ce jour,
Au prix de tout mon sang, le rendre à votre amour!

ZORAME.

Et, pour nouveau bienfait, Zorame à la victoire
Va marcher sur vos pas! je vais naître à la gloire!
Vous me l'avez promis; la guerre, le danger,
La fatigue, avec vous je veux tout partager,
Digne de mes aïeux, de vous et de mon père!
Qu'après tous vos périls cette faveur m'est chère!
Que j'aime à contempler, sous ces murs belliqueux,
De vos prochains lauriers le présage orgueilleux,
Ces tentes, ces drapeaux, ce noble éclat des armes!
Mon cœur vole d'avance au signal des alarmes.
Qu'il tarde à retentir! et qu'il me sera doux
De m'acquitter au moins en m'exposant pour vous!

NINUS.

Prince, je vous dois plus que vos vœux ne pretendent.
Parmi ces soins guerriers d'autres soins vous attendent;
Et le noble avenir que vous gardent les Dieux
Vers de plus saints devoirs appelle encor vos yeux.
Il vous faut des grands rois connaître les maximes:
Honorer les vertus et réprimer les crimes,
Veiller sur tout son peuple, assurer son repos,
Faire fleurir les lois, étouffer les complots,
Sur d'utiles travaux appuyer sa mémoire,
Par le bonheur public légitimer sa gloire;
Tel sera quelque jour votre sublime emploi.

ZORAME.

Votre règne, Seigneur, est la leçon d'un roi.

NINUS.

Loin de vous des flatteurs le langage perfide!
Loin de vous les transports du courroux homicide!
Ah! du bandeau royal le criminel orné
N'en est pas plus heureux pour être couronné;
Et souvent l'oppresseur sur un trône prospère
De sa triste victime envia la misère.

ZORAME

Touchante humanité! Mais ce discours, Seigneur...

NINUS.

M'est dicté par mon ame et pour votre bonheur.
Le trône doit un jour être votre partage:
Soyez digne, mon fils, de ce grand héritage;
Méritez le haut rang où vous devez monter.

ZORAME.

Tout mon désir, Seigneur, est de vous imiter.
O vous, de qui je tiens un bien si nécessaire,
Cieux, laissez-moi long-tems mon protecteur, mon père!
Payez-le des vertus qu'il daigna m'inspirer,
De ces nobles vertus qui le font adorer;
Et que je puisse un jour, en gardant leur mémoire,
Ainsi qu'à son bonheur ajouter à sa gloire!
Oui, c'est là mon seul vœu.

NINUS.

Prier pour mon bonheur
Toi!... Grands Dieux, s'il savait pour qui ces vœux...

SCÈNE V.

NINUS, ZORAME, ZORBAS, TAXIDE, RHAMNISSE.

ZORBAS.

Seigneur,
Tout est prêt : des combats les embûches dressées,
Nos tours et de guerriers et d'armes hérissées,
Nos remparts en défense ; et dedans et dehors,
Tant de hardis travaux nés de mes prompts efforts,
Des ennemis trompés défiant la menace,
Vous diront quel accueil leur promet cette place.
J'ai rempli les devoirs à mon zèle dictés.

RHAMNISSE.

Cependant vos soldats l'un de l'autre écartés,
A mon premier signal resaisissant leur lance,
Sous leurs drapeaux divers se rangent en silence ;
Ils attendent, Seigneur, vos ordres souverains.

NINUS.

Allons : c'est le moment marqué pour mes desseins.
Vers ces bois dont au nord s'étend le vaste ombrage,
Non loin de ces remparts est un étroit passage,
Où, volant à sa proie encor plus qu'aux combats,
Le Parthe impétueux doit engager ses pas.
Là je prétends me rendre, et diriger moi-même
Les utiles apprêts d'un heureux stratagême.
Surpris de toutes parts, de toutes parts frappé,
Dans un piége imprévu qu'il tombe enveloppé.

De mon camp dans ce lieu je cours placer l'élite.
(A Rhamnisse.)
Que d'autres au midi marchent à votre suite.
Veillez ici, Zorbas : bientôt en ces remparts
Je revole partout étendre mes regards.
Vous, de qui la bonté, les grâces, la jeunesse,
Ont enchanté ce peuple et conquis sa tendresse,
Vous son maître en espoir, vous qu'appelle sa voix,
Venez et lui montrez l'héritier de ses rois;
Et, libre de ces soins où vous devez descendre,
Ici près de Zorbas vous reviendrez m'attendre.

SCÈNE VI.

ZORBAS, TAXIDE.

ZORBAS.

Tandis que de Ninus s'affranchissent ces lieux,
La reine va partir; j'ai forcé ses adieux.
Mais il faut nous hâter : aux yeux de sa tendresse
Empêchons bien surtout que son fils ne paraisse.
De cette courte absence employons les instans.
Si Zorame revient, la voit, il n'est plus tems.
Tusbal l'amène ici : la cour est éloignée :
Nous sommes seuls.

TAXIDE.

Tremblante et de larmes baignée,
Elle approche.

ZORBAS.

Toi, veille en ce séjour d'effroi.

SCÈNE VII.

ELZIRE, ZORBAS, TUSBAL.

ELZIRE, à Tusbal.

SOUTIENS-MOI, je frémis, je me meurs.

ZORBAS, à Elzire.

Suivez-moi.
Au fond de ce palais une secrète issue,
Trompant des surveillans la cohorte assidue,
Vous offre son abri jusqu'au pied de ces tours.
Un dieu nous favorise, et protége vos jours.
Les momens sont comptés : venez.

ELZIRE.

Ami fidèle,
Quand pourrai-je payer un si généreux zèle?

ZORBAS.

Ne perdez point ce tems par vos tyrans laissé.
Sauvez, sauvez vos jours : je suis récompensé.

ELZIRE.

Il faut donc obéir.

ZORBAS.

Ou livrer votre tête.

ELZIRE.

Allons, je l'ai promis.

ZORBAS.

Marchons... qui vous arrête?

ELZIRE.

Hélas! si près de lui! pardonnez, cher Zorbas :

Il était là peut-être ; et peut-être ses pas
Ont touché cette place où sa mère éperdue
En s'éloignant de lui cherche encore sa vue.
Si je pouvais du moins....

ZORBAS.

Qu'osez-vous souhaiter ?
Voulez-vous dans l'abîme avec lui vous jeter ?
Partez, fuyez, vous dis-je.

ELZIRE.

Eh bien ! de votre bouche
Qu'il apprenne...

ZORBAS.

Fuyez, si son salut vous touche.

ELZIRE.

Vous l'ordonnez.

ZORBAS.

Fuyez.

ELZIRE.

Je me livre à vos soins.

SCÈNE VIII.

ELZIRE, ZORBAS, TUSBAL, TAXIDE.

TAXIDE.

La princesse !

ZORBAS.

Eux !

ELZIRE.

Mon fils !

ZORBAS.

Dissimulez du moins.

ELZIRE.

Mon fils!

ZORBAS.

Contraignez-vous : déguisez vos faiblesses.
Tremblez de vous nommer.

SCÈNE IX.

ZORBAS, ELZIRE, TUSBAL, TAXIDE, ZORAME.

ZORAME.

Zorbas, que mes largesses
Redoublent pour ce peuple. Oui, de l'aveu du roi
Je viens.... Ciel!

ELZIRE.

Il m'a vue. O mon cœur, contiens-toi!

ZORAME.

Qu'ai-je aperçu? quelle est cette noble inconnue?
Par son aspect touchant mon ame est prévenue.
Étrangère....

ZORBAS, à Elzire.

A vos pleurs défendez de parler.

ELZIRE.

O nature!

ZORAME.

En ces lieux qui peut vous appeler?
Que cherchez-vous?

ELZIRE.

Mon fils.... Pardonnez.... une mère....
Il est vrai, dans ces lieux, oui, je suis étrangère.
Je venais.... je cherchais...

ZORBAS.

De ma pitié, Seigneur,
Cette femme implorait une simple faveur.
Ses vœux sont exaucés : elle est enfin contente.

ZORAME, à Taxide.

Hélas! aucune mère à moi ne se présente
Sans affliger mon cœur et sans l'intéresser.
Heureux son fils! il peut la voir et l'embrasser!
(A Elzire.)
Et quels sont vos destins? quelles peines secrètes....

ELZIRE.

Je les sens moins. Mais quoi! dans le rang où vous êtes,
Vous y compâtiriez?

ZORAME.

Je veux les soulager.
Si j'ai quelque pouvoir, c'est pour vous protéger,

ELZIRE, à Zorbas.

Que son cœur est humain! que j'aime son langage!
(A Zorame.)
Le sort des malheureux émeut donc à votre âge?

ZORAME.

Quel mortel ne l'est pas? Moi, près du trône assis,
De larmes bien souvent mes yeux sont obscurcis.

ELZIRE.

Vous? Ninus sous son joug peut-être vous accable?

ZORAME.

Qui ne sait mes chagrins? Un père déplorable,

Une mère cruelle...

ELZIRE.

Ah! Dieux!

ZORAME.

Vous frémissez!

ZORBAS, à Elzire.

Songez....

ZORAME, à Elzire.

De quelle horreur tous vos sens sont pressés!
Ma mère, à ton nom seul la terre s'épouvante.
Tu seras donc toujours dans la race vivante
Et des mères l'opprobre et la douleur des fils!
Ciel!

ELZIRE,

Il me fait mourir.

ZORBAS.

Ranimez vos esprits.

ZORAME.

Mais quoi, quelle pâleur! Vous chancelez?

ZORBAS.

Madame!

ELZIRE, à Zorame.

Ah! vous avez jeté le trouble dans mon ame.
Vous m'avez rappelé.... D'un fils aussi, Seigneur,
Je suis mère.

ZORAME.

Qu'il doit ressentir son bonheur!
Comme il doit vous chérir!

ELZIRE.

Il m'abhorre.

ZORAME.

Qu'entends-je?

ELZIRE.

Il me maudit!

ZORAME.

L'ingrat! Quelle fureur étrange!

ELZIRE.

Il a mille vertus : ne blâmez point son cœur.
Mais, séduit par la voix d'un barbare imposteur,
Il me juge coupable.

ZORAME.

Il soupçonne sa mère?

ELZIRE.

Vous accusez la vôtre!

ZORAME.

Et c'est-là ma misère!

ELZIRE.

On a trompé mon fils : si l'on vous trompe aussi!

ZORAME.

Plût aux Dieux! Mais le crime est trop bien éclairci.

ELZIRE.

Les inhumains! Sachez... Ah! souvent l'imposture
Emprunta les dehors de la vérité pure.
Tremblez que vos soupçons....

ZORAME.

Comment?

ZORBAS.

C'est trop, Seigneur,
D'un auguste entretien lui prodiguer l'honneur.

(A Elzire.)

Et vous, qui devant lui semblez vous méconnaître,
Oubliez-vous qu'ici vous ne devez pas être?
Venez : au jeune prince épargnez un aspect
Inutile à tous deux s'il ne devient suspect.

ELZIRE, à Zorbas.

Eh bien! arrachez-moi d'une vue aussi chère!

ZORAME.

Vous me quittez?

ELZIRE.

Hélas! que je plains votre mère!

(A part à Zorbas.)

Entraînez-moi : fuyons, ou mes sens éperdus.
Si je tarde un moment, je ne partirai plus.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZORBAS, TAXIDE.

ZORBAS.

Elle est en sûreté : grâce à l'ombre fidèle
Que mon soin vigilant épaissit autour d'elle,
Conduite sans péril au pied de ces remparts,
Elle fuit ; et du camp évitant les regards,
De détours en détours vers son secret asile,
A l'aide de Tusbal, s'ouvre un chemin facile.
Ninus est encor loin. Rhamnisse et ses soldats
Sur la route opposée ont détourné leurs pas.

TAXIDE.

Seigneur, je l'avoûrai, mon cœur n'est point tranquille.
Ce palais pour la reine était un sûr asile.
Fallait-il l'exposer aux funestes hasards
Qui l'attendent peut-être autour de ces remparts ?

ZORBAS.

Aux regards de Rhamnisse il fallait la soustraire ;
Il fallait de son fils éloigner une mère :
Voilà ses vrais dangers.

TAXIDE.

Veuillent les justes Dieux

Favoriser encor vos soins officieux!
De frayeur, malgré moi, je sens mon ame atteinte.

ZORBAS.

Le retour de Tusbal va dissiper ta crainte.

TAXIDE.

Mais cependant d'Ostras ne redoutez-vous rien?

ZORBAS.

Il vient de me promettre un nouvel entretien.
Entre Elzire et Ninus je le vois qui balance.
Le refus de la reine arme sa défiance.
J'en avais craint l'effet.

TAXIDE.

Quel était ce refus?

ZORBAS.

De se justifier en accusant Ninus.
À détromper son fils seulement résolue....

TAXIDE.

Mais, le prince parait.

(Zorame entre en rêvant.)

ZORBAS.

Suis-moi, fuyons sa vue.
Sur le nom de la reine il peut m'interroger.
Viens : sachons si pour elle il n'est plus de danger.

SCÈNE II.

ZORAME, seul.

Oui, toujours cette image occupe ma pensée.
La voix de l'étrangère en mon ame oppressée

Jette un trouble nouveau que je ne conçois pas.
Quelle est donc cette femme? et d'où vient qu'en ses bras
A me sentir pressé j'aurais trouvé des charmes?
D'où vient qu'en s'éloignant elle a versé des larmes?
Moi-même quelques pleurs ont obscurci mes yeux;
Et mon cœur, à regret permettant ses adieux,
Jaloux de prolonger un entretien si tendre,
Aurait voulu toujours et la voir et l'entendre.
Elle a, dit-elle, un fils; elle pleure sur lui.
Ah! qu'il vive et qu'il l'aime, et je lui sers d'appui.
Mais sur tous ses discours quel sinistre nuage!
Si j'ai compris le sens de son obscur langage,
Souvent d'affreux soupçons l'innocent est noirci.
« On a trompé mon fils : si l'on vous trompe aussi! »
Je ne sais; mais il faut que je lui parle encore.
D'un sentiment confus que j'aime et que j'ignore
Qu'elle explique à-la-fois le charme et le tourment.

SCÈNE III.

NINUS, ZORAME, ARIBASE, SUITE.

NINUS, à Aribase.

Allez, et que partout on veille assidûment.
A mes ordres divers que chacun obéisse.
(A un autre.)
Vous, avertissez-moi du retour de Rhamnisse;
Et que, pour m'informer de l'effet de ses soins,
Dans cet appartement il passe sans témoins.
(Il fait signe à sa suite, qui se retire.)
Enfin tout nous présage une prompte victoire,

Prince : voici le jour où vous attend la gloire.
Bientôt notre ennemi, dans son espoir trompé....
Mais de quelle pensée êtes-vous occupé?
Quel soin peut vous presser? parlez : soyez sincère.
Un fils a-t-il jamais des secrets pour son père?
Que vous faut-il? Vos vœux seront tous écoutés.
Dites-moi seulement ce que vous souhaitez.

ZORAME.

Hé, Seigneur, les présens dont votre amour m'honore
Me laissent-ils un bien à désirer encore?
Chaque jour, envers moi prodigue de bienfaits,
Vos bontés vont toujours plus loin que mes souhaits.

NINUS.

D'où naît donc en vos yeux cette étrange tristesse?

ZORAME.

Je voudrais et je n'ose avouer ma faiblesse.

NINUS.

Parlez : mon amitié vous en fait une loi.
Vous ne connaissez pas vos droits sacrés sur moi.

ZORAME.

Seigneur, si vous saviez comme elle est malheureuse!

NINUS.

Qui?

ZORAME.

Vous seriez ému de sa douleur affreuse;
Vous en auriez pitié.

NINUS.

De qui me parlez-vous?

ZORAME.

D'une femme.... Jamais un langage si doux,

Ni des traits si touchans n'ont attendri mon ame.
Daignez la voir, Seigneur.

NINUS.

Et quelle est cette femme?

ZORAME.

Une mère éplorée, errante, sans secours;
Un ennemi puissant persécute ses jours.
On lui ravit son fils, seul bien de sa tendresse:
Elle l'aime: jugez si leur sort m'intéresse!

NINUS.

Où vos yeux l'ont-ils vue?

ZORAME.

Ici.

NINUS.

Dans quel moment?

ZORAME.

En votre absence.

NINUS.

Seule, en cet appartement?
Quel guide ou quel hasard a donc pu l'y conduire?

ZORAME.

C'est auprès de Zorbas qu'elle a cru s'introduire.

NINUS.

Il était avec vous?

ZORAME.

Oui.

NINUS.

Zorbas doit savoir
Sa naissance, son nom, ses projets, son espoir,
Il pourra diriger les bienfaits de son maître.

Qu'il vienne : c'est à lui de me faire connaître....

ZORAME.

Gardez-vous en.

NINUS.

Pourquoi ?

ZORAME.

J'ignore son dessein ;
Mais lorsqu'elle épanchait ses douleurs dans mon sein,
L'œil sur elle attaché, lui, d'un geste fidèle,
Mettait à l'arrêter une étude cruelle.
Avec impatience écoutant ses discours,
Il l'a forcée enfin d'en terminer le cours.
Et, ce qui m'a surpris, sous cet air inflexible,
A ses pleurs toutefois il m'a paru sensible ;
A la sévérité, par un soin circonspect,
Il mêlait les égards, et même le respect.
Et moi, de sa conduite observant le mystère,
Incertain s'il fallait ou parler ou me taire,
Je l'ai laissé sortir, résolu, loin de lui,
De venir en secret réclamer votre appui ;
Sûr de devoir bientôt aux faveurs de mon père
La douceur d'arrêter les soupirs d'une mère.

NINUS.

Un tel récit m'étonne, et me frappe à mon tour.
(A un garde.) (Le garde sort.)
Qu'on appelle Zorbas. Je veux que sans détour
Lui-même il me réponde ; et quant à l'inconnue
Pour qui votre pitié noblement s'est émue,
Ses pleurs à votre voix vont cesser de couler,
Et mes dons par vos mains iront la consoler.

ZORAME.

Que de bonté !

SCÈNE IV.

NINUS, ZORAME, ZORBAS.

NINUS.

Zorbas, approchez. Je l'avoue,
De tout ce que je vois il faut que je me loue.
Par le choix de mon frère envoyé dans ces lieux,
Vous conservez sous moi votre rang glorieux;
Vous l'avez mérité. Vos soins, votre prudence,
Fondent vos justes droits à ma reconnaissance.
Heureux les souverains, lorsqu'à de tels sujets
Ils peuvent confier leur sceptre et leurs projets!
Votre noble conduite a gagné mon estime.

ZORBAS.

Seigneur, un seul désir, un seul besoin m'anime:
Le salut de l'état.

NINUS.

Je le sais; mais parlez.
De Zorame avec moi calmez les sens troublés.
Vous connaissez le sort de cette infortunée,
Qu'une douleur profonde a vers vous amenée?
Répondez. Ce désir dont je vous entretien
Est celui de Zorame encor plus que le mien.

ZORBAS.

Quoi! Seigneur....

NINUS.

Oui, les traits d'une femme inconnue
Ici même ont frappé son ame prévenue,

Et laissé dans le prince, ému de ses soupirs,
Une pitié si tendre, et de tels souvenirs,
Qu'il n'a pu déguiser à ma vue attentive
De cette impression la vérité naïve;
Et je vous l'avoûrai, son trouble m'a surpris.
De l'enfance aisément on touche les esprits;
Mais sachez que Zorame, au-dessus du vulgaire,
N'a point les vains accès de l'enfance ordinaire.
Puisqu'il s'est attendri, l'objet de sa pitié,
Quel qu'il soit, à la mienne est déjà confié.
Dites-moi : cette femme en ce palais réside?

ZORBAS.

Seigneur....

NINUS.

Pour l'y conduire elle eut au moins un guide.
Vous savez.... Mais quel trouble ai-je lu dans vos yeux?

ZORBAS.

Moi! Seigneur.... En effet, j'ai daigné dans ces lieux
D'une femme plaintive accueillir la prière.
En nos murs tout remplis d'une rumeur guerrière
On sait votre défense; et, sans un ordre exprès,
Nul n'en ose tenter la sortie ou l'accès.
Pour rejoindre les siens dont elle est séparée,
A mes pieds une mère accourait éplorée.
Témoin de ses douleurs, pressé de cette voix
Qui vers les malheureux l'entraîna tant de fois,
Le prince a plaint son sort, et même pour l'entendre,
De son auguste rang a bien voulu descendre.
Elle s'est éloignée, et je ne pensais pas....

NINUS.

Pourriez-vous retrouver la trace de ses pas?

ZORAME.

Seigneur; il faut hâter cette recherche utile.

ZORBAS.

Elle a caché son nom ainsi que son asile.
Dans la foule perdue en ce vaste rempart,
Comment la découvrir sans un coup du hasard?
Mais si vous l'ordonnez, mon adresse et mon zèle
Pourront vous seconder.

SCÈNE V.

NINUS, ZORAME, ZORBAS, RHAMNISSE.

RHAMNISSE.

A vos desseins fidèle,
Seigneur, j'ai parcouru les ténébreux détours
Qui cachent au midi l'approche de ces tours.
Là, de mes soldats prêts aux premières alarmes,
Aux postes les moins sûrs j'ai partagé les armes.
Tout est prévu.

NINUS.

Rhamnisse, il suffit : à l'instant
Il faut vous occuper d'un soin moins important.
Vous allez de Zorbas aider la diligence.

RHAMNISSE.

Que faut-il?

NINUS.

Découvrir, admettre en ma présence
Une femme vouée à des destins obscurs,
Que mon œil protecteur cherche au sein de ces murs.
Suivez Zorbas : de tout il saura vous instruire.

ZORAME.

Oui, hâtez-vous.

RHAMNISSE.

Seigneur, j'oubliais de vous dire;
Ou plutôt je n'osais importuner mon roi
D'un objet trop peu digne et de vous et de moi;
Mais ce hasard nouveau, cet ordre me décide.

NINUS.

Comment?

RHAMNISSE.

A l'instant même une femme et son guide
Qui fuyaient d'Ecbatane à pas précipités,
Surpris par mes soldats viennent d'être arrêtés;
On les garde tous deux dans la prison prochaine.
J'ignore le motif de leur fuite soudaine.
Des traits de cette femme on m'a paru frappé;
On dit que sur son front, d'ennuis enveloppé,
Est imprimé, Seigneur, ce noble caractère
Qui marque les mortels séparés du vulgaire.
Ses simples vêtemens étonnaient mes soldats.
L'un des miens l'interroge : il ne tardera pas
A m'apprendre son sort.

ZORBAS, à part.

Je frémis.

ZORAME.

Ah! mon père,
Si c'était.... Tout m'annonce....

NINUS.

Eh quoi?

ZORAME.

Cette étrangère.

Ne me refusez pas.

ZORBAS, à part.

Qu'ose-t-il demander ?

ZORAME.

Seigneur, qu'elle paraisse.

NINUS.

Il faut vous l'accorder.

(A sa suite.)

Qu'on l'amène.

ZORBAS, à part.

O terreur !

ZORAME.

Une soudaine joie,
Me dit qu'un sort propice enfin me la renvoie.

NINUS.

A vos regards deçus peut-être son aspect
N'offrira qu'un transfuge à mes desseins suspect;
Cette fuite à mon tour arme ma défiance.
Peut-être avec le Scythe unis d'intelligence,
Cette femme et son guide allaient sur nos apprêts
Porter à l'ennemi des indices secrets.

RHAMNISSE.

Voici cette étrangère : à vos pieds on l'amène.

ZORBAS, à part.

Mon doute est éclairci. Tout est perdu ! la reine !

SCÈNE VI.

NINUS, ZORAME, ZORBAS, RHAMNISSE, ELZIRE, GARDES.

ELZIRE, dans l'éloignement.

Où me conduisez-vous, cruels?

NINUS.

Quel son de voix!

ZORAME, courant à Elzire.

Approchez.

NINUS.

Dieux! quels traits, et qu'est-ce que je vois!
Est-il vrai? se peut-il! m'abusé-je moi-même?

RHAMNISSE.

Ciel!

ZORBAS, à part.

Il l'a reconnue!

NINUS.

O justice suprême!
Qu'on nous laisse.
(A Elzire.)
Restez.

SCÈNE VII.

NINUS, ELZIRE.

NINUS.

En croirai-je mes yeux?

Est-ce vous? Vous vivez! Par quel sort? En quels lieux?
Je doute si je veille, et je respire à peine.

ELZIRE.

Oui, c'est moi.

NINUS.

Vous, Elzire!

ELZIRE.

Oui, reconnais ta reine.
Bourreau de mon époux et d'un frère et d'un roi,
Immole encor sa veuve.

NINUS.

Elzire, épargnez moi.

ELZIRE.

Va; cruel, j'ai tout su dans cette nuit perfide,
Qui couvrit tes complots de son voile homicide.

NINUS.

Ciel! tout vous est connu!

ELZIRE.

Tout.

NINUS.

Mon frère est vengé.

ELZIRE.

Ces Dieux, qui contre toi ne l'ont point protégé,
M'ont du moins dérobée à ta rage inhumaine.
Va, j'implorai la mort que m'apportait ta haine.
Mais on nomma mon fils : j'ai vécu; j'ai souffert;
Je me laissai conduire en un séjour désert,
Où j'espérais trouver ce triste objet d'alarmes,
L'entourer de mes bras, le nourrir de mes larmes,
Défendre son jeune âge aux bourreaux échappé.

On en flattait mon cœur ; hélas ! on l'a trompé.
Pour sentir mes regrets il faudrait être mère.
Je traînais en ces lieux ma vie et ma misère.
Le trépas m'y poursuit, c'en est fait, je t'y voi.
Tranche donc mon destin prolongé malgré toi ;
Efface dans mon sang la trace de ton crime.

NINUS.

Vous le saviez !

ELZIRE.

Oui, frappe, et reprends ta victime.

NINUS.

Tant de soins sont perdus ! Eh quoi ! de l'univers
Sur moi, sur mes forfaits tous les yeux sont ouverts !
Zorbas me trahissait !

ELZIRE.

Zorbas, sujet fidèle,
A su, sans te trahir, me conserver son zèle.
Zorbas, à tes fureurs jaloux de me ravir,
Sut dix ans me cacher, se taire et te servir.
Épargne ses vertus, et rougis de t'en plaindre.

NINUS.

Et vous m'avez pu fuir ! et vous m'avez pu craindre !
Que vous connaissiez peu le funeste ascendant
Qui ne soumit qu'à vous ce cœur indépendant,
Ce cœur dont vous rouvrez la plaie envenimée !

ELZIRE.

Mes pleurs me l'ont trop dit ; oui, vous m'avez aimée !
Puis-je oublier jamais....

NINUS.

Cessez de m'aimer.

Mes fureurs, qu'à vos yeux je suis loin d'excuser,
Les homicides vœux d'un amour que j'abhorre,
Ce deuil, cette misère où je vous vois encore,
Et le poids flétrissant de ce honteux soupçon,
Dont j'ai laissé dix ans profaner votre nom;
Tant de férocité, de bassesse et de rage,
Tout est mon crime enfin, mais tout est votre ouvrage.
Ne me reprochez rien. Dans mes feux outragé,
De vous et d'un cruel je dus être vengé.
Vous savez mon amour, vous savez mes services
Payés de tant d'affronts et de tant d'injustices:
Eh bien, j'endurai tout. Mais voir un ravisseur,
Du bien que j'adorais dédaigneux possesseur,
Devant une rivale humilier vos charmes,
Et condamner vos yeux à d'eternelles larmes;
Mais le voir lâchement de son hymen nouveau
Tranquille à vos regards préparer le flambeau;
Ah! c'en fut trop enfin. La nature égarée
Sortit en ce moment de mon ame ulcérée.
Un traître recueillit les sacriléges vœux
Échappés de ma bouche en ce moment affreux.
J'osai... mais non, grand Dieu! lui seul l'osa commettre;
Je n'ai pu l'ordonner, je n'ai pu le permettre.
Ce vœu du désespoir fut mal interprété,
Et je n'étais pas fait pour tant de lâcheté.
Non, ce cœur furieux, mais ennemi du crime,
N'a connu l'attentat qu'en voyant la victime.
Puisque je vous aimais, j'étais né généreux.
N'accusez que mon sort, et plaignez-nous tous deux.

ELZIRE.

Vous plaindre! vous, cruel! Quand ma longue souffrance...

NINUS.

Ah! que sont vos malheurs? Vous avez l'innocence;
Vous n'avez point trahi la nature et l'honneur;
Vous pouvez, sans rougir, descendre en votre cœur:
Vous ne connaissez pas cette voix vengeresse,
Cette voix des remords qui, m'assiégeant sans cesse,
Dans le calme des nuits, dans la longueur des jours,
Parmi le bruit des camps et l'appareil des cours,
Sur le trône, partout me répète : Ton frère!....
Et si, dans le sommeil, son spectre solitaire
La nuit à vos côtés s'assied en gémissant;
Vous ne frémissez point en le reconnaissant.
Seule, on ne vous voit pas au travers des ténèbres,
Vous lever, fuir, errer, pousser des cris funèbres.
Vous regardez le ciel; asile du repos;
Là vos yeux consolés retrouvent un héros;
Là vous puisez la paix, la force, la constance,
Et dans les dieux encor placez votre espérance.
Mais, pour moi, plus de paix, pour moi, plus de bonheur:
L'épouvantable poids du nom d'empoisonneur,
Un amour sans espoir, des regrets pleins de rage;
Vous ignorez ces maux : et voilà mon partage!

ELZIRE.

Inhumain! je le vois, ces tourmens inouis,
En perdant un époux, de vivre loin d'un fils,
De pleurer l'un sans cesse en frémissant pour l'autre,
Ne sont point soupçonnés d'un cœur tel que le vôtre.
Vos maux! le plus affreux, répondez-moi, cruel,
Ne l'avez-vous pas mis dans ce sein maternel?
N'avez-vous pas trouvé la plus sanglante voie
De déchirer cette ame à tant de coups en proie,

De surpasser enfin, par un excès d'horreurs,
Et mes calamités et vos propres fureurs?
Oui, vous avez forcé la nature à se taire,
Et j'ai vu mon enfant maudire ici sa mère.
Me maudire! Ah! les pleurs que dix ans j'ai versés,
Tous mes malheurs présens, tous mes malheurs passés,
Ne m'ont point préparée à ce nouveau supplice.
O mon fils! de sa rage il te rendait complice!
Mon fils! il t'instruisait à détester mon nom;
Chaque jour dans ton cœur il versait son poison;
De son crime à tes yeux il noircissait ma gloire;
Tu pleurais ta naissance, et non pas ma mémoire!

NINUS.

Il va la mieux connaître : il va la respecter.
Votre sort et le sien, vous allez tout dicter,
Le mien même : il est vrai, ma cruelle prudence
Dans une erreur coupable a nourri son enfance;
Mais mon rang, mon honneur, mes destins l'ont voulu.
Je puis tout réparer, et j'y suis résolu.

ELZIRE.

Qui? vous! par quel effort?

NINUS.

En lui rendant sa mère.

ELZIRE.

Je vous devrais mon fils! Ah! quel prix, quel salaire?...

NINUS.

Votre silence. Heureux, si par ce seul moyen
Je puis....

SCÈNE VIII.

NINUS, ELZIRE, RHAMNISSE, GRANDS, dans l'éloignement.

RHAMNISSE.

Souffrez, Seigneur....

NINUS.

C'est toi, Rhamnisse. Ah! viens:
Tu revois la victime à mes fureurs ravie,
Elzire, objet fatal dont dépendait ma vie.

ELZIRE.

Rhamnisse! A son aspect tous mes sens sont glacés.

RHAMNISSE, à Ninus.

Elle en dépend encor plus que vous ne pensez.

NINUS.

Comment?

RHAMNISSE.

Votre présence est ailleurs nécessaire.

NINUS.

Quel besoin la réclame?

RHAMNISSE.

Un important mystère
Que mes yeux vigilans viennent de pénétrer.

NINUS.

Quel est-il?

RHAMNISSE.

A vous seul je puis le déclarer.

NINUS.

Que dois-je craindre encore?

RHAMNISSE.

Un mot va vous suffire:
Il s'agit de vos jours et du sort de l'Empire.

NINUS.

Je suis tes pas.

ELZIRE.

Je tremble.

NINUS.

Et vous, Madame, allez;
Que le calme renaisse en vos esprits troublés.
(A sa suite.)
Dans cet appartement conduisez l'étrangère.
(Bas à Elzire.)
Excusez la rigueur de ce soin nécessaire.
Bientôt Zorame et vous, vous serez réunis.

ELZIRE.

Ah! je pardonne tout à qui me rend mon fils.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

OSTRAS, RHAMNISSE.

OSTRAS.

Dieux! que m'annoncez-vous?

RHAMNISSE.

Oui, Seigneur, c'est la Reine.
Surprise en ce palais, cette femme inhumaine
Avait trop en fuyant prouvé son attentat,
N'ayant pu le cacher aux yeux de tout l'état,
Zorbas cacha du moins sa tête criminelle :
Sans doute il a servi sa vengeance cruelle.
Perfide envers Thamire, il trahissait Ninus;
Il tramait en ces lieux des complots inconnus.
J'ai fait saisir le traître au milieu de son piége.
Ninus connaît par moi son dessein sacrilége.
Cependant Ecbatane, aux dangers de son roi,
Lève un front pâlissant de fureur et d'effroi.
Tout un peuple en rumeur, la menace à la bouche,
Redit le nom d'Elzire avec un cri farouche.
On s'indigne, au récit de ses jours conservés,
Pour des forfaits nouveaux à son bras réservés.
Les mages et les grands s'assemblent en silence;
Les périls de Ninus arment leur vigilance.

J'ignore en ce conseil ce qu'ils vont décider ;
Mais je sais que, vous-même, on doit vous y mander ;
Et, qu'aux avis d'Ostras que la sagesse inspire,
Fut toujours attaché le salut de l'empire

OSTRAS.

Ninus a-t-il permis?...

RHAMNISSE.

Sombre et silencieux,
Ninus dans ces momens se cache à tous les yeux.

OSTRAS.

Ne puis-je lui parler?

RHAMNISSE.

Sa volonté suprême
Éloigne de sa vue et les grands et vous-même.
Jusqu'au roi, sans son ordre, oser porter ses pas,
Vous le savez, Seigneur, c'est courir au trépas.

OSTRAS.

O contre-tems fatal!

RHAMNISSE.

Cependant le tems presse.
De ce peuple indigné la fureur vengeresse.
Peut chercher en ces lieux et la Reine et Zorbas,
Et malgré nos efforts les frapper dans nos bras.
Du tumulte croissant je crains la violence :
Il faut pour l'apaiser votre sage présence.
Vous connaissez nos lois : c'est à vous d'accomplir....

OSTRAS.

Je connais mon devoir, et je veux le remplir.
Allons : examinons avec un œil sévère
Les dangereux détours de ce sombre mystère :

Et, des lois que je sers esclave obéissant,
Punissons le coupable, et sauvons l'innocent.

SCÈNE II.

RHAMNISSE, seul.

Il court de mes projets aider la réussite.
Par mes secrets agens ce tumulte s'excite.
Au sortir du palais, par le peuple entouré,
Il faut qu'il cède aux vœux de ce peuple égaré,
Que de mes ennemis il assure la perte.
Tant qu'ils respireront ma tombe est entr'ouverte.
Le piége est préparé. Mais à Ninus surpris
Cachons jusques au bout mes desseins entrepris.
Plein des récits trompeurs dont j'ai troublé son ame,
Il exhale en secret le courroux qui l'enflamme.
Le voici. La vengeance éclate dans ses traits.

SCÈNE III.

NINUS, RHAMNISSE.

NINUS.

Non, je ne reviens point de ces affreux projets!
Quelle audace! le traître! ainsi sa diligence
De dix ans d'heureux soins confondait la prudence!
Il courait dévoiler ce mystère odieux!
Il levait le bandeau qui couvre tous les yeux!
Il proclamait ma honte!

RHAMNISSE.

Oui, lui-même.

NINUS.

O supplice!

Et tes yeux l'ont surpris?...

RHAMNISSE.

Auprès de son complice.

NINUS.

C'est là que l'effrayant sur leur commun danger...

RHAMNISSE.

Zorbas à la révolte osait l'encourager.
Éclairé par son trouble et l'aspect de la Reine,
J'avais suivi leurs pas : j'ordonne, on les enchaîne.
Votre bonté, Seigneur, a fait tomber leurs fers.
En secret seulement on garde ces pervers:
Ils n'échapperont pas.

NINUS.

Quoi! Zorbas et Taxide!

RHAMNISSE.

Ne redoutez plus rien de leur rage perfide.

NINUS.

Ce mortel qui d'E re accompagnait les pas...

RHAMNISSE.

C'est Tusbal, un esclave aux ordres de Zorbas..

NINUS.

Savait-il?...

RHAMNISSE.

Il n'est plus : ce fer vous en délivre.
Dites un mot, Seigneur, son maître va le suivre.

NINUS.

Malheureux! garde-toi de ce nouveau forfait.

RHAMNISSE.

Voulez-vous dans ses mains laisser votre secret?
Voulez-vous conserver un témoin qui vous gêne?

NINUS.

Ne t'en alarme point... Mais que devient la Reine?

RHAMNISSE.

Dans son appartement, la Reine, sans témoins,
Comme tous les honneurs refuse tous les soins;
Les femmes par vous-même à sa suite attachées,
Respectant son silence et ses douleurs cachées,
Attendent que sa voix les appelle à ses yeux.

NINUS.

Et Zorame?

RHAMNISSE.

On retient ses désirs curieux :
On l'arrête : on lui dit que d'un noir artifice,
Avec moi renfermé, vous recherchez l'indice;
Que le bien de l'état réclame vos instans;
Que nul n'ose troubler ces secrets importans :
On lui cache surtout le destin de la Reine.
Mais quel effroi nouveau tient votre ame incertaine?

NINUS.

Faites venir Zorbas.

RHAMNISSE.

Quoi! Seigneur, vous voulez...

NINUS.

Je veux l'entretenir : qu'on l'avertisse : allez.

SCÈNE IV.

NINUS,

De tant d'assauts divers à peine je respire.
Quel jour! quel changement pour moi, pour tout l'empire!
Elzire! est-il possible? Étonnans jeux du sort!
Elle était en ces lieux quand je pleurais sa mort!
Sous l'appui de Zorbas, conspiraient-ils ensemble?
Croirai-je que Zorbas?... le perfide, qu'il tremble!...
Il est donc de mon crime un témoin sous les cieux,
Devant qui désormais je dois baisser les yeux!
Dieux! suis-je assez puni? Dieux! est-ce assez de honte?
Et je balance encor!... Quoi! la mort la plus prompte
Ne me délivre pas!.. Inhumain, que dis-tu?
Voilà comme ton cœur retourne à la vertu!
Éclaircissons du moins...

SCÈNE V.

NINUS, ZORBAS, RHAMNISSE.

NINUS, à Zorbas.

En me cachant la Reine,
J'ignore quels desseins médita votre haine.
Vous savez mes secrets, Zorbas, et vous vivez!
Bénissez ma clémence à qui vous le devez.
Mais quel fut votre espoir?

ZORBAS.

De vous sauver un crime;
De dérober, Seigneur, une auguste victime
Aux piéges du trépas où mon roi fut surpris;

De mériter un jour votre estime à ce prix.

NINUS.

A ces précautions borniez-vous votre envie?

ZORBAS.

Pour vous dans vingt combats j'ai hasardé ma vie.
Un guerrier dont le sang s'épuisa pour son roi,
Peut-il songer, Seigneur, à lui manquer de foi?

NINUS.

Et pourquoi ce mystère et cette défiance?
Pourquoi d'Elzire enfin me cacher l'existence?
Qui l'obligeait à fuir, et que redoutiez-vous?

ZORBAS.

Je me tais.

NINUS.

Répondez.

ZORBAS.

Elzire eut un époux :
Il était votre frère, il était votre maître.
J'ai tout dit.

NINUS.

Téméraire! avez-vous fait connaître
Ces secrets qu'à jamais dut cacher votre cœur?

ZORBAS.

Comment les révéler? Ils vous perdaient, Seigneur.

RHAMNISSE.

Et pourtant sans mon zèle et sans ma vigilance
Vous couriez les trahir.

NINUS à Zorbas.

Vous gardez le silence?

ZORBAS.

Je ne réponds qu'à vous, Seigneur. Près de mon fils

J'allais porter ma crainte et chercher des avis.
A la voix de Rhamnisse on nous charge de chaînes,
Que détachent bientôt des mains moins inhumaines.
Un ordre jusqu'à vous conduit alors mes pas;
Je me soumets, j'accours : voilà mes attentats!
Non, je n'ai point trahi votre gloire et la mienne.
Mais vous me soupçonnez; que rien ne vous retienne;
Frappez, délivrez-vous d'un importun témoin.
Puissent du moins vos coups ne pas aller plus loin!
Puisse mon sang versé, prompt à vous satisfaire,
Pour un sang plus sacré calmer votre colère!
Vous fûtes généreux. O mon roi, rappelez
Ces jours de la vertu dans la paix écoulés;
Ces jours si précieux ne peuvent-ils renaître?
Hélas! je me disais : Un tems viendra peut-être
Où Ninus gémissant d'un coupable transport,
Ninus à l'équité rendu par le remord,
Pleurera sa vengeance, et maudira sa haine.
Alors je paraîtrai, je nommerai la Reine :
De ma ruse pieuse il saura le bonheur;
Il bénira mon zèle; et j'aurai cet honneur
De ramener vers lui l'épouse de Thamire,
De voir Ninus absous par les larmes d'Elzire.
Ah! vous pouvez remplir un espoir aussi doux.
Elzire est en vos mains : son sort dépend de vous.
J'ose la confier à votre foi suprême.
Soyez son protecteur pour être encor vous-même.
Seigneur, je ne crains plus : elle est sous votre appui;
Et le cœur d'un héros m'en répond aujourd'hui.

SCÈNE VI.

NINUS, ZORBAS, RHAMNISSE, ARIBASE.

ARIBASE.

Ostras dans ce palais vous demande audience,
Seigneur : il suit mes pas.

NINUS.

Qu'il paraisse.

ARIBASE.

Il s'avance.

SCÈNE VII.

NINUS, OSTRAS, ZORBAS, RHAMNISSE.

OSTRAS, dans l'éloignement.

C'est lui. Dieu, guidez-moi dans cette obscurité!
Dieu, daignez à mes yeux montrer la vérité!
(A Ninus.)
Des vœux d'un peuple entier interprète sévère,
Je m'acquitte à regret d'un triste ministère,
Seigneur.

NINUS.

Que me veut il?

RHAMNISSE, à part.

Mes soins ont réussi.

OSTRAS.

Un bruit, dont les auteurs sont cachés jusqu'ici,

De la ville et du camp vient de frapper l'oreille;
Et la fureur publique à ce bruit se réveille.
On dit que, par Zerbas dérobée à la mort,
Osant jeter le voile où s'enfermait son sort,
La veuve de Thamire en ce palais réside.

SISUS.

Il est vrai.

OSTRAS.

D'un époux on la croit l'homicide.
Pardonnez si ma voix tremble à vous annoncer
Le rigoureux devoir où je me vois forcer.

SISUS.

Ostras!

OSTRAS.

Tout est réglé pour un devoir si juste.
Ce tribunal sacré dont le cortége auguste,
Le bras toujours levé, les yeux toujours ouverts,
A côté de nos rois surveille les pervers....

SISUS.

Il oserait juger la veuve de son maître!

OSTRAS.

Quel qu'il soit, l'homicide à ses pieds doit paraître.

SISUS.

Et je le souffrirais! C'en est trop : qu'à l'instant
On impose silence à ce zèle insultant.

OSTRAS.

Seigneur, un peuple ardent qu'indigne encor ce crime,
Va lui-même à vos pieds réclamer la victime.
Tels sont les vœux soumis qu'il vous transmet par moi.
Vous voyez ma douleur, vous voyez mon effroi.
Je gémis des rigueurs de mon emploi sinistre;

Mais, d'une loi terrible infortuné ministre,
Obéir et frapper : voilà mon seul devoir.

(A Zorbas.)

Vous connaissez le vôtre. Et vous, qu'un fol espoir
Détermina sans doute à trahir ce mystère ;
Vous qui deviez couvrir d'une ombre plus sévère
Ce dépôt dangereux dont vous fûtes chargé,
C'est à vous d'en répondre à l'empire outragé.
Si la reine périt, sa mort est votre ouvrage.

(A Ninus.)

Qu'avez-vous fait?... Seigneur, pardonnez ce langage ;
La douleur me l'arrache, et je pleure à-la-fois
Le déshonneur du trône et le sort de mes rois.

ZORBAS.

Les dieux ont tout conduit. Soumis à leur justice,
Je suis prêt à périr, s'il faut que je périsse.
Faites votre devoir, Seigneur ; j'ai fait le mien ;
Et Zorbas, comme vous, ne se reproche rien.

OSTRAS.

O roi, qu'ordonnez-vous? Que faut-il que j'annonce?

NINUS.

Que l'Empire en silence attende ma réponse.
Rhamnisse vous rendra mes ordres absolus,
Rhamnisse seul.

OSTRAS.

Daignez....

NINUS.

Ne me répliquez plus ;
Et, sans interroger les volontés d'un maître,
Sachez les respecter avant de les connaître.

OSTRAS.

Je m'y soumets sans peine, assuré que mon roi
Ne voudra rien d'injuste, et d'indigne de moi.

SCÈNE VIII.

NINUS, ZORBAS, RHAMNISSE.

RHAMNISSE.

A quelle extrémité vous réduit l'insolence
D'un peuple qui vous sert alors qu'il vous offense?
Il n'en faut point douter : tout vous fait une loi...

ZORBAS, à part.

Vil esclave!

NINUS.

O Destin! qu'exigez-vous de moi?
Mais n'importe; il le faut pour sauver la victime.
(A Zorbas.)
Zorbas, votre silence est d'un cœur magnanime;
Vous apprendrez bientôt si par un juste prix...

SCÈNE II.

NINUS, ZORBAS, RHAMNISSE, ELZIRE.

ELZIRE.

Quel bruit tumultueux a troublé mes esprits?
J'entends crier partout : Vengeance! qu'elle meure!
Et mon nom retentit jusque dans ma demeure.
Que présagent ces cris, Seigneur? Quels nouveaux coups?

ZORBAS.

Préparez-vous, Madame, au plus cruel de tous.
On veut d'un sang sacré vous redemander compte;
On veut d'un jugement vous imprimer la honte;
On appelle une reine au tribunal des lois;
Et de ce même affront je dois porter le poids.

NINUS, à Elzire.

Vous n'irez point...

(A Zorbas et à Rhammisse.)

Sortez.

SCÈNE X.

NINUS, ELZIRE,

ELZIRE.

Horrible destinée!

NINUS.

Jamais plus de périls ne l'ont environnée;
Dans les premiers momens qui nous ont réunis,
Sans espoir, sans projet que de vous rendre un fils,
Je cédais au remords qui se fesait entendre:
On menace vos jours, et je viens les défendre.

ELZIRE.

Ah! Seigneur..

NINUS.

Pour ce fils vous voyez tous mes soins:
Il était votre sang: pouvais-je faire moins?
A Zorame, à lui seul j'ai consacré ma vie;
Ma main lui réservait le trône de l'Asie;

Le jour n'était pas loin : par ces justes honneurs,
Autant que je le puis, j'expiais mes fureurs.
Je voulais, réparant un crime involontaire,
Apaiser et les dieux et l'ombre de mon frère.

ELZIRE.

Vous le pouvez, Seigneur. Non ce n'est point à vous
Que je dois imputer la mort de mon époux;
D'un si lâche attentat vous n'êtes point coupable;
Un héros tel que vous en était incapable;
Non, vous ne portez point un cœur dénaturé.
C'est Rhamnisse, c'est lui, vous me l'avez juré,
Qui versa de ses mains le breuvage homicide.
Eh bien! séparez-vous des destins d'un perfide.

NINUS.

Moi!

ELZIRE.

Vous-même. Et pourquoi l'épargner aujourd'hui?
Réunissez les grands : devant eux, devant lui,
De ses obscurs complots dévoilez tout l'abîme.
Dites... votre faiblesse; et punissez son crime.

NINUS.

Que me proposez-vous?

ELZIRE.

Un parti généreux,
Digne du protecteur de mon fils malheureux.
Ne tardez plus : aux dieux dont la voix la demande,
Aux mânes fraternels vous devez cette offrande.
Livrez de tous nos maux le sacrilége auteur.
Las d'être mon tyran, devenez mon vengeur,
Et, changeant mes esprits par ce retour sublime,
Méritez mes regrets, et forcez mon estime.

Ai-je trop présumé de vos nobles projets ?

NINUS.

Il n'est plus tems : mon sort est fixé pour jamais.
Un nœud d'airain me lie au joug caché du crime.
J'ai voulu des humains et l'amour et l'estime ;
Et, quand l'honneur n'est plus, ma vertu désormais
Est d'en offrir au moins et le masque et les traits.
Et parmi les remords dont ma rage est punie,
De vivre sans bonheur, mais sans ignominie,
D'assurer mon secours, et de garder ma foi
Au complice imprudent qui s'exposa pour moi.

ELZIRE.

Que prétendez-vous donc ?

NINUS.

Un seul moyen nous reste.
Ma bouche le propose, et mon cœur le déteste;
Mais tout doit nous prescrire en ce moment fatal
Un parti sans exemple en un sort sans égal.
Sortons, puisqu'il le faut, des limites communes.
A la nécessité soumettons nos fortunes.
Et ma gloire et mon rang commandent à-la-fois
Le respect à la terre et le silence aux lois.
Mettez-vous, sous mon nom, à couvert de la foudre.
Aux yeux de l'univers nos nœuds vont vous absoudre.
Hélas ! dans cet hymen je n'invoque aujourd'hui
Que le droit, le seul droit de vous servir d'appui.
Remontez sur le trône où ma voix vous appelle ;
Remontez-y, mais libre, à vos regrets fidèle,
Sans craindre que jamais d'un malheureux époux
Les profanes regards s'élèvent jusqu'à vous.
Songez qu'au lieu d'un maître, en ce nœud tutélaire,

Vous trouvez un sauveur, et votre fils un père ;
Qu'il ne vous reste plus d'autre espoir, d'autre choix ;
Que l'orgueil d'un refus peut nous perdre tous trois.

ELZIRE.

Et voilà les bienfaits de ce cœur magnanime !
Il m'arrache à la mort pour m'enchaîner au crime !
J'aurais dû le prévoir : qu'en attendre en effet,
Que peut-il proposer si ce n'est un forfait ?
Eh ! bien ! au tribunal mon arrêt se prépare ;
J'y paraîtrai.

NINUS.

Songez...

ELZIRE.

J'y paraîtrai, barbare !
Je sais que tout m'accuse et parle contre moi,
Et c'est un des bienfaits encor que je vous doi ;
Mais peut-être ma voix, la voix de l'innocence
Trouvera dans les cœurs plus d'accès qu'on ne pense.

SCÈNE XI.

NINUS, ELZIRE, ZORAME.

ZORAME.

Seigneur, quel bruit confus pénètre jusqu'à moi ?
J'accours vers vous, tremblant de surprise et d'effroi.
Ma mère vit, dit-on. Ah ! mortelles alarmes !
Où la trouver, la voir, la baigner de mes larmes ?

NINUS.

Rassure-toi, Zorame, et calme tes esprits.
La voilà.

ZORAME, à Elzire.

Vous ma mère !

NINUS, à Elzire.

Embrassez votre fils.

ELZIRE, à Zorame.

Oui, viens, viens sur mon cœur.

ZORAME.

O vue attendrissante !

(A Ninus.)

Elle est auprès de vous : elle est donc innocente ?

ELZIRE.

Si je le suis ! qu'il parle.

ZORAME.

Ah ! je m'en fie à lui.
Ninus va désormais devenir votre appui.

NINUS.

Qu'elle dise un seul mot, le bonheur et la gloire
Vont de tous ses revers effacer la mémoire.
J'aurai pour elle un cœur tel que je l'eus pour toi.
Mais le sien me repousse ; il s'éloigne de moi.
Contre elle, contre un fils elle-même conspire.
Elle veut son malheur, le tien.

ELZIRE.

Qu'osez-vous dire,
Cruel ? Faut-il encore après tant d'attentats
Voir mon fils abusé s'unir....

NINUS, bas à Elzire.

N'achevez pas :

(A Zorame.)

Tremblez !... Elle a souffert, tu le vois, cher Zorame.

L'infortune et le tems ont trop aigri son ame.
Ma pitié s'offre en vain à calmer ses tourmens;
Toi seul peux adoucir ses longs ressentimens.
Viens me prêter ta voix. Dis-lui que ma tendresse
Te chercha, te suivit, te consola sans cesse.
Dis-lui qu'en cette cour je détournais vers toi
Une part des honneurs qui s'adressaient à moi;
Qu'élevé pour régner, je t'instruisis moi-même
A porter noblement le poids du rang suprême.
Enfin, lorsque les Dieux, daignant nous réunir,
Offrent à notre espoir un nouvel avenir;
Lorsque mon vœu sacré, dirai-je, ma prière,
Appelle sur le trône et le fils et la mère;
Conjure, presse, obtiens que, cédant à nos pleurs,
Elle accepte un destin qui finit ses malheurs.

ZORAME.

Moi, lui parler de vous! Et que puis-je lui dire.
Dont l'univers entier n'ait déjà su l'instruire?
Vertu, gloire, bonheur, je tiens tout de Ninus.

ELZIRE.

O mon fils! c'est de lui que tu tiens tes vertus!

ZORAME.

Je lui dois tout.

ELZIRE.

A lui!... Quelle contrainte affreuse!
La présence d'un fils me rend plus malheureuse...
Du poids de mon secret je me sens accabler.
C'est trop me taire enfin : je dois, je veux parler.

ZORAME.

Que dites-vous?

NINUS, à Elzire.

Pensez...

SCÈNE XII.

NINUS, ELZIRE, ZORAME, RHAMNISSE.

RHAMNISSE.

L'ennemi nous assiége :
Il a trompé nos yeux, il a fui votre piége,
Seigneur; et vers ces murs par un secret chemin....

NINUS.

L'ennemi ! les combats ! je me retrouve enfin.
(A Elzire.)
Allons, il faut remplir toute votre espérance :
Il faut par mon trépas servir votre vengeance.

ZORAME.

Vous mourir? vous vaincrez. Je vous suis aux combats.

ELZIRE.

Où vas-tu, mon cher fils? Ne m'abandonne pas.

ZORAME.

Eh quoi! lorsque Ninus vous rend à moi, ma mère,
Qu'il a tant fait pour nous, qu'il veut encor plus faire,
Je ne le suivrais pas! Quand je m'y dois offrir,
Seul au sein des hasards je le verrais courir!
Adieu, ma mère, adieu : je vais chercher mes armes.
(Il sort.)

ELZIRE.

Mon fils!... Ciel! il m'échappe.

NINUS.

Ah! soyez sans alarmes.

Mes regards assidus sauront le protéger!
Qu'il ait sa part de gloire et non pas de danger!
Mais craignez tout de moi, si votre ame implacable
Me réduit au malheur d'être encore coupable.

ELZIRE.

Dieux! quel parti choisir? Quels vœux me sont permis?
Il a tué le père, et je lui dois le fils.
Je suis mère : à ce nom mon courroux m'abandonne,
Et prête à faire grâce.... O Thamire, pardonne!
Tes mânes irrités s'élèvent entre nous.
Non, jamais ton bourreau ne sera mon époux.

SCÈNE XIII.

NINUS, RHAMNISSE.

NINUS.

N'hésitons plus : suivons mon désespoir funeste.
Allons chercher la mort, le seul bien qui me reste;
Marchons.... Mais en mourant laisser un nom flétri!
De mes accusateurs j'entends déjà le cri.
Ils diront sur ma tombe : Il fut un parricide!

RHAMNISSE.

Imposez donc silence à leur rage perfide.

NINUS.

Que faut-il?

RHAMNISSE.

Les livrer à la rigueur des lois.

NINUS.

Ils parleront.

RHAMNISSE.

Mon zèle étouffera leur voix.

NINUS.

Comment ?

RHAMNISSE.

Votre intérêt est le seul qui me touche.
Elzire est mère.

NINUS.

Eh bien ?

RHAMNISSE.

Pour lui fermer la bouche,
Ce poignard sur son fils....

NINUS.

Une femme ! un enfant !

RHAMNISSE.

Votre gloire le veut.

NINUS.

Ma pitié le défend.
Garde-toi de tenter cette voie inhumaine.
Jusques à mon retour que rien ne s'entreprenne.
Marchons. Où vais-je ? Elzire ! Épouvantable sort !
O Dieux ! accordez-moi la victoire et la mort.

SCÈNE XIV.

RHAMNISSE, seul.

Nous, sachons profiter des momens qu'il nous laisse.
Sauvons-le malgré lui de sa propre faiblesse.
Surtout ne craignons pas ses remords superflus.
Le crime est dans son cœur : il n'en sortira plus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ZORBAS.

Préparez-vous, Madame, au plus cruel de tous.
On veut d'un sang sacré vous redemander compte;
On veut d'un jugement vous imprimer la honte;
On appelle une reine au tribunal des lois;
Et de ce même affront je dois porter le poids.

NINUS, à Elzire.

Vous n'irez point...
(A Zorbas et à Rhamnisse.)
Sortez.

SCÈNE X.

NINUS, ELZIRE,

ELZIRE.

Horrible destinée!

NINUS.

Jamais plus de périls ne l'ont environnée;
Dans les premiers momens qui nous ont réunis,
Sans espoir, sans projet que de vous rendre un fils,
Je cédais au remords qui se fesait entendre:
On menace vos jours, et je viens les défendre.

ELZIRE.

Ah! Seigneur..

NINUS.

Pour ce fils vous voyez tous mes soins:
Il était votre sang: pouvais-je faire moins?
A Zorame, à lui seul j'ai consacré ma vie;
Ma main lui réservait le trône de l'Asie;

ARIBASE.

Il n'est plus.

OSTRAS.

Du sein de ces murailles
A peine il s'éloignait pour courir aux batailles!

ARIBASE.

Immobile, les yeux attachés sur le roi,
Nous gardions cependant un silence d'effroi.
Ninus me voit, m'appelle : Empêche le supplice;
Va, qu'on suspende tout; va, qu'Ostras m'obéisse.
Je vole sur tes pas. Tel est l'ordre pressant
Dont ce prince éperdu me charge en frémissant.
Mais déjà de soldats tous ces lieux se remplissent,
Et du bruit de son nom ces voûtes retentissent.
Il vient.

OSTRAS, à part.

Quel jour affreux m'éclaire malgré moi!
Quoi, Rhamnisse a péri! quoi, chassé par son roi!
Puis-je encore en douter? Le héros que je pleure....

SCÈNE II.

NINUS, OSTRAS, ARIBASE, MAGES.

NINUS.

Que chacun se retire, et qu'Ostras seul demeure.
(Aribase et les mages sortent.)
(A Ostras.)
Qu'ai-je appris? Qu'a-t-on fait? Qu'avez-vous attenté?
Quel arrêt est rendu? Quel ordre l'a dicté?

OSTRAS.

Le vôtre.

NINUS.

Le mien, traître?

OSTRAS.

A la voix de Rhamnisse
N'avez-vous pas soumis le fer de la justice?

NINUS.

Non, je n'ai point voulu cet horrible attentat.
Il y va de ma gloire et du sort de l'état.
S'il faut périr, c'est moi.... Si vous saviez.... Elzire....
Ah, malheureux! courez.

OSTRAS, à part.

Quel trouble le déchire!
(A Ninus.)
Rhamnisse en votre nom commandait son trépas.
Je ne l'ai point permis.

NINUS.

Je reconnais Ostras!...

OSTRAS.

Ainsi le veut la loi. Pour être exécutée,
Il faut que la sentence à vos pieds soit portée.

NINUS.

Elle vit!

OSTRAS.

Mais, hélas! Seigneur, pour peu d'instans.

NINUS.

Quoi? Que voulez-vous dire, et qu'est-ce que j'entends?
Qu'a-t-elle déclaré?

OSTRAS.

Par Rhamnisse traînée

Aux pieds du tribunal elle avance enchaînée,
Gémissante, éperdue; et Taxide et Zorbas,
Chargés de fers comme elle, accompagnaient ses pas.
Tout s'émeut : mais, cédant à la voix qui me guide,
Je demande l'aveu du nom du parricide.
Ce n'est pas moi, dit-elle; et j'en jure à vos yeux
Cet astre, auteur sacré de nos communs aïeux,
Du trépas d'un époux Elzire est innocente.
A nommer l'assassin on veut qu'elle consente :
Elle allait dire plus : mais, dans le même instant,
J'ignore quel obstacle en secret l'arrêtant,
Elle a frémi, Seigneur : sa bouche s'est glacée.
On eût dit qu'à regret quelque grande pensée
Dans son sein révolté voulait s'ensevelir :
Ses yeux se sont fermés : j'ai vu son front pâlir;
Et depuis ce moment obstinée au silence,
Elle nous a, Seigneur, arraché sa sentence,
Tandis que ses amis, comme elle condamnés,
Jureraient son innocence à nos pieds prosternés :
Et je les crois.

NINUS.

Comment?

OSTRAS.

Seigneur, ce n'est pas elle.

NINUS.

Et qui vous a donné cette clarté nouvelle?

OSTRAS.

Tout.

NINUS.

Qui soupçonnez-vous?

OSTRAS.

Je n'ai plus de soupçon.

NINUS.

Le nom de l'accusé?

OSTRAS.

Je dois taire son nom.

NINUS.

Vous devez le juger.

OSTRAS.

Que lui-même il se juge.
Il peut contre les lois avoir un sûr refuge;
Mais qui peut en trouver contre son propre cœur?

NINUS.

Votre devoir exige....

OSTRAS.

Il est rempli, Seigneur.

SCÈNE III.

NINUS.

Il sait tout.... Tout m'accuse, et sujets et victimes,
Je suis environné des témoins de mes crimes.
Qu'ils portent ces secrets dans la nuit des tombeaux!
Quoi! couvrir mon forfait par des forfaits nouveaux?
Inhumain!.... Que résoudre? Extrémité terrible!
La perdre ou m'accuser: le choix est impossible.
Inspirez-moi, grands Dieux! Que vos heureux secours
Daignent sauver ensemble et ma gloire et ses jours!

Elle vient : par mon ordre un esclave l'amène.
O malheureux objet de ma rage inhumaine !

SCÈNE IV.

NINUS, ELZIRE, UN ESCLAVE.

NINUS.

Oui, c'est moi. Demeurez. Je vois avec terreur
Combien mon seul aspect vous inspire d'horreur.
Moi-même devant vous je frémis, je m'égare.
Un affreux désespoir de mes esprits s'empare.
Mon honneur menacé, vos dangers, mes combats,
Mille vœux insensés.... Non, vous ne mourrez pas.
Fuyez : sauvez vos jours. Dans ce péril funeste,
Pourvu que vous viviez, que m'importe le reste !
Prenez Zorbas pour guide, et loin de ces climats
Emportez mon secret, précipitez vos pas.
Fuyez la mort, la mort ; elle est sur votre tête

ELZIRE.

Non, le fer peut frapper, et la victime est prête.
Je ne prétends de vous ni pitié ni secours.
A mes persécuteurs j'abandonne mes jours.
Je hais trop une vie à l'opprobre livrée,
Pour la devoir aux mains qui l'ont déshonorée.
Le trône vous appelle, et nous les échafauds.
Retournez aux flatteurs : nous marchons aux bourreaux.

NINUS.

Elzire, où courez vous ?

ELZIRE.

Ninus me le demande !

NINUS.

La honte du trépas....

ELZIRE.

J'en sais une plus grande.

NINUS.

Vous refusez la vie!

ELZIRE.

Et vous la supportez!

NINUS.

Eh quoi! l'amour d'un fils....

ELZIRE.

Ah! cruel, arrêtez.
Ne me rappelez point une trop chère image.
Au souvenir d'un fils, je perds tout mon courage;
Je sens avec effroi la rigueur de mon sort:
Ah! qui peut être mère, et désirer la mort!
Si du moins au tombeau j'emportais l'assurance
Que mon fils détrompé connaît mon innocence!
Mais je ne puis l'entendre, et je ne puis le voir.
Il me faudra mourir avec le désespoir.

SCÈNE V.

NINUS, ELZIRE, ZORAME.

ZORAME.

Vous m'arrêtez en vain.... Grâce, grâce pour elle!
Ma mère! Sauvez-la, fût-elle criminelle!

ELZIRE.

Non, je ne le suis pas.

ZORAME.

(A Elzire.) (A Ninus.)

Et je vous crois. Seigneur,
J'ai tout appris : j'accours au bruit de son malheur.
Ma mère va périr par un arrêt funeste.
Elle n'est point coupable, et mon cœur vous l'atteste.
Ayez, ayez pitié de son sort et du mien.
Vous fûtes mon appui, soyez encor le sien.
Sauvez ma mère, hélas! d'un trépas que j'abhorre.
J'ai besoin de ses jours pour vous chérir encore.
Seigneur, je vous dois tout, ne me condamnez pas
A mériter les noms qu'on réserve aux ingrats;
Et que sais je? à maudire, en ma douleur extrême,
Vos bienfaits et la vie, et peut-être vous-même.

SCÈNE VI.

NINUS, ELZIRE, ZORAME, ARIBASE.

ARIBASE, à Ninus.

Les mages, les guerriers, du tribunal suivis,
Ont amené Zorbas dans le prochain parvis.
Ils attendent vos lois.

NINUS, après un moment d'hésitation.

Qu'ils entrent.

ARIBASE.

Qu'on s'avance.

SCÈNE VII.

NINUS, ELZIRE, ZORAME, ARIBASE, OSTRAS, ZORBAS, TAXIDE, GRANDS MAGES, PEUPLE, SOLDATS.

OSTRAS, à Ninus.

La voix de votre frère a demandé vengeance ;
La vengeance s'apprête, et la loi va frapper.
L'homicide aux bourreaux ne doit pas échapper.
Il doit son sang aux cieux, son exemple à la terre.

ZORAME.

Vous la voyez, Seigneur, songez qu'elle est ma mère.

ZORBAS.

Ministres de nos lois, interprètes des Dieux,
Peuple, de notre arrêt témoins silencieux,
Toi, postérité juste à mes regards présente,
Recueillez tous ce cri : La reine est innocente!
Ma bouche sur le reste est muette à regret.
De la veuve des rois respectant le secret,
A sa gloire du moins je rends ce témoignage.
Vous souffrez son trépas : l'amitié le partage.
(Il se jette aux genoux d'Elzire.)
Oui, je bénis les cieux qui, jusque dans la mort,
Daignent m'unir, Madame, à votre noble sort.
Que la terre abusée outrage ma mémoire,
Mourant à vos côtés, c'est assez pour ma gloire ;
Et de mon dévoûment vous me payez le prix,
En acceptant mon sang et celui de mon fils :

Heureux de le verser pour vous avoir servie,
Puisqu'il ne peut couler pour vous sauver la vie!

ZORAME.

O ma mère! ma mère, au nom de votre époux,
Au nom d'un fils en pleurs qui tombe à vos genoux,
Défendez-vous! rompez ce silence effroyable.
Dites vous-même enfin : Je ne suis pas coupable.

ELZIRE.

Lève-toi : plains ta mère, et ne l'accuse pas.
Ta tendresse adoucit l'horreur de mon trépas.
Mes secrets sont affreux : frémis de les connaître!
Voilà ton protecteur, et ton guide, et ton maître :
Tu dois le respecter; je te laisse en ses mains;
De ce dépôt si cher il répond aux humains;
Il ne trahira pas ma dernière espérance;
J'ai quelque droit peut-être à sa reconnaissance;
Je l'invoque pour toi. Vis, et puisse des Dieux
L'éternelle équité, qui veille dans les cieux,
Te payer les malheurs d'un père et d'une mère,
Par des biens, s'il en est, plus grands que leur misère!
Puisses-tu, sur le trône appelé quelque jour,
Espoir de l'univers, en devenir l'amour!
Hélas! et quand tes yeux quitteront la lumière,
Puisse la main d'un fils te fermer la paupière!
Ciel! à mes assassins daigne tout pardonner...
Si ce fils qui m'est cher, qu'il faut abandonner...
Séparons-nous : je sens que m'a raison s'égare.

ZORAME.

Ma mère!

ELZIRE.

Adieu.

ZORAME.

Ma mère ! O spectacle barbare !

(A Elzire.)

Je vous suivrai partout.

OSTRAS.

Nos devoirs sont dictés.

Que la Loi s'accomplisse : il est temps.

NINUS.

Arrêtez :

Vous préparez un crime.

ZORBAS.

O surprise !

ELZIRE.

Qu'entends-je ?

ZORAME.

Ah ! Seigneur, achevez !

ZORBAS.

Quel changement étrange !

NINUS.

Peuple, mages, guerriers, vous, vengeurs de l'État,
Je dois à la vertu rendre enfin son éclat.
La Reine est innocente.

TOUS.

Elle !

OSTRAS.

Dieux !

NINUS

Elle-même.

(A Elzire.)

Reprenez votre gloire avec le diadême ;

En songeant par quels coups vous les avez perdus,
N'oubliez pas du moins qui vous les a rendus,
(A Zorame.)
Madame. Vous, montez au trône de Thamire,
Prince : je vous remets son sceptre et son empire.
(A Elzire.) (A tous.)
Recevez votre fils. Saluez votre roi;
Fléchissez devant lui, peuples, imitez-moi.

ELZIRE.

Et que prétendez-vous?

NINUS.

Nous rendre à tous justice.
O mon frère, acceptez ce dernier sacrifice!
(A ceux qui l'entourent.)
Témoins de ces momens consacrés au trépas,
Admirez, frémissez, mais n'interrogez pas.
(Il se frappe.)

ELZIRE.

Malheureux!

ZORAME.

Il expire!

OSTRAS.

O suprême puissance!...
Respectons sa fierté, sa gloire, son silence;
Et, puisqu'il n'a voulu le confier qu'aux Dieux,
Qu'il emporte en mourant son secret dans les cieux.

FIN DE NINUS II.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

OSCAR, tragédie en cinq actes, par M. Arnault. . 1

BLANCHE ET MONTCASSIN, tragédie en cinq actes, Par le même. 73

Notice sur M. Baour-Lormian. 164

OMASIS, tragédie en cinq actes, par M. Baour-Lormian. 169

MAHOMET II, tragédie en cinq actes, par le même. 245

Notice sur M. Brifaut. 305

NINUS II, tragédie en cinq actes, par M. Brifaut. . 311

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Libraries
3 6105 012 339 789

:RARY

'urned on
'ow.

L.939